19me Année **Mars 1932**

DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N° 268

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

GILBERT TROLLIET .... *Poèmes*
SOREN KIERKEGAARD .... *In vino véritas*
HERMANN CLOSSON .... *Godefroid de Bouillon*
OLIVIER MEURICE .... *Poèmes en prose*
MAURICE COURTOIS-SUFFIT .... *Fragment d'un journal de Claude*

DANIEL-ROPS .... *Sur le catastrophisme contemporain*

CHRONIQUE

HENRI FLUCHÈRE .... *Réflexions sur Jean Giono*

NOTES, COMPTES-RENDUS

POÉSIE, par Léon Gabriel Gros. — LIVRES, par Léon Gabriel Gros, Roger Brielle, Marcel Brion, Gaston Pulings, Abel Valabrègue, Georges Pillement, Pierre Missac.

LA MUSIQUE A PARIS, par Claude Laforêt.
URBANISME : *Vision d'un centre urbain*, par Gaston Castel.
MACHINES PARLANTES, par Gaston Mouren et H. Thomas-Cadilhat.
LA PEINTURE : *Dora Bianka*, par Roger Brielle.
LE CINÉMA, par Gabriel Bertin.
LA VIE MARITIME.
LETTRE DE FÈS, par Ch. Tristan Pehau.
ECHOS.

RÉDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° **5** fr. **Étranger :** Le N° **6** fr. **50**

N° 138 19me Année Mars 1932.

Cahiers du Sud

Tome VIII. — 1er Semestre 1932.

Poèmes

« *Mes astres sombrement luisent sur mon ivresse* ».

Pierre-Louis MATTHEY.

Et la douleur encore émerge des troènes
Comme une longue main de cristal et d'azur.
Il ne faut point tenter de rejeter sa peine,
L'ivresse pèse lourde, et le songe est obscur.

Engourdis! animaux hypnotiques, l'espace
Mord à votre chevet une gorge de sel,
Je vous vois chavirer comme une seule masse
Et n'être plus soudain qu'un atome éternel.

O jadis il semblait que l'heure fût bénigne,
Ces roseaux balançaient des millions de feux,
Tu savais colorer le passage des cygnes
De toute la beauté retenue en tes yeux...

Mais gardons le secret: nulle chanson n'éveille
Plus de flots endormis oublieux de gémir,
Que le silence doux chuchoté dans la treille
Par un vent de fortune et qui feint de finir.

* * *

Douce chose, tendre corps,
Sein nourri de convoitise,
Je dois t'alarmer encor,
Forme chère où je m'enlise;

Il faut tendre à travers toi
Jusqu'à l'heure inégalable,
Et vaincre le pâle Effroi
Qui murmure dans le sable...

Tu gis, — et je ne sais plus
Quel aspect de l'absolu
T'allonge à perte de vue:

Bras géants, torse de chair,
O victime toute nue
Dans la chute d'un éclair!

* * *

Le Sommeil allongé comme un visage sombre
A deux pas de la mort ourle d'autres sommeils;
Es-tu, Face, mêlée aux rouages du Nombre,
Suis-je ce feu jaloux ennemi du soleil?

O trames de la nuit, blessures, ô distances,
Les mains en vous ne sont que grimaces du temps,
Les feuilles à genoux parlent de délivrance
Et le sable compose un masque déroutant...

Voix jadis entendue! il fallait, il importe
Qu'une cloche fêlée épelle assidûment
Les syllabes qui sont la souriante Morte —
Et qu'il pleuve dans l'invisible en ce moment.

* * *

Fragments d'un Poème

Blessures qui déjà donnez la délivrance
Dans les chemins battus la mort est votre deuil,
J'ouvre les mains sur vous
C'est comme le silence
Ennemi de la pluie et murmure des feuilles.

Une blessure allonge sa clarté
Dans les réseaux d'une vie identique
Au souvenir universel et vain.

Une blessure offre la délivrance
Et laisse aller un sang de guérison
Jusqu'à la mer tant désirée...

Sans désirer autre chose que l'heure
Perdue au fond de la mémoire
Ensevelie au secret de l'instant.

Mais jamais vous ne verrez croître
L'inflexible étincelle de l'être,
Jamais vous ne verrez grandir
Un souvenir au-delà de la mort...

A moins que ne s'éveille ici
Le sens extrême de la vie
Et l'innocence, et l'innocence inassouvie.

Portez jusqu'à la mer une flèche de feu,
L'alarme est ce désir envahissant la vie,
Le Sens est éveillé comme dès l'origine
Dans le chaos de l'univers en marche.

Laissez la mer battre insensiblement
Les flancs nouveaux d'une existence révélée,
Monter, bouche luisante,
Aux côteaux charnus de l'aurore...

Une main nargue désormais
Ce cadavre qui fut le lieu de toute vie:
La mort.

Gilbert TROLLIET.

Genève, Septembre 1931.

In Vino Veritas

UN SOUVENIR RACONTÉ PAR WILLIAM AFHAM

Traduit du danois par CÉCILE LUND et ANDRÉ BABELON (1)

..On pourra faire plus d'un rapprochement fécond entre le Banquet *de Platon et* In Vino Veritas *de Sören Kierkegaard, le grand philosophe danois du* XIX*e siècle, le poète du sentiment religieux.* In Vino Veritas, *Banquet intérieur, dont nous donnons ici les dernières pages, constitue la première partie des* « Etapes sur le chemin de la vie ». *Trois étapes: esthétique, éthique, religieuse.* In Vino Veritas *exprime la première. Cette œuvre débute par une sorte d'ouverture philosophique où Kierkegaard, avec un très profond sens psychologique, et sous une forme lyrique voisine du poème en prose, fait une différence entre le souvenir créateur et la mémoire impersonnelle, distinction qui annonce la « lutte » des deux mémoires chez Bergson. Puis, après une discussion sur la réalisation du banquet, celui-ci a lieu dans une auberge, en pleine forêt. Cinq convives, plus un autre personnage muet William Afham qui raconte ensuite ce qui s'est passé. Ces convives sont : Constantin Constantius, Victor Eremita, Johannès le Séducteur, le jeune homme et le marchand de mode, et à l'exception de ces deux derniers, ils portent les noms des pseudonymes dont Kierkegaard a signé ses œuvres antérieures. Ils prononcent chacun un discours, sur le thème de l'amour, limité nécessairement aux relations érotiques entre homme et femme, et pleinement irréductible à la raison. Entre les cinq discours s'établit une gradation que couronne celui de Johannès le Séducteur où sont épuisées toutes les formes de l'érotis-*

---

(1) *Copyright by* « Editions du Cavalier », 1932.

me. Après quoi, le banquet se rompt à son sommet, avant que le sentiment des possibilités ait pu être troublé par une déficience de la réalité, — et apparait le couple de l'assesseur et de sa femme, image du mariage, sorte de second banquet, miroir de la vie quotidienne opposé à l'atmosphère de la fête, et qui représente le passage au stade éthique. Mais derrière les pseudonymes se cache Kierkegaard lui-même, qui a rompu avec sa fiancée, l'exception qui échappe à la règle commune.

A ces mots, Johannès le séducteur prit la parole :

Très honorés compagnons d'orgie, est-ce Satan qui vous hante ? Vous parlez comme des ordonnateurs, vos yeux sont rouges de larmes et non de vin. Vous me faites presque pleurer moi aussi, car un amoureux malheureux a un triste sort dans la vie. *Hinc, illae lacrimae*. J'ai pourtant été heureux en amour, et mon seul désir est de l'être toujours. C'est peut-être une concession envers la femme, ce que craint tant Victor. Et pourquoi pas ? Ne ferai-je pas une concession en détachant le nœud de cette bouteille de champagne, encore une en laissant son écume se précipiter dans cette coupe, une autre encore en portant cette coupe à mes lèvres ! Et en la vidant, concedo ! Par contre, maintenant que la coupe est vide, je ne fais plus de concession. Ainsi avec les filles. Un amoureux a-t-il été assez malheureux pour avoir acheté un baiser trop cher, cela me prouve seulement qu'il n'a su ni se servir ni se desservir. Moi, je ne l'achète jamais trop cher; je laisse cette erreur aux filles. Qu'est-ce que cela signifie ? Pour moi c'est le plus beau, le plus merveilleux, presque le plus convaincant *argumentum ad hominem* qui soit; mais comme toute femme, au moins une fois dans sa vie, possède cette faculté sincère et persuasive, pourquoi ne me laisserai-je pas convaincre? Notre jeune ami veut penser à l'amour. Qu'il s'achète donc un « baiser de pâtissier » (1) pour le contempler ! Moi, je veux la jouissance. Pas de bavardage. Dans une vieille chanson, il est dit sur un baiser : « ...es ist kaum zu sehen, es ist nur für Lippen, die genau sich verste-

(1) Sorte de gâteau.

hen », et cela est si vrai qu'y réfléchir n'est qu'insolence et folie. Celui qui, à l'âge de vingt ans, n'a pas senti résonner en lui cet impératif catégorique: «jouis» est un sot, et celui qui n'ose pas, est un crétin. Mais vous, vous êtes des amoureux malheureux, c'est pourquoi vous voulez transformer la femme.

Que les dieux nous en préservent! Telle qu'elle est, elle me plait absolument. La plaisanterie de Constantin elle-même enferme un secret désir. Moi au contraire, je suis galant. Et pourquoi pas ? La galanterie ne coûte rien et vous procure tout, et c'est la condition de toute jouissance érotique. La galanterie est la franc-maçonnerie de la sensualité, et de la volupté entre homme et femme. C'est un langage de la nature, comme l'est du reste toujours celui de l'amour. Il n'est point fait de sons, mais de désirs déguisés qui constamment changent de rôle. Je comprends très bien qu'un amoureux soit assez peu galant pour convertir son déficit en une traite sur l'éternité. Mais pour moi il n'en est pas de même, car à mon avis avec la femme on en a amplement pour son argent. A chaque femme, j'en donne l'assurance, car c'est la vérité, et de plus je suis certainement le seul à n'avoir pas été abusé par cette vérité. Voudriez-vous savoir si une femme flétrie a moins de valeur que l'homme, il vous serait inutile de consulter mes prix-courants. Je ne cueille pas de fleurs flétries, je laisse cela aux maris pour garnir leurs marottes de carnaval. Si par exemple Edouard (1) changeait d'avis et retombait amoureux de Cordélia, ou se mettait à répéter son amour par cœur, cela serait certes son affaire, et pourquoi me mêlerais-je de ces choses qui ne me regardent pas? Ce que je pense d'elle, je le lui ai expliqué autrefois, et en vérité elle aussi m'a convaincu, elle m'a donné l'entière conviction que ma galanterie était bien à sa place. *Concedo. Concessi.* Si une nouvelle Cordélia paraissait devant mes yeux, j'entrerai dans la *Danse n°* 2 (2) Mais vous, vous êtes des amoureux malheureux et des conjurés, et cela bien que vous soyez parmi les mieux doués. Mais la résolu-

---

(1) Edouard et Cordélia, personnages du *Journal d'un Séducteur*. Voir: préface p. 85.

(2) *La Danse N°* 2, comédie du poète comique anglais Farquhar.

tion, la résolution du désir, telle est la pointe de l'existence. Notre jeune ami demeure toujours hors de cause; Victor est un rêveur; Constantin a acheté trop cher son intelligence; le marchand de mode est un furieux. Et à quoi bon! En présence d'une fille, vous ne seriez tous les quatre que fumée! Si l'on est doté d'assez de rêve pour idéaliser, si l'on a assez de bon goût pour offrir une fête bacchique à la jouissance, assez d'intelligence pour rompre, et il s'agit d'une rupture aussi absolue que celle de la mort, assez de fureur pour vouloir recommencer de jouir — on devient alors le favori des dieux et des filles. Mais à quoi bon parler ici ! Je ne veux point faire des prosélytes. Il n'y a pas non plus lieu de le faire. En vérité, j'aime le vin, en vérité j'aime l'abondance d'un banquet ; c'est très bien, mais il faut qu'une fille soit en ma compagnie, pour que je prenne la parole. Je remercie donc Constantin du banquet et du vin, et de ces superbes apprêts ; mais quand aux speech ils laissent beaucoup à désirer. Et pour ne pas finir sur cette note, je vais entreprendre de louer la femme. Si celui qui veut parler de la divinité doit être inspiré par la divinité pour en parler dignement, et apprendre ainsi d'elle ce qu'il faut dire, il en est de même lorsqu'il est question de la femme. Car moins encore que la divinité, la femme est le caprice d'un cerveau d'homme, un rêve pendant le jour, quelque chose qu'on invente soi-même et dont on discute *pro* et *contra*. Non il n'y a qu'elle-même qui puisse vous apprendre à parler d'elle. Et plus cet enseignement se répètera, mieux cela vaudra pour vous. La première fois, vous ne serez qu'un élève. Mais cette leçon vous sera une aide pour la seconde fois, de même que dans les soutenances de thèses, on se sert des arguments fournis par le dernier adversaire contre le suivant. C'est ainsi que rien n'est perdu. Car de même qu'un baiser n'est rien moins qu'un plaisir des lèvres, une étreinte qu'un effort physique, la femme ne peut être réduite à la valeur d'une équation mathématique dont la démonstration demeure la même quels qu'en soient les termes adoptés. De telles choses peuvent être conformes aux mathématiques et aux fantômes mais non à l'amour et à la femme, car chacune d'entre elles exige une démonstration nouvelle qui, d'une manière différente, vient prouver l'exactitude de la même pro-

position. J'éprouve une joie très grande à proclamer que le sexe faible loin d'être inférieur à l'homme lui est au contraire supérieur. Cependant, je vais déguiser mon discours dans un mythe, et je serais satifait de la part de la femme que vous avez si injustement offensée si ce discours pouvait être la condamnation de vos âmes, en vous montrant que la jouissance vous fuit comme les fruits de Tantale, pour la bonne raison que vous les avez fuis vous-mêmes, et que vous avez offensé la femme. Car c'est seulement ainsi qu'il est possible de l'offenser, bien qu'elle soit située à une altitude supérieure, et que chacun soit puni pour l'avoir osé. Je n'offense personne. De telles choses ne sont qu'invention des maris et calomnie, car pour moi tout au contraire, et bien plus que le mari, je prends la femme pour ce qu'elle est.

A l'origine, selon les Grecs, il n'y avait qu'un sexe, le sexe masculin. Magnifiquement doué, l'homme fit honneur aux Dieux. Il était même si magnifiquement doué que les Dieux — ce qui arrive parfois au poète lorsqu'il a épuisé toute sa force dans une œuvre poétique — devinrent jaloux de l'homme. Le pire c'est qu'ils eurent peur de lui, peur de le voir, conscient de sa force, se courber de mauvaise grâce sous leur joug ; et bien que sans raison, ils craignirent même qu'il ne se révoltat et fit chanceler le ciel. Ils avaient fait naître une puissance qu'ils ne se croyaient plus eux-mêmes en état de contraindre. Le souci et l'inquiétude régnèrent parmi le conseil des Dieux. Ils s'étaient montrés très prodigues et généreux en créant l'homme ; maintenant il leur fallait tout oser, et c'était leur légitime défense, car toute leur sécurité était mise en jeu. Telle fut la pensée des Dieux. Rappeler l'homme, c'était pour eux aussi impossible que pour un poète de rappeler sa pensée. S'il avait pu être contraint par la violence, les Dieux eux-mêmes s'en seraient chargés, mais ils doutaient précisément d'en être capables. Il fallait le rendre captif et le soumettre à une force plus faible que la sienne, et plus forte malgré tout, forte du moins assez pour le soumettre. Quelle étonnante puissance ne fallait-il pas imaginer ? Mais la nécessité apprend, même aux Dieux, à être inventifs. Ils cherchèrent et méditèrent, et finalement, ils trouvèrent. Cette force, ce fut la femme, le miracle de la création, et même aux

yeux des Dieux un miracle plus grand que l'homme, une découverte telle que dans leur naïveté les Dieux ne firent tout d'abord que s'en louer. Que pouvait-on dire de plus en son honneur, sinon qu'elle allait accomplir ce dont les dieux eux-mêmes ne se jugeaient point capables ! Que pouvait-on dire de plus, sinon qu'elle l'accomplirait. Quel don merveilleux devait-elle avoir ! C'était une ruse de la part des Dieux. Ils formèrent un être trompeur, une enchanteresse ; à à l'instant même où elle ensorcelait un homme, elle se transformait et l'emprisonnait sous le vaste filet du monde fini. Les Dieux en avaient décidé ainsi. Mais quel être plus délicieux, plus joyeux, plus enchanteur que celui inventé par eux, luttant pour le règne, et seul capable d'attirer l'homme ! Il en est bien ainsi, la femme est cet être unique, l'être le plus séduisant au ciel et sur terre. Comparé avec elle sous cet aspect, l'homme n'est qu'une victime très imparfaite.

Et la ruse des Dieux triompha. Mais elle n'a pas toujours réussi. A chaque époque, quelques hommes surgissent, quelques isolés qui découvrent la supercherie. Ils perçoivent bien les charmes de la femme, et plus que n'importe qui, mais ils devinent la manière dont les choses se sont passées. Je les appelle les érotiques, et je me compte moi-même parmi eux ; les hommes les appellent des séducteurs, et la femme n'a pas de nom pour les désigner, car pour elle, ils demeurent indéfinissables. Les érotiques sont les heureux de la vie. Ils vivent plus voluptueusement que les Dieux, car ils ne mangent jamais que ce qui passe en valeur l'ambroisie, et leur breuvage est plus savoureux que le nectar; ils se nourrissent de l'invention la plus séduisante et la plus ingénieuse qui soit venue à la pensée des Dieux; ils ne mangent jamais que l'appât. O volupté sans pareille ! O existence bienheureuse ! Ils ne mangent jamais que l'appât, et jamais ils ne se laissent prendre ! Les autres hommes se jettent sur l'appât et le mangent comme les paysans une salade de concombres et se font prendre. Seul l'érotique sait estimer l'appât, et il l'estime à l'infini. La femme s'en doute, aussi règne-t-il entre elle et l'érotique une entente secrète. Mais lui seul sait que la femme n'est qu'un appât, et il conserve ce secret pour lui-même.

Qu'on ne puisse rien imaginer de plus exquis, de

plus séduisant que la femme, les Dieux s'en portent garants, et la détresse où ils étaient tombés lorsqu'ils aiguisèrent leurs talents nous garantit qu'ils ont tout risqué et que pour former son être, ils ont mis en branle toutes les forces du Ciel et de la Terre.

Laissons-là le mythe. Le concept de l'homme correspond pleinement à son idée. Pour cette raison on ne peut imaginer dans l'existence qu'un seul type d'homme, et rien qu'un. L'Idée de la femme, au contraire, est une généralité qu'aucune d'entre elles ne parvient à épuiser. Elle n'est pas ebenbürtig (1) avec l'homme, elle est plutôt comme une partie de l'homme, et cependant elle est plus achevée que lui. Supposons que les Dieux n'aient pris qu'une partie de l'homme, pendant qu'il dormait, de peur de le réveiller en en prenant davantage, ou bien supposons que les Dieux l'aient partagé de telle manière qu'une moitié soit revenue à la femme ; dans les deux cas, ce fut l'homme en définitive qui fut partagé. Dans la subdivision la femme devint du premier coup l'égale de l'homme. Elle est une duperie, mais elle ne l'est qu'au deuxième temps et rien que pour celui qui se laisse duper. Elle est l'être fini, mais dans son premier état elle est l'être fini élevé à la puissance d'un infini fallacieux par l'illusion divine et humaine. Il n'y a pas encore de duperie. Mais un temps de plus, et on devient dupe. Elle est l'être fini, aussi elle est une collectivité ; la femme unique contient la femme multiple. L'érotique est le seul à comprendre ces choses, et il sait aimer une multitude de femmes, et il n'est jamais dupe, tout en absorbant jusqu'en son fond la volupté que les Dieux dans leur ruse se sont efforcés de préparer. C'est pourquoi on ne peut épuiser la femme dans une formule, car elle est une infinité d'êtres finis. Veut-on penser son Idée, on ressemble à celui qui plonge son regard dans une mer de fantasmagories en éternelle gestation, ou à celui dont la vue se perd sur les écumes éternellement mouvantes et perfides des vagues, car son Idée n'est qu'une usine de possibilités, et chez l'érotique ces possibilités deviennent la source d'une rêverie inépuisable.

Les Dieux ont fait la femme ainsi, finie et éthérée, formée de la brume d'une nuit d'été et cependant replè-

(1) L'égal de l'homme.

te comme le fruit parvenu à maturité; légère comme l'oiseau, bien que portant en elle le désir de tout un monde ; légère parce que le jeu de ses forces est rassemblé dans le centre invisible du rapport négatif qu'elle entretient avec elle-même; d'une forme élancée et nettement dessinée, elle se meut cependant selon les lignes onduleuses de la beauté; dans sa perfection elle semble toujours s'être achevée sur l'instant ; fraîche, divertissante, blanche comme la neige récente et pourtant rougissante dans sa calme transparence :enjouée comme un gai propos qui nous fait tout oublier, reposante comme le but qui apaise le désir, et satisfaite d'exciter constamment le désir. C'est ainsi que les Dieux avaient réglé la séduction : l'homme, quand il aperçut la femme, s'étonna comme celui qui reconnaîtrait sa propre image ; cette vision lui sembla pourtant familière et sa surprise fut celle d'un être qui se verrait lui-même transfiguré dans le reflet de la perfection. Il s'étonna de voir ce dont il ne s'était jamais douté, tout en reconnaissant qu'il aurait dû depuis longtemps le découvrir, cet élément indispensable de la vie, et cependant une énigme. Cette contradiction dans l'étonnement donna précisément naissance au désir ; car l'étonnement poussait l'homme de plus en plus près de cette vision, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus l'éviter, plus éviter de la sentir familière, et tout en craignant de l'approcher, il ne pouvait cesser de la désirer. Lorsque les Dieux eurent ainsi imaginé la forme de la femme, ils eurent encore peur de n'être point capables de l'exprimer. Mais ce qu'ils redoutaient surtout, c'était elle-même. Combien elle était belle, ils n'osaient pas le lui faire savoir de peur qu'elle ne trouvât un confident qui ne vienne déjouer leur ruse. Sa couronne fut mise à l'œuvre. Les Dieux achevèrent leur ouvrage, mais ils le dérobèrent tout entier à la femme dans son inconsciente innocence, et le lui cachèrent encore une fois dans le secret impénétrable de la chasteté. Elle était donc parfaite et la victoire était certaine, elle était encore plus attrayante en se dérobant, plus fascinante en s'enfuyant, plus irréfutable en ce qu'elle était toujours elle-même la contradiction. Les Dieux triomphaient. Et nul charme au monde n'a été inventé d'aussi irrésistible que la femme, et nul n'est aussi absolu que celui de l'innocence ; nulle tentation n'est

aussi séduisante que celle de la chasteté, nulle tromperie aussi originale que celle de la femme. Elle n'en sait rien, et pourtant la nature a doué la chasteté d'un pressentiment. La femme est séparée de l'homme, et la cloison de la chasteté est une défense plus efficace que l'épée qui sépare Aladin de Gulnare. Pourtant l'érotique, qui semblable à Pyrame colle son oreille sur cette cloison, pressent de l'autre côté toute la joie du désir.

Ainsi la femme est une tentation. Les hommes, lorsqu'ils veulent honorer les Dieux par les offrandes les plus délicates, ne connaissent rien de plus exquis à leur présenter que la femme ; la femme est un fruit qui enchante le regard, et les Dieux ne lui connaissent rien de comparable. Elle vit, elle est parmi nous, présente, tout près de nous, et cependant éloignée de nous à l'infini, recluse dans la chasteté jusqu'à ce qu'elle trahisse sa cachette, sans savoir elle-même comment, car ce n'est pas elle mais c'est l'existence qui est la rusée dénonciatrice. Maligne, elle ressemble à l'enfant qui jouant dans un coin solitaire jette un regard à la dérobée, et pourtant sa malice est inexplicable, car elle n'en sait rien elle-même. Elle reste toujours énigmatique quand elle envoie les messagers de son regard, ces messagers que pas une pensée, et encore moins une parole ne serait capable de poursuivre à la course. Cependant le regard est l'interprête de l'âme, et où trouver l'explication lorsque le langage de l'interprète lui-même n'est plus compréhensible ? La femme est calme, comme le repos du soir quand nulle feuille ne s'agite, calme comme une conscience qui ne sait rien encore ; le mouvement de son cœur est si égal et si tranquille qu'on doute de son existence, et pourtant l'érotique qui épie avec un stéthoscope de précision sait découvrir le battement dityrambique du désir comme un accompagnement inconscient. Inconsciente comme le souffle du vent, paisible comme la profondeur de la mer et pourtant langoureuse comme l'est ce qui n'a pas reçu d'explication, telle est la femme. Mes amis ! mon âme est apaisée, indiciblement apaisée : je conçois bien que ma vie aussi exprime une idée, bien que vous ne me compreniez pas. Moi aussi j'ai découvert le secret de l'existence, moi aussi je sers quelque chose de divin, et assurément je ne le sers pas pour

rien. De même que la femme est une tromperie des Dieux, de même sa plus authentique expression consiste en ce qu'elle veut être séduite, et puisque la femme n'est pas une idée, il s'en suit que l'érotique veut aimer autant de femmes qu'il est possible.

Toute la volupté de jouir de la tromperie sans être trompé, l'érotique est seul à la connaître, et seul aussi il sait ou devine le bonheur qu'une femme éprouve à être séduite. Pour moi, je le tiens de la femme bien que je n'ai pas consacré beaucoup de temps à y penser, car je me suis toujours tenu sur la réserve, et j'ai prouvé ma fidélité à l'idée par une rupture avec la femme aussi subite que celle de la mort. Seule la femme le sait aussi, et elle n'en discute pas non plus avec lui. Elle se résigne à son destin de femme mariée, elle pressent qu'il en doit être ainsi, et qu'elle n'a pu être séduite qu'une seule fois. Aussi elle n'exhale jamais sa colère contre son séducteur, du moins s'il l'a vraiment séduite et s'il est parvenu à exprimer l'idée. Une promesse de mariage rompue et diverses autres choses du même genre ne sont naturellement que des galimatias et non une séduction. Du reste, ce n'est point un si grand malheur pour une femme que d'être séduite, et cela peut même faire son bonheur, si elle l'est vraiment bien. Une excellente fille séduite peut faire une épouse parfaite. Si je ne me sentais pas doué pour être un séducteur, bien que je m'aperçoive de ma médiocrité en me regardant comme tel, et si je voulais être un mari, je ferais toujours choix d'une jeune fille qui fût déjà séduite afin de ne pas me trouver moi-même dans l'obligation d'être le premier à séduire une femme. Le mariage lui aussi exprime une idée, mais cette idée demeure indifférente à ce qui représente précisément l'absolu pour mon idée. Un mariage pour cette raison ne devrait jamais débuter comme s'il était le commencement d'une aventure. En tout cas il est certain qu'à chaque femme correspond un séducteur. Son bonheur, ce n'est que de la rencontrer.

Dans le mariage au contraire, les Dieux sont vainqueurs. Celle qui a été une fois séduite vogue aux côtés du mari non sans jeter parfois un regard nostalgique en arrière, résignée jusqu'à ce qu'elle arrive aux frontières de la vie. Elle meurt, mais elle ne meurt

pas dans le même sens que l'homme, elle se volatilise et se dissout dans cet élément inexplicable dont les Dieux l'ont façonnée, elle disparaît comme un rêve, comme une figure éphémère qui a vécu son temps. Car la femme, qu'est-elle d'autre qu'un rêve, tout en étant la plus grave des réalités? C'est ainsi que l'érotique la conçoit au moment où il la séduit. Il la conduit et est conduit par elle en dehors du temps, dans l'illusion où elle a établi son domicile. Par son mari elle se perpétue au contraire dans le temps, et lui par elle.

O admirable nature ! Si je ne t'admirais pas, la femme me l'apprendrait, car elle est l'élément vénérable de l'existence. Tu l'as formée merveilleusement, mais ce qui est encore plus merveilleux c'est que tu n'as jamais formé une femme semblable à une autre. Chez l'homme l'essentiel est l'essentiel, et ainsi il demeure toujours le même; chez la femme l'accidentel est l'essentiel, de là une inépuisable variété. Brève est sa rayonnante apparition, mais la douleur qu'elle laisse s'évanouit aussi vite, et pour moi c'est comme si je ne l'avais jamais encore ressentie, sitôt qu'un nouveau rayonnement m'apparaît. Moi aussi, il est vrai, je ne suis pas sans voir l'aspect décevant qui peut se révéler plus tard, mais il n'affecte pas le séducteur que je suis.

Le banquet touchait à sa fin. Sur un signe de Constantin, et avec une précision toute militaire les convives s'entendirent pour faire demi-tour. Avec l'invisible bâton de commandement qui dans la main de Constantin se faisait aussi souple que la baguette du sorcier, il les toucha encore une fois, afin de faire renaître en eux dans une fugitive réminiscence l'image du banquet et le sentiment de la jouissance, que la pensée des discours avait partiellement troublé, et afin que l'éclatante musique de fête qui s'était tue fasse retentir en eux un dernier écho fugitif. En prenant congé d'eux, il les salua, le verre rempli jusqu'aux bords. Puis, après l'avoir vidé, il le lança contre la porte du fond. Les autres suivirent son exemple et accomplirent cet acte symbolique avec la solennité des initiés. Le désir de l'interruption obtint enfin satisfaction, ce désir impérieux, qui plus bref que tout autre est plus libérateur. Toute jouissance doit commencer par une libation, mais la libation, où l'on jette son verre dans

l'anéantissement et l'oubli, où l'on s'arrache de tout souvenir avec passion, comme si l'on était en danger de mort, cette libation est consacrée aux dieux souterrains.. On *rompt* et il faut de la force pour le faire, plus de force que pour dénouer un nœud, parce que la difficulté créée par le nœud excite et entretient la passion ; tandis que la passion nécessaire pour rompre, il faut qu'on se la donne à soi-même. En apparence le résultat est le même, mais du point de vue de l'art il diffère au plus haut degré qu'une chose cesse, reçoive d'elle-même une fin, ou qu'elle soit interrompue par l'acte libérateur, que ce soit un hasard ou une décision passionnée qui la termine ; qu'elle soit comme la chanson du maître d'école qui finit d'elle-même, ou qu'elle cesse par l'opération césarienne du désir ; qu'elle soit une trivialité que tout le monde connaît ou ce secret qui échappe à la plupart.

Ce fut un acte symbolique de la part de Constantin que de jeter la coupe, et pourtant ce jet fut en un sens un geste décisif ; car au dernier coup la porte s'ouvrit ; et semblables à celui qui ayant audacieusement frappé à la porte de la mort, découvre la puissance de l'anéantissement, ils aperçurent le chœur de la destruction prêt à tout réduire en cendres — un memento qui en une seconde fit s'enfuir les convives et en une seconde mit tout en ruines.

En sortant ils trouvèrent un équipage. Sur l'invitation de Constantin, ils prirent place et partirent l'esprit allègre, car cette perspective de l'anéantissement avait conféré à leur âme une élasticité nouvelle. A une lieue de là ils s'arrêtèrent ; Constantin en tant qu'hôte prit congé et leur apprit qu'il y avait cinq voitures à leur disposition. Chacun pouvait suivre son goût, aller où bon lui semblait, seul, ou, s'il le désirait en compagnie de ceux qu'il préférait. Pareillement, une fusée s'élève d'un seul coup par la force de la poudre, demeure sans bouger tout entière concentrée sur l'instant, avant de se disperser à tous les vents.

Tandis qu'on attelait les chevaux, les convives nocturnes firent une petite promenade sur la route. L'air cru du matin purifiait leur sang chaud, et ils s'abandonnèrent à sa fraîcheur et c'est alors que leurs silhouettes et le groupe qu'ils formaient firent sur moi une impression fantastique. Car si le soleil du matin

illumine les champs et les prés, et toute créature qui durant la nuit a pris du repos et de la force pour se lever à l'aube avec allégresse, c'est l'effet d'une entente bienheureuse et réciproque, mais une société nocturne aperçue à la lumière du matin parmi un paysage souriant, produit un effet presque sinistre. Malgré soi, on pense aux revenants qui ont été surpris par l'aube, ou aux gnômes qui n'ont pu trouver la fente pour disparaître parce qu'elle n'est visible que dans les ténèbres, ou aux malheureux pour qui le jour et la nuit se confondent dans une même souffrance monotone. Un sentier, à travers champ, les conduisit vers un jardin clôturé au fond duquel une modeste propriété parvenait mal à se dissimuler. Au bout du jardin, du côté du champ, un groupe d'arbres formait une tonnelle. Ayant remarqué qu'il y avait quelqu'un dans la tonnelle, leur curiosité à tous fut vivement excitée, et le regard aux aguets, les observateurs firent le siège de cette retraite amicale, tout en ayant soin de rester cachés eux-mêmes, et aussi tendus que les plus attentifs policiers sur une piste. Et il va de soi que cette attitude pouvait les faire croire poursuivis eux-mêmes par la police. Chacun venait de prendre sa place de guetteur, lorsque Victor fit brusquement un pas en arrière et dit à son voisin : « Mais pardieu, c'est l'assesseur Wilhelm (1) et sa femme ».

Ils furent surpris — contrairement à ces deux êtres, ces deux heureux cachés par le feuillage, trop absorbés par les joies familiales pour être observateurs, trop confiants pour se croire épiés sinon par le soleil matinal qui se complaisait à les guigner, tandis qu'une brise légère agitait les branches et que tout à l'entour le calme champêtre protégeait leur petite tonnelle. L'heureux couple ne fut pas surpris, et ne remarqua rien. Qu'on fût en présence de deux époux, on n'en pouvait douter, — hélas ! — on s'en apercevait de suite pour un peu qu'on appartînt à l'espèce des observateurs: même si rien, rien au monde, rien de mani-

(1) Dans « Ou bien, ou bien », Kierkegaard attribue à ce personnage les deux mémoires : « La valeur éthique du mariage » et « L'équilibre des éléments esthétiques et éthiques dans la formation de la personnalité ».

feste et rien de secret, manifestement ou secrètement, n'a l'intention de troubler le bonheur des amoureux, lorsqu'ils se trouvent l'un à côté de l'autre, ils ne se sentent jamais complètement en sécurité ; ils sont heureux et cependant c'est pour eux comme s'il y avait une puissance qui les voulait séparer ; ils éprouvent le besoin de se tenir fortement enlacés, comme s'ils avaient à se défendre contre un ennemi, comme s'ils ne pouvaient jamais se sentir suffisamment protégés. Pour les époux, il n'en est pas ainsi, et il n'en était pas ainsi pour notre couple sous la tonnelle. Depuis combien de temps étaient-ils mariés, on n'aurait pu le dire avec précision. L'épouse autour de la table à thé préparait chaque chose d'une main experte, mais non sans une tendresse presqu'enfantine dans le geste comme si elle eût été nouvellement mariée, comme si elle se fût trouvée dans cet état intermédiaire où la femme ne sait pas encore au juste si le mariage est une plaisanterie ou un état sérieux, si être maîtresse de maison est un souci ou un jeu, un simple passe-temps. Peut-être était-elle mariée depuis plus longtemps qu'elle le laissait supposer, et n'avait-elle pas l'habitude de remplir ses devoir de maîtresse de maison autour d'une table à thé, peut-être le faisait-elle seulement à la campagne, ou bien ce matin-là revêtait-il pour eux une certaine solennité? Qui eût pu le dire? Tout calcul échoue à un certain degré devant l'être qui a su conserver à son âme l'innocence où le temps n'a pu mettre son empreinte. Lorsqu'on voit le soleil briller dans toute sa splendeur estivale, on pense qu'un événement solennel doit avoir lieu, qu'il n'en peut être tous les jours ainsi, ou bien que c'est la première fois tout au moins que le soleil brille ainsi, car dans le cours du temps un tel éclat assurément ne saurait se répéter. Ainsi pense celui qui ne le voit qu'une fois, ou qui le voit pour la première fois ; ainsi pensai-je moi qui voyais Madame l'assesseur pour la première fois. En la voyant tous les jours, on penserait sans doute autrement, si toutefois c'est bien la même chose que l'on voit. Mais cela, c'est l'affaire de Monsieur l'assesseur. Notre aimable maîtresse de maison était donc très occupée ; elle versa de l'eau bouillante dans une tasse, probablement pour la bien chauffer, elle la vida, posa la tasse sur un plateau, versa le thé, fit le

service complet sans rien omettre ; et maintenant qu'elle avait terminé, convenait-il d'appeler cela une plaisanterie ou un acte sérieux? Même si je n'aimais pas le thé, j'aurais souhaité me trouver à la place de l'assesseur ; jamais cette boisson ne me parut aussi attrayante, et seul me parut plus attrayant encore l'aspect de cette charmante femme. Jusqu'alors elle n'avait sans doute pas eu le temps de parler, mais elle rompit le silence et dit, en offrant le thé: « Dépêche-toi, mon chéri, et bois pendant que thé est chaud, l'air du matin est un peu frais.... la moindre chose que je puisse faire pour toi c'est de t'entourer de quelque soin. — La moindre chose? répondit l'assesseur laconiquement. — Oui, ou bien la plus grande ou bien l'unique ». L'assesseur la regarda d'un air interrogateur et tandis qu'il se préparait à savourer son thé, elle poursuivit: « Tu m'as interrompue hier, lorsque j'ai voulu commencer à parler de cela, mais j'y ai pensé de nouveau, j'y ai pensé bien des fois, ces jours derniers surtout, et tu sais bien qui m'en a donné l'occasion : et j'en reviens toujours là : si tu n'étais pas marié tu serais devenu quelque chose de beaucoup plus grand dans le monde. » Tandis que la tasse demeurait toujours sur le plateau, l'assesseur humait la première gorgée avec un sentiment de bien-être évident que lui procuraient non seulement le thé, mais plutôt les paroles affectueuses de sa bien-aimée. Je suis porté à le croire; mais pour elle, au contraire, elle ne semblait que se réjouir à l'idée qu'il se régalait. Il posa la tasse sur la table, prit un cigare, et dit : «Puis-je allumer à ton réchaud ? — Volontiers, répondit-elle, prenant avec une cuillère à thé un charbon ardent et le lui présentant. Il alluma son cigare, mit son bras autour de la taille de sa femme, tandis qu'elle s'appuyait sur son épaule, et il tourna la tête de l'autre côté pour souffler la fumée. Ses yeux la regardaient avec un dévouement que seul peut exprimer le regard. Pourtant il souriait, mais à ce sourire joyeux s'ajoutait un peu d'ironie mélancolique. Enfin, il dit : « Tu le crois vraiment, mon amie ? — Que veux-tu dire ? répondit-elle ». Il se tut de nouveau, vaincu par le sourire, tandis que sa voix se fit pourtant assez grave: « Eh bien je te pardonne ta folie de tout à l'heure, puisque tu l'as si vite oubliée toi-même, car tu as parlé

comme une folle : quoi de grand dans le monde aurais je donc pu devenir ? » Madame l'assesseur parut un instant embarrassée par la tournure de cette phrase, mais elle se ressaisit vite et sut déployer toute son éloquence féminine. L'assesseur regardant devant lui, ne l'interrompit pas, puis comme elle poursuivait, il commença de tambouriner sur la table avec les doigts de la main droite tout en fredonnant une mélodie. On percevait par moments les paroles de la chanson : de même que le dessin d'un tissu apparaît par moments sur un métier pour se confondre ensuite, de même les paroles de la chanson se perdaient dans le fredonnement de la mélodie : «Un homme s'en fut dans la forêt, pour y couper de blancs bâtons.» Après le discours mélodramatique, où Madame s'évertuait à fournir des explications, et qui accompagnait le fredonnement de l'assesseur, la réplique intervint de nouveau : « Tu ignores certainement que la loi danoise permet à un homme de battre sa femme, il est seulement dommage que la loi n'ait pas précisé dans quel cas cela était permis ». Madame sourit de sa menace et continua : « Mais pourquoi ne puis-je jamais obtenir que tu gardes ton sérieux quand je parle de ces choses ? Tu ne comprends pas, crois - moi, je le pense de tout mon cœur, et cette pensée me semble très belle. Oui, si tu n'étais pas devenu mon mari, je n'aurais pas osé le penser, mais à présent, je l'ai justement pensé pour toi ; réponds-moi donc en toute sincérité. — Non, tu n'arriveras pas à me rendre sérieux ; je suis obligé ou bien de rire de toi pour te faire oublier, comme devant, ou bien de te battre, ou encore de te laisser en parler, à moins que je ne trouve un moyen d'obtenir de toi que tu te taises. Tu vois bien qu'il y a beaucoup d'issues, et c'est la raison pour laquelle c'est une plaisanterie. » Il se leva, posa un baiser sur son front, la prit par le bras et l'emmena dans une allée feuillue qui partait de la tonnelle.

La tonnelle était vide ; il n'y avait plus rien à y faire et le corps d'occupation ennemi se retira sans sa proie. Aucun d'eux ne parut satisfait de son butin. Ils se contentèrent de placer çà et là une observation malicieuse. Ils s'en retournèrent, mais sans Victor. Celui-ci avait tourné le coin, et le long du jardin était parvenu jusqu'à la maison champêtre. Là les portes

d'un salon de plein pied avec le jardin étaient ouvertes sur une pelouse ; une fenêtre qui donnait sur la route était également ouverte. Sans doute avait-il vu quelque chose qui avait attiré son attention. Il entra par la fenêtre. Et au moment même où il sauta dehors il rencontra les autres qui l'avaient cherché. D'un geste triomphateur, il tenait dans sa main un papier et s'écria : « Un manuscrit (1) de M. l'assesseur; si j'ai publié les autres ce n'est que mon devoir de publier celui-ci...» Il le fit glisser dans sa poche ou plutôt telle avait été son intention car lorsqu'il plia le bras et que sa main eut déjà enfoui à moitié le manuscrit, je m'en saisis furtivement.

Mais qui suis-je donc? Personne ne s'en inquiète. S'il n'est encore venu à l'esprit de personne de le demander, je suis sauvé, car j'aurai échappé au pire. En outre je ne suis pas digne qu'on parle de moi, car je suis de tous le plus misérable, et on me jette dans une entière confusion en me demandant qui je suis. Je suis l'être pur, et par là même presque moins que rien. Je suis l'être pur qui se trouve partout sans être remarqué, car je suis constamment aboli. Je suis comme la barre qui est au dessous du problème à résoudre, et au-dessus de la solution. Mais qui se soucie de la barre? Par mes propres forces je ne puis rien, et même l'idée de prendre furtivement le manuscrit de Victor n'est pas mienne. Cette idée elle-même pour parler le langage des voleurs, d'emprunter le manuscrit, je l'ai en vérité empruntée à Victor. Et maintenant, en publiant le manuscrit, je ne suis rien encore, car le manuscrit appartient à l'assesseur, et moi, en tant qu'éditeur, je ne suis dans mon néant qu'une Némésis pour Victor qui seul pensait avoir acquis le droit de le publier.

Sören KIERKEGAARD.

---

(1) Ce manuscrit forme la seconde partie des *Etapes sur le chemin de la vie:* « Considérations sur le mariage, en réponse à des objections, par un homme marié ».

Godefroid de Bouillon

(FRAGMENTS)

I

Château-fort. Un coin de la salle d'armes. Une niche à deux bancs de pierre taillés dans l'épaisseur du mur, au fond de laquelle se découpe une fenêtre de papier huilé.

Pénombre. Une faible lueur intermittente, rouge, vient de droite. Dans toute cette scène il importe d'observer de longs silences. L'atmosphère générale lourde et morne, finalement intolérable.

GODEFROID et LE CLERC, *assis dans la niche, jouent aux échecs.*

(*Silence*)

GODEFROID (*indifférent*)

Echec au roi

(*ils jouent. Silence*)

LE CLERC (*passionné*)

Echec au roi.

(*ils jouent*)

LE CLERC

Echec et mat.

(*temps*)

GODEFROID

C'est juste.

(*Silence*)

GODEFROID

Voyez, je ne me fâche plus.

LE CLERC

C'est vrai. Depuis quelque temps, vous prenez sur vous-même de plus en plus d'empire. C'est une joie pour moi que de...

GODEFROID

Croyez-vous que cette modération soit de mon fait — le résultat d'un exercice ?

LE CLERC

Mais...

GODEFROID *hausse les épaules*

(*Silence*)

LE CLERC

La revanche...?

GODEFROID *secoue la tête, se lève, fait quelques pas. Il se laisse tomber sur un siège.*

(*Silence*)

(*Une servante entre, prend un escabeau, et sort.*)

(*Silence*)

GODEFROID

J'ai faim.

LE CLERC

Le soleil est au couchant. Nous mangerons bientôt.

GODEFROID

... et puis ?

LE CLERC (*surpris*)

Nous veillerons un moment.

GODEFROID

Et puis ? — Dormir. Dormir nuit et jour...

LE CLERC

Le jour on...

GODEFROID (*appuyé*)

Nuit et jour.

(*Silence*)

LE CLERC

Je vais aller entretenir madame Clotilde.

GODEFROID

Encore.

LE CLERC

Elle aime beaucoup la chronique.

GODEFROID

Restez encore un moment.

LE CLERC

Mais (à quoi bon ?)

GODEFROID

Restez.

(*Long silence. Mimique du Clerc, impatient d'être retenu*)

(*La servante entre avec un manteau, et va pour sortir*)

GODEFROID

Que portes-tu là ?

SERVANTE (*nuance de respect et de familiarité*)

Votre manteau.

GODEFROID

Montre.

(*Elle s'approche. Brusquement il lui tire une natte. Elle pousse un cri.*)

Ha ! Quoi, tu as peur ? Mais non, c'est une petite farce, une petite surprise ! Hein, une *surprise* ! ?

(*La servante sort.*)

(*Silence*)

LE CLERC

Le jeu vous donne encore de l'humeur.

GODEFROID

Point. Mon échec est oublié.

(*Silence*).

LE CLERC

Voulez-vous entendre la chronique. Le siège de Rome. Le passage que vous aimez... « Comment le sire de Bouillon défit à lui seul un parti guelfe...»

GODEFROID (*bref sourire*)

Vous cherchez à m'exciter contre mes voisins ?

LE CLERC

A Dieu ne plaise !

GODEFROID

C'est que, sans doute, votre chronique se meurt.

LE CLERC

J'y travaille sans relâche.

GODEFROID

Mais sans y mettre rien.

(*temps*)

LE CLERC

Chaque jour apporte sa nouvelle...

GODEFROID (*après un long silence, ironique*)

Madame Brunehaut achève le dernier personnage de sa tapisserie...

(*temps*)

LE CLERC

Il me faudrait savoir comment se porte votre frère.

GODEFROID

A merveille.

LE CLERC

Votre frère Charles.

GODEFROID

Ah ! Est-il toujours malade ?

LE CLERC

Je voulais vous le demander. Il y a longtemps que madame Geneviève n'a plus poussé jusqu'ici. Elle aussi, peut-être, a pris le mal.

GODEFROID

Geneviève... C'est vrai.

(*temps*)

LE CLERC

Vous pourriez peut-être traverser la forêt...

GODEFROID

Oui. Demain peut-être. Ou plus tard. Cela n'a plus d'importance.

(*silence marqué*)

LE CLERC

Enguerrand de la Mok est mort.

GODEFROID

Il y a trois semaines de cela. — Et depuis ?

LE CLERC

Il neige sans arrêt.

(*Silence. Bruit dans la coulisse. Entre* BAUDOUIN, *vivement*).

BAUDOUIN

Belle chasse, mon frère, belle chasse !

GODEFROID

Bonsoir, Baudouin...

BAUDOUIN

J'ai forcé deux sangliers ! Il faudra dépêcher des hommes.

GODEFROID

Tu ne les as pas emportés ?

BAUDOUIN

J'étais seul...

GODEFROID

Sur tes épaules? (*indifférent*) Mauvais chasseur...

(*temps*)

BAUDOUIN

Cette salle est glacée. J'ai froid.

GODEFROID

Jette une bûche.

(BAUDOUIN *passe à droite. La lueur rouge augmente*)

BAUDOUIN

J'avais lancé mon épieu contre lui, avec une telle force...!

GODEFROID

(*qui regardait à gauche*) Voici le repas.

(*Il se lève et sort suivi du Clerc. Baudouin les suit*).

RIDEAU

II

Terrasse. GODEFROID *est adossé contre un créneau. Rien de l'attitude d'un homme sur une tour, devant un vaste paysage. Coups de vent brusques pendant toute la scène.*
Silence.
Clameurs lointaines. Godefroid se retourne, regarde vers le bas, hausse les épaules.
Silence. Il revient à sa position première.
Il secoue la tête, baille. Regarde le ciel, va pour sortir.

LE CLERC (*entre précipitamment*)

Il est parti... Ah... Ah! c'était admirable! Quel homme! c'est un saint ! Il soulèverait les montagnes — moi-même, ah ! j'étais tout prêt à tirer l'épée !...

GODEFROID

Que se passe-t-il ?

LE CLERC

Il vous attendait. Il m'a supplié d'aller vous chercher. Il ne voulait pas commencer son prêche...

GODEFROID

Je les connais. Vous êtes tous pareils.

LE CLERC

Pas lui — Oh non ! Et puis, il vient de là-bas — il a tout vu.

GODEFROID

Il le prétend...

LE CLERC

Non, vraiment, il vient de là-bas. Il montre des choses extraordinaires, qu'il a rapportées, des étoffes, des bijoux, des armes étranges.

GODEFROID

Vraiment ?

LE CLERC

Oui, une sorte de poignard, très grand, et recourbé.

GODEFROID

Ah —

LE CLERC

Mais il montre aussi des robes teintes de sang ! Il y a déjà des martyrs — c'est une nouvelle persécution !

GODEFROID (*calme*)

Oh ! —

LE CLERC

Les Infidèles sont ligués. Ils massacrent les Chrétiens, ils pillent les trésors des églises, ils menacent le Patriarche, ils vont souiller le tombeau du Christ !

GODEFROID (*remué*)

Ce n'est pas possible...

LE CLERC

Si, si ! Le mal grandit de jour en jour. Le Patriarche appelle au secours, il met tout son dernier espoir...

GODEFROID (*élan*)

Il nous appelle ?!

LE CLERC

Oui ! Et le Pape nous adjure ! Pierre est envoyé de Rome. Il faut partir à Jérusalem — c'est la volonté du ciel !

GODEFROID

... partir...

(*temps*)

LE CLERC

Tous se préparent. Les seigneurs vendent leurs terres pour lever des armées. Ils portent la croix sur leur armure — pour ceux qui tombent, c'est le Paradis !

GODEFROID

Sans doute...

LE CLERC

Il faut sauver le tombeau du Christ !

(*silence*)

GODEFROID (*équivoque*)

C'est loin, n'est-ce pas, Jérusalem...

LE CLERC

Oh, à peine plus loin que Rome... Tous les peuples se lèvent, tous sont en marche, vers le Tombeau...

GODEFROID

J'imagine. Aussi, quant à moi...

LE CLERC

Mais on n'est jamais trop nombreux. Et puis, personne n'est plus vaillant que vous. A vous seul...

GODEFROID

Laissez, laissez. Vous n'écrivez pas encore la chronique.

(*temps*)

LE CLERC

Tous nos voisins se préparent. Enguerrand de Molenbeek, Guy d'Herbeumont, Hugues de la Mok, Gérard...

GODEFROID

Peu m'importe.
Ce n'est guère plus loin que Rome, dites-vous.

LE CLERC (*évasif*)

... Non.

GODEFROID

Faut-il, au moins, s'embarquer sur la mer ?

LE CLERC

Je ne le crois pas.

GODEFROID

Je voudrais connaître la mer. On dit qu'elle est toute bleue.

LE CLERC

Pierre connaît la route. Il suffit de marcher vers le couchant, pendant quelque temps... Et on arrive à Jérusalem, tout de suite.

GODEFROID

Hum...

LE CLERC

Tous les peuples sont avec nous. Ce sera une marche triomphale.

GODEFROID

Presque une grande chasse... Il n'y aura même pas de bataille, pas de victoire.

LE CLERC

Les Infidèles fuiront, épouvantés...!

GODEFROID

Pourtant, quelques-uns se défendront ?

LE CLERC

Dieu est avec nous !

GODEFROID (*résigné et ironique*)

C'est vrai.

(*silence marqué*)

GODEFROID

... non, décidément...

LE CLERC (*vite*)

Si vous aviez vu votre frère Baudouin ! Il ne se lassait pas d'interroger le moine. Il veut partir avec lui, dès demain il va chercher ses armes...

(*Clotilde est entrée sur ces derniers mots*)

CLOTILDE

Enfin je vous trouve. Je pensais bien qu'il était avec vous, qu'il vous prêchait déjà. Ah ! Godefroid, je vous en supplie, ne l'écoutez pas — il ne sait ce qu'il dit !

GODEFROID

Ah ?

CLOTILDE

Ce n'est pas vrai ! J'ai suivi ce moine, je lui ai parlé seule ; je l'ai conjuré de me dire la vérité.

LE CLERC

Quelle vérité ?

CLOTILDE

Tout ce qu'il a dit, sur la route, sur les peuples, sur Jérusalem...

GODEFROID (*très intéressé*)

Mais alors ?

CLOTILDE

C'est horrible ! La route est sans fin, c'est beaucoup plus loin que Rome, plus loin qu'on ne peut le dire ; le pays est étrange, il n'y a pas d'arbre, pas de vent. Tous les peuples sont ennemis, tous ! Leur peau a la couleur du diable, il y a la peste et la famine, il n'y a plus de nuit, le soleil est tout près de la terre, on marche dans du feu...!

GODEFROID (*passionné, cri*)

Vraiment ? !

LE CLERC

Ne l'écoutez pas, messire.

CLOTILDE

Si, je parlerai, il doit tout savoir ! O Godefroid, écoutez-moi, croyez-moi !... C'est horrible — horrible.

(*temps*)

GODEFROID (*plus calme, presque anxieux*)

Vraiment...

CLOTILDE

Il l'a juré !

(*temps*)

GODEFROID (*lenteur passionnée*)

Ainsi, plus loin qu'on ne peut le dire...

CLOTILDE

Oui !

LE CLERC

Mais non !

GODEFROID

Le soleil est tout près de la Terre...

CLOTILDE

Il n'y a plus de nuit...

GODEFROID

Tous les peuples sont ennemis...

CLOTILDE

Ce sont les enfants du diable.

LE CLERC (*vite*)

Le diable n'a pas de fils.

GODEFROID (*l'interrompt : à Clotilde*)

Vous avez raison. Je crois que cela doit être épouvantable...

CLOTILDE

N'est-ce pas ?

GODEFROID

Oui. Mais... (*temps marqué. Pointe d'ironie*). Je crois qu'il faut partir.

CLOTILDE

Comment ? Que voulez-vous dire — pourquoi...

GODEFROID (*comme à lui-même*)

Oui. Il faut sauver le tombeau du Christ.

LE CLERC

C'est bien dit !

CLOTILDE (*atterrée*)

Oh !

GODEFROID (*froid*)

C'est un ordre du Pape — un ordre du Ciel.

LE CLERC

C'est vrai ! La bénédiction du Ciel est...

GODEFROID (*le fait taire*)

Un chevalier doit partir. Je ferai mon devoir comme les autres. Je suis...

CLOTILDE

Mais on n'en revient pas ! Ils vont à la mort, dans...

GODEFROID

Il le faut.

LE CLERC

Dieu le veut !

CLOTILDE

Mais moi, Godefroid, moi ! Vous n'allez pas me laisser ! Je ne vous reverrai plus !

(*elle tombe dans ses bras, quelques sanglots*)
(*Temps*)

GODEFROID (*soudain ému, sincère*)

Il le faut, Clotilde. J'en suis très triste — je le regrette — beaucoup... Mais il le faut, je *crois* qu'il le faut — je me sens irrésistiblement... attiré — non, irrésistiblement appelé — oui.

LE CLERC

C'est la voix d'en-haut, messire ! Vous êtes le protégé du ciel.

CLOTILDE

Restez avec moi...

GODEFROID (*se maîtrisant*)

Je dois partir. Il faudra vendre mes terres, armer des hommes — vous m'attendrez, Clotilde. Je reviendrai — je suis toujours revenu.

(Il l'embrasse sur les cheveux, se détache doucement. Elle reste figée un moment, va lentement vers un créneau, regarde dans le vide, sans voir. Il l'a suivie des yeux.

Une lutte intérieure, amère et passionnée, se déchaîne en lui.

Long silence.

Le Clerc a suivi la scène. Il comprend, secoue la tête, va à Godefroid).

LE CLERC

C'est un ordre du Ciel, messire...

GODEFROID

Oui, oui, je sais...

(temps)

LE CLERC *(s'animant)*

Je ne vous laisserai pas seul. Je partirai avec vous, et avec Baudouin. Nous serons de nouveau ensemble, par monts et par vaux. Nous aurons de belles batailles. Je continuerai la chronique, elle va revivre enfin, elle sera toute bruyante de faits d'armes !

Déjà aujourd'hui — aujourd'hui, une page est tournée, une page magnifique...

GODEFROID

Une page amère...

(temps)

LE CLERC *(sans entendre, déclame)*

... « quand Pierre l'Ermite eut fini de parler — le sire de Bouillon se leva — et marcha vers la muraille. — Et là, détachant son épée flamboyante — il dit :... »

(Il s'arrête, cherche, aperçoit le regard sarcastique de Godefroid. Ses bras retombent)

RIDEAU

III

La tente de Godefroid. Bibelots, tissus orientaux, un divan : tout cela sans apprêt, aucun arrangement. Dans un coin, armes, armures, ballots. Grand soleil.

Entre Baudouin. Il paraît accablé de chaleur. Il va vers le divan, examine les étoffes, un brûle-parfum. Amertume et inquiétude. Temps.

Godefroid est entré sans bruit. Il est vêtu d'une sorte de burnous, pieds nus dans des sandales.

GODEFROID

Cela t'intéresse ?

BAUDOUIN

Oh ! oui... ces choses sont si curieuses — je n'en ai jamais vues de pareilles. Il y a ici un parfum — une odeur effrayante. Et vous-même, Godefroid, je ne vous reconnais presque pas dans ce — cette...

GODEFROID

Cette robe...?

BAUDOUIN

Oui. On dirait qu'elle a changé toute votre vie.

GODEFROID

Ah ? (*temps*) Qui dit cela, les princes, ou les gens ?

BAUDOUIN

Je suis forcé de vous défendre chaque jour. Je ne sais plus que dire. Je me suis encore battu, hier, avec Evrard.

GODEFROID

Evrard ? Gamin. Je ne veux pas que vous vous battiez. Je n'ai pas à être défendu. Qu'ils viennent me trouver, tous ceux qui ont quelque chose à dire.

BAUDOUIN

C'est que, ils ne comprennent pas... Vous avez toujours été le premier, pour la vaillance et pour la foi. Et

vous voici avec ces vêtements, entouré de tous ces objets — vous vivez comme un Infidèle...

GODEFROID (*ironie*)

Vous leur direz que c'est pour les mieux connaître...

BAUDOUIN

Vous êtes le protégé de Dieu. On dit qu'un ange apparaît chaque nuit et vous montre la route... N'est-ce pas ?

GODEFROID (*après un temps*)

Et maintenant ?

BAUDOUIN

Les anges ne vous retrouvent plus.

(*Silence marqué*)

Et puis, les hommes commencent à faire comme vous. Eux aussi se mettent à porter des robes, on les voit presque nus — ils veulent même se couper la barbe et les cheveux — ils veulent des femmes...

GODEFROID (*dur*)

C'est inadmissible ! Il y a des choses que je dois être seul à me permettre. Entendez-vous Baudouin ? Ces vêtements sont dangereux. Je les interdis, à tous.

(*temps*)

GODEFROID (*cordial*)

Toi, tu es un pur. Oui, avec Evrard, Gontran, Gilbert et quelques autres, vous êtes la force de l'armée. Ma force. Tu t'obliges à porter cette ceinture de cuir, inutile et brûlante, mais insigne de l'homme de guerre.

BAUDOUIN

C'est vrai !

GODEFROID

Imagerie, imagerie ! Il vous faudra toujours un uniforme. Si tu ne portais plus la croix, tu renoncerais à Jérusalem.

(*Silence*)

BAUDOUIN

Pourquoi me dites-vous cela. J'ai juré de la porter toujours.

GODEFROID

C'est vrai — les mains de Clotilde...

BAUDOUIN (*joie inquiète*)

Clotilde...

GODEFROID (*presque avec effort*)

N'est-ce pas, les mains de Clotilde...

BAUDOUIN

Oui, elles ont marqué cette croix — oh ! comme je suis...

GODEFROID (*violent*)

Silence ! Moi je puis dire ces choses. Mais je te défends de répondre, je te défends de parler d'elle !

(*lourd silence*)

GODEFROID (*changé, calme*)

Il fait terriblement chaud, n'est-ce pas ?

BAUDOUIN

Oui, c'est épouvantable. Je ne comprends rien à ce pays. Je n'ai jamais eu si chaud de ma vie.

GODEFROID

Ah, ce vêtement est admirable. Regarde, chaque mouvement m'apporte de l'air... C'est une sensation exquise. Et j'ai trouvé des odeurs — des parfums extraordinaires. Ils m'enivrent comme du vin, ils sont plus forts qu'une forêt de fleurs — mon esprit s'ouvre à des choses inconnues ! (*brusque*) je te fais horreur ?

BAUDOUIN

Je ne vous comprend pas.

GODEFROID

Tu es trop jeune pour comprendre ma jeunesse. (*temps*) C'est le droit du vainqueur que d'égaler le

vaincu... Ils ne pourraient pas, eux, supporter mon armure et manier mon épée — ils ne peuvent pas me prendre mes images, celles de mon château dans la brume, et les grandes salles où il fait froid — ni les forêts obscures et la pluie et le vent — mais moi je joue avec leurs objets; je les laisse me prendre et me changer — Est-ce encore moi, est-ce bien moi qui parle, avec des phrases longues, comme un trouvère. Ah, Baudouin, je ne me reconnais plus !

BAUDOUIN

Pourquoi tout cela, pourquoi changer — c'est comme une folie... J'ai disputé avec Geneviève, qui s'est aussi dévêtue, comme vous. Ses hommes murmurent.

GODEFROID

Geneviève ! (*à part*) elle doit être belle, avec ses voiles sur ses membres blancs — oui, toute nouvelle... (*temps*). Je ne veux pas de cela, c'est de l'impudeur ! Qui lui a permis...?

BAUDOUIN

Elle ne cesse de penser à vous...

GODEFROID

Je refuse de la voir ainsi.

(*temps*)

BAUDOUIN

C'est vrai qu'elle est très belle.

GODEFROID

Et tu l'aimes !

BAUDOUIN

Godefroid, c'est vous-même...

GODEFROID

Je veux qu'elle remette ses vêtements d'homme. C'est jeter l'indiscipline et perdre sa force. Va le lui dire.

BAUDOUIN

J'y vais.

(*Il sort. Temps marqué. Godefroid examine les bibelots orientaux*)

GODEFROID (*crie*)

Robert ? — (*sans nuance*) As-tu trouvé...

(*Voix au dehors « Oui messire ». Temps. Godefroid attend sans impatience. Entre un écuyer, poussant devant lui, sans trop de rudesse, une jeune femme orientale. Elle va se blotir dans un coin de la tente. L'écuyer regarde Godefroid, puis sort*)

(*Godefroid considère longtemps la jeune femme. Puis il s'approche, lui met la main sur l'épaule. Elle reste figée de terreur. Il s'éloigne aussitôt, réfléchit un instant. Il la touche encore, lui fait comprendre « qu'il va lui montrer quelque chose ». Il va vivement au fond, appelle « Robert ». L'écuyer rentre.*

GODEFROID
(*feignant une violente colère, ne sachant trop que dire*)

Je ne veux pas de ces filles dans le camp — oui, je sais — cela m'est égal — je vous pendrai tous, toi aussi — tu entends — je

(*Il le prend par le collet et le jette dehors. La jeune femme marque un vif plaisir*).

Oui, je suis le maître... Je me fâche parce qu'il n'est pas gentil avec toi. Je te protège. Viens.

(*Il veut lui prendre la main. Elle la retire. Il secoue la tête. D'un air indifférent il va vers les ballots, y prend une pièce d'armure et la raccommode, sans plus se préoccuper d'elle. Elle regarde autour d'elle, s'apprivoise — finit par s'approcher. Il ne bouge pas. Puis il lui montre et lui explique ce qu'il fait. Elle comprend, s'anime, s'enhardit — regarde les objets, y fouille, avec hésitation, puis une hâte joyeuse. Elle atteint son épée, la retire avec peine. Il la compare avec un sabre turc, elle est impressionnée par la différence.*
Elle cherche encore, trouve le grand scapulaire avec la croix rouge — par jeu, le met contre elle, va l'endosser. Il le lui reprend)

GODEFROID

Non — pas ceci — tu ne comprends pas — sans doute... Et moi-même je ne pourrais pas te dire pourquoi je te le refuse... Etrange... je suis seul avec toi — je pourrais tout me permettre, et pourtant — ceci...

(*Temps. Il rejette l'étoffe sur les ballots*)

Viens...

(Il lui indique le divan. Elle va s'asseoir à l'un des bouts. Il s'approche lentement, après un temps. Il lui caresse les cheveux. Elle est de plus en plus à l'aise. Elle regarde son burnous, puis esquisse un geste vers sa barbe)

Cela t'étonne, n'est-ce pas. Ce vêtement de tes frères — et puis ma barbe, et mes cheveux pâles. Tu trouves que je ne suis pas fait pour porter ce costume — tu te moques peut-être. Tu as raison — oui, je reconnais que tu as raison.

(il s'arrête, troublé. Elle écoute, semble faire effort pour comprendre)

Mais tu ne comprends pas ce que je te dis, c'est vrai. Et pourtant...

(Temps marqué)

Quel silence autour de nous. Plus profond que si j'étais seul.

(Temps)

(Elle lève la tête, murmure quelques mots. Il sourit)

Pas un homme ici ne connaît ta langue. Dans ma jeunesse, j'ai été long à reconnaître que des hommes pouvaient ne pas me comprendre... — Et te voici, toi, dont je ne sais rien. Tu souris ? — Non, tu ne comprends pas. Tu es là devant moi, tu me troubles — et je ne puis rien te dire... J'ai peur du silence — si je te touchais ce serait comme un cri (*temps*). Comme tes yeux sont beaux. Ils sont noirs, et muets.

(Elle fait un mouvement)

Tu as compris ? — Non, non, n'est-ce pas — il ne faut pas (*violent*). Vraiment, tu ne comprends pas ? ! (*elle s'apeure*) non — je te crois, c'est bien, j'ai confiance...

(Silence. Elle le regarde avec étonnement et attention)

Je t'ennuie ? Tu me demandes pourquoi tant de paroles, devant de si beaux bras, des seins aussi nus...

(Il s'approche, puissant et contenu, lui prend la tête entre les mains et l'embrasse longuement sur la bouche)

Tes lèvres ont le goût du péché — je ne puis m'em-

pêcher de penser à de vieilles histoires -- à Judith, à Samson et Dalila. Mais voilà, je ne puis pas espérer d'être séduit, ni égorgé par toi — c'est dommage...

(Il va reculer, mais elle le ramène doucement, le force à s'asseoir à côté d'elle. Tout cela sans intention précise, avec plus de douceur que de mouvements voluptueux et fatals. Il se laisse faire, troublé et amusé. Puis elle s'étend contre sa poitrine. Machinalement, il referme les bras)

Quelle séductrice — pourquoi viens-tu dans mes bras — je sais que tes voiles sont légers, et que tu es terriblement nue...

(il l'embrasse, presque furieusement. Elle se renverse, veut l'attirer. Il se redresse aussitôt)

Non, pas comme cela, pas par surprise — tu veux gagner ta liberté ! mais je ne suis pas un soldat (*elle veut le reprendre, l'attire*) non, enfant — non (*comme elle s'agrippe, il la repousse presque brutalement. Dur*) Non.

(Il se lève, fait quelques pas)

Je veux te regarder tant que je le voudrai — je puis tout te prêter — tout ce qu'une femme ne m'a jamais donné... Ah, je suis ivre de toi — et libre !

(Résignée, elle s'était assise au bord du divan. Godefroid la regarde avidement. Soudain elle s'impatiente, et elle a vers lui, les bras légèrement ouverts, un geste pour l'appeler. Godefroid sursaute, va vite vers elle, marque une hésitation et soudain se laisse tomber à ses pieds, la tête sur ses genoux)

Ah ! — tes bras... le repos.

(Silence. Elle semble avoir compris, lui caresse doucement les cheveux, avec réserve)

Ce sont tes bras que je veux — tes bras muets, et tranquilles. (*temps*) J'ai toujours les poings fermés —

je suis toujours le plus dur et le plus fort. Ah ! laisse-moi te dire, c'est horrible... (*temps*) Je ne sais pas la route, je ne sais pas si nous arriverons, je ne crois plus à Jérusalem — mais je dois me taire, toujours, je passe mes nuits tout seul, j'ai peur de mes rêves... Ils croient en moi, là-bas — mais je ne suis fort que de leur force — je marche à la tête des armées, mais c'est moi qui les suis. J'ai fini par me perdre moi-même, dans le secret où je vis... — Mais je te parlerai, à toi, qui sûrement ne comprendras pas — écoute, je vais tout te dire, à toi, pour qui ,*enfin*, je ne suis rien !

(*Silence. Elle semble avoir compris. Elle attend, penchée vers lui, presque émue*)

Tes mains sont douces. J'aime la couleur de ta chair. Je sais que ton baiser n'est pas mortel. Je suis plus près de toi que tu ne peux le savoir... Je ne suis pas un ennemi, comprends-tu. Je sais, mieux que toi, ce qui est venu avant toi, plus loin que tu ne peux le penser — je connais les mystères de ta terre enflammée. Ecoute. (*bas, intense*) J'ai fait le sac de Rome. J'ai dévasté les cloîtres — je m'emparais des parchemins précieux, de tout ce qui portait de l'écriture — je devançais les prêtres et les clercs qui se jetaient sur les manuscrits comme des loups, et les emportaient sous leur robe — ils disaient que c'étaient les écrits du diable, ils les enfermaient dans des coffres secrets — mais ils se réunissaient la nuit pour les déchiffrer, pour les maudire — pour les *connaître !*

C'étaient les livres de tes sages, — les secrets de tes dieux —

(*Silence*)

Ainsi, j'ai connu bien des choses — (*très lent*) je n'ai jamais dit à personne que je savais lire...

(*Silence. Il ferme les yeux, s'oublie. Puis, comme il va continuer, bref colloque au-dehors. Godefroid se relève d'un bond. La femme apeurée se blottit dans un coin du divan*)

LE SERGENT

Messire, les chefs des Infidèles sont ici — personne ne les comprend — je crois qu'ils veulent vous voir.

GODEFROID (*net*)

Qu'ils viennent (*comme le Sergent se détourne*) j'appellerai.

(*Il se retourne, cherche vivement parmi les ballots, enlève sa robe orientale, enfile des chausses de mailles, un justaucorps, passe le scapulaire blanc à la croix rouge, ceint une grande épée, met son heaume*)

GODEFROID

Vous voulez voir le chef de la Croisade — vous voulez voir Godefroid, sire de Bouillon ? — une image éternelle ? (*éclatant*) Voici mon portrait, de pied en cap ! !

(*Il se campe, théâtral et superbe. Les émirs entrent, et tombent à genoux*)

RIDEAU

Hermann CLOSSON.

Poèmes en Prose

NOTES PRISES SOUS LA PLUIE

à René Verboom.

La nuit est tiède, il pleut.
Je cherche abri dans une guérite entre les arbres.
En face de moi, un carré d'herbe, de troncs et de pluie.
Tenant encore au chambranle dont la porte s'est arrachée, une charnière: quatre trous laissent entrevoir un monde de brindilles.
Je quitte bientôt mon abri. Devant moi, un chêne déraciné. La pluie tombe de tout son poids. Le tronc, droit comme une route, luit. Un nœud s'est ouvert dans l'écorce. On dirait un hublot.
Jamais la beauté des arbres ne m'a tant frappé. Je me sens de la même race que cet orme géant où je suis adossé et qui tend, parallèle au sol, une énorme branche fourchue.
Je sais l'endroit précis où la hache ira mordre le bois et je caresse l'aisselle de la branche. Je sais le bruit qu'elle fera en se rompant; je vois sa chute lourde comme celle d'une cheminée d'usine.

*
* *

Le lac, là-bas, est sans couleur. Un jeune bouleau tombé de la berge, tête première, est allé rejoindre son reflet.

*
* *

Au bout de l'horizon, là où la route prend la courbe de la terre et disparaît, deux phares viennent de surgir. Ils se lèvent, aveuglant les arbres penchés sur la chaussée.

L'auto approche : les phares donnent à plein sur la pluie et éclairent le rebondi des gouttes. On voit nettement les tiges de l'eau que les roues fauchent comme du blé.

La voiture est passée ; j'entends peu à peu la voix confidentielle de l'égoût qui me regarde furtivement, entre deux barreaux.

Au bord de la route une petite auto arrêtée a mis ses phares en veilleuse et somnole sous l'eau. Le feu arrière pose un regard roux sur l'asphalte. J'écoute.

Quelques gouttes semblent d'une eau épaisse, les autres, toutes fluides, tintent. Les arbres font des bruits de cordage tendus à bloc. Ils penchent comme s'ils allaient tomber.

La pluie redouble et tombe d'une seule masse sur un carrefour bien d'aplomb, entre trois routes.

Il n'y a plus qu'un va-et-vient d'eau entre ciel et terre.

*
* *

La pluie a cessé.

La lune qu'on ne voit pas, donne au ciel une clarté intérieure.

La nuit jette des éclats blancs sur la chaussée.

Le sol est frais comme une joue.

TROUBLE

à Franz Hellens.

Au sein de cette nature, je suis tellement à l'écart de la ville, des hommes, des femmes, et de mon désir d'elles — ce bonheur agreste est si virilement chaste — je suis si loin, si loin de tout charnel souci, que tout ce que l'on nomme « amour » me semble irréel et d'un autre monde.

Il y a dans cet hiver qui résorbe ses forces, une si précieuse contenance, qu'il me semble évident et simple de garder ma neuve énergie, pour quelque splendide fête des sens latente dans l'avenir.

*
* *

Mais soudain, à cette joie qui sent la résine et l'herbe mouillée, est venu se mêler un impur et poussiéreux parfum de poudre : ma sœur aînée est venue nous annoncer ses fiançailles.
Je suis là comme le moine qui verrait une courtisane pénétrer dans le cloître.
Elle est partie.
Elle a laissé ici un peu de son climat de femme amoureuse.
Je vois encore sur ses cheveux, le geste de ses doigts, que mon regard inaccoutumé suit.

*
* *

Avant de partir elle m'a embrassé. Un baiser facile, presque distrait. Mais malgré elle un baiser de femme, un baiser d'amante, qui ne s'emploie pas à fond. Je voudrais fermer les yeux sur la gêne subite qui m'envahit.
Le baiser que je lui rends je le fais réticent afin qu'il ne soit pas incomplètement fraternel.

Olivier MEURICE.

Fragment d'un journal de Claude

«...Tunis est une ville où il fait froid quand il devrait faire chaud ; une ville où l'on attrape un rhume en Mai ; où la couleur des apéritifs à la terrasse des brasseries a encore une valeur décorative qui n'est pas négligeable. Le spectacle des apéritifs, du mimosa, du conteur arabe et du café-maure se confond rapidement avec le spectacle tout court, où il convient de distinguer s'il y a musique religieuse ou profane.

« Ce matin, à mon réveil, l'idée de couleur m'a fait songer à l'idée de musique, et le bruit pur et simple à la couleur. (Je ne sais pas encore comment cela se fit.) Je ne sais qu'une chose, c'est que mes sens, mes pauvres sens ne résistent guère aux poussées un peu fortes et disent : « Assez. Nous avons compris. Rendormons-nous. » Cependant, tout en me lissant les cheveux sous le robinet de ma toilette, — en prenant l'eau avec le creux de ma main — pour me donner la sensation du réveil et de la conscience retrouvée, je murmurais : « Tiens, j'entends du bruit dehors, un bruit qui augmente, un roulement. Celui qui fait ce bruit *force la couleur.* »

« Le Majestic bien armé de baignoires ne m'aura pas consolé de m'être laissé emmener en voyage. J'avais mieux à Alger. Et Paris que j'oubliais ! »

*
* *

« Odeur de bonne campagne exaltée. Chaque herbe devient folle sous le soleil, après la pluie. Chaque brin se cabre. Odeur de la terre. Odeur de l'urine d'un cheval.

« Nous croisons une file de chameaux que des indigènes accompagnent. Quand nous l'avons dépassée, un

jeune arabe, probablement timbré, se met à courir derrière nous. Jambes nues, gandourah blanche, longs cheveux en mèches au sommet du crâne rasé, et qui volent au vent d'une seule masse. Plus loin, un chameau solitaire, comme abandonné. Ce chameau vu de face a de gros yeux étranges, en boule, et qui semblent attendre, comme ceux d'un poisson en arrêt qui vous regarde de l'autre côté de la vitre d'un aquarium. La noblesse poseuse du chameau ; son maniérisme lippu, son cou détendu, son cou en U.

« Des nuages remplis d'eau voilent un peu le soleil ; les bords de la route apparaissent couleur d'émeraude.

« Des arabes. Nous les regardons et il nous regardent. Les arabes, on ne sait jamais s'ils rient ou s'ils ont, comme on dit, le soleil dans l'œil. La route grimpe, redescend. Des monts en grands plis s'ouvrent, sinueuses pistes blanches, fertiles en mimosa. Impression de richesse. Richesse prend pour moi le sens d'étendue, d'immensité. Des enfants, en hardes multicolores sont lâchés le long des pentes comme des pierres.

« Un boulon de la malle arrière a cédé. N'allons-nous pas la perdre, cette malle ? Arrêt près d'un pont de fer au-dessus d'un Oued. Joli bruit d'eau dans la chaleur. L'eau est grise. Des génisses se mouillent les pattes. Le radiateur manque d'eau. Voici l'occasion d'en remettre. Chaleur, chaleur. La proximité d'un village apporte une odeur de burnous et de laine de mouton.

« Ascension dans la montagne aux chênes-lièges. Arrêt à une auberge : thé, aspirine pour Reine et pour moi. Nous admirons les lys violets devant la maison. Passage et arrêt à El-Kram. Une fillette française sur le pas d'une échoppe — petite épicerie — coud une robe pour une poupée. La sœur cadette est là, puis la grand'mère. Puis aussi une jeune femme ou jeune fille dont le nez et les pommettes sont luisants mais dont le menton et les joues près des oreilles semblent blanchis de poudre. (On fait ce qu'on peut pour plaire. Ensuite, à la grâce de Dieu !)

« Le paysage devient, par des manipulations invisibles, un autre paysage.

« Toujours cette odeur de fleurs dans l'air.

« A Bône. Heure reposante du dîner dans une salle entourée de verrières. De ma place, je vois le phare qui ouvre rythmiquement son poing lumineux. L'horizon

s'en va de travers par une bande jaune. Par ailleurs, le ciel est rabattu dans l'eau. Comme j'aime ces vitres où des fleurs courent à ras de terre. Comme j'aime ces nappes blanches, cette petite table où nous nous détendons après la fatigante journée. J'aime ! j'aime ! (C'est ma jeunesse, probablement, que j'aime.) Ce lieu me rappelle certains casinos de plages françaises gaies et mondaines, le casino de Cannes et tant d'autres, avec leurs grandes baies vitrées jusqu'au sol d'où l'on aperçoit des fleurs et le port, et des bateaux assez échoués et gentiment peinturlurés. Ah ! que c'est assez « jambe de jeune fille », ces grandes vitrines d'où l'on voit la mer, avec, dessus, des fleurs collées.

« Je regarde. Sur l'eau, la nuit est tout à fait tombée. Le phare éveille un rayon de mer presque jusqu'à nous.

*
* *

« Je me réveille en me disant : « A quelle lessive régulière vaque-t-on sous ma fenêtre ? Et brusquement, je me souviens : c'est le bruit de la mer qui joue sur un rocher au pied de l'hôtel.

*
* *

« *Constantine.* — Arrivée à Constantine qui ne manque pas de me surprendre. On affirme que le coup est régulier. Constantine, que tous les guides, tous les manuels, tous les romans nomment sans aucun ménagement, sans aucune atténuation d'image, un « nid d'aigle », est évidemment un perchoir curieux. Nous allons tous les cinq nous promener dans les rues et nous asseoir à la terrasse d'un café. Il y a un monde fou dans cette cité montagnarde étrangement « provinciale ». Beaucoup de métèques qu'on repère instantanément. Le visage français est un repos comme une habitation aimée.

Mon plus puissant souvenir de Constantine est, peut-être, ce qui s'est passé le soir vers minuit, quand je me suis trouvé seul dans ma chambre. J'ai entendu du bruit sous ma fenêtre, un bruit persistant. Puis j'ai regardé. Sous ma fenêtre, dans une courette qui sentait

la cour de ferme mal tenue, il y avait fête nocturne et tam-tam. Donc, j'ai dû entendre le tam-tam. Toute la nuit. Eh ! bien, cela m'a été très dur et très triste. Des heures prodigieuses d'ennui. Impossibilité farouche de dormir.

Tam-tam forcené et mécanique : un pilon dans une cuve ; un pilon qui pilonne de façon régulière et qui accélère de temps à autre. Je suis trop obligé d'endurer cette chose monotone et funèbre. Nécessairement, à mon esprit, l'obligation de la croire autre qu'elle-même s'impose. Ah ! quelle endurance ! Quel plaisir ! Cela ressemble aussi au bruit d'une imprimerie en mouvement, d'une usine enfin dont une seule machine à lourd piston fonctionnerait obstinément parmi des bruits plus grêles. C'est un accompagnement, en somme, ce pilonnement. La flûte arabe l'emprisonne de sa toile d'araignée nasillarde. La flûte arabe. Guirlande de sons qui emmêle, en effet, sa toile autour du sourd pilon têtu. Cela court comme une ronde de danseuses absurdes entre de durs troncs de chêne, avec des souplesses, des sinuosités, un puéril acharnement. Cela ne change pas d'allure. Je pense encore à des flammes mornes, qui reviendraient sans cesse prendre naissance au même foyer.

Ah ! cette fête nocturne. Je suis malade d'ennui, de tristesse. Cela m'évoque naturellement un « ailleurs » qui serait amoureux. Et je suis dans la plus grande solitude. Je suis loin de tout ce que j'aime. Ma présence serait utile pour empêcher que l'on m'oublie. Je suis seul assez loin de ma vie familière. Je suis ici en compagnie de deux amants, jeunes mariés et de deux acolytes célibataires, assez moroses. Et j'entends le tam-tam. Le tam-tam. Le tam-tam. A Alger, j'étais mieux. Quel chagrin j'ai. Ce n'est qu'un chagrin de tam-tam. Mais qui me rappelle d'autres moments de chagrin réel, m'en laisse pressentir d'autres. Mon cœur se serre. Ou plus exactement mon estomac se contracte. Je crois y sentir comme des fibres qui jouent ensemble, puériles, la flûte arabe désolante, passionnée sur un fond dur de tam-tam. Cela diminue les Arabes dans mon estime, cette réjouissance nocturne de Ramadan, cette musique macabre, pesante, hallucinante.

Les premières heures du matin ont anéanti ce souvenir et fait place au fracas des trains, au vol des cigo-

gnes qui craquettent. J'entends des ânes, comme des scies qui dévient sur le bois mouillé, ou l'ébauche d'une sirène de paquebot. Des veaux qui meuglent. Des chiens, des trompes d'auto, un peuple invisible de poules et de coqs qui caquettent et claironnent posément, avec bonne humeur. Un bruit d'enclume.

De petits vautours planent.

Je doute si c'est au pays, ou simplement à cette nuit désagréable que je dois de me sentir fiévreux. Je me souviens d'avoir traîné mon désœuvrement dans le square Lavigerie avant le déjeuner, à l'heure où les mamans européennes font jouer leurs gosses et partagent bancs et chaises avec de bons bourgeois arabes sexagénaires.

*
* *

« *Tizi-Mkoulal.* — Nous descendons du fameux « nid d'aigle » si chaud et si humide et le grand air de la belle route nous fait du bien. Nous goûtons quelques heures agréables de vitesse et nous reprenons notre aplomb physique avant d'atteindre le point qui fut, de tout notre voyage, difficile à oublier et d'une qualité dramatique particulièrement pénible. Tout se passe bien, de Constantine à Sétif et de Sétif à Bordj Bou Arréridj. A peine remarquons-nous, à un passage à niveau une garde barrière curieuse qui semble une Ouled authentique, robe, bijoux, trêfle bleu au front, henné aux ongles et lèvres sans fard. Puisse cette couleur locale durer longtemps en Algérie et ne pas déplaire aux jeunes « à venir » dont on nous annonce la « venue », chaque année plus nombreuse. De Bordj Bou Arréridj à Beni Mansour, dans le long coude de la route vers la Grande Kabylie, tout se passe bien encore ; mais tout va changer brusquement. Cette partie de la Kabylie qui s'orne d'oliviers, de caroubiers, de figuiers ; que couvrent sans cesse les masses rocheuses du Djurjura, en formes d'outres juxtaposées, à demi-gonflées, doit nous livrer un de ses vices dans un sursaut de boîte à surprise.

«Le don de pressentir, dont je suis si fier parfois, me manque encore bien souvent. Rien, pas le moindre avertissement intérieur ne me laissait prévoir que nous serions arrêtés dans notre route. A plus forte raison, je

ne pouvais deviner que la cause de la halte serait le combat dangereux de deux bandes de singes. Il était un peu plus de treize heures. Nous brûlions de chaleur naturellement. Comme la voiture était restée entièrement ouverte, nous étions déjà couverts de poussière dont nous nous protégions les jambes avec deux petites carpettes rouges et blanches achetées en Tunisie. Mais nous voulions respirer, profiter de l'air soulevé par la course. C'est ce qui nous permit d'apercevoir la scène d'assez loin, sans qu'il nous soit possible d'en comprendre le sens tout de suite. Un tourbillon de sable faisait un nuage permanent. Des formes brunes gesticulaient, sautaient au milieu de la route et d'un bord à l'autre. Nous finîmes par comprendre qu'il s'agissait de singes, mais nous eûmes le tort d'avancer trop près, d'amener le nez de l'auto au niveau du lieu de la bataille. Puis pris dans le nuage de poussière, nous fûmes contraints de nous arrêter.

« Deux bandes de singes qui se battent, cela peut être, pour celui qui n'a pas encore vu la scène, et ne l'a pas, pour ainsi dire vécue, une sorte de juste milieu entre la vraie guerre entre les hommes, et la représentation qu'il se fait, dans l'âge mûr, de la lutte entre les soldats de bois ou de plomb de son enfance.

«On a le tort d'être, en tous lieux un ignorant et de ne prévoir jamais, en fait de batailles, que celles qui ne sortent pas d'un ordinaire médiocre et bien ennuyeux.

« Ce à quoi nous pensâmes, — et l'un de nous en fit réflexion — c'est que la tuerie ne ressemblait pas à celle des chiens qui s'entre-dévorent.

« Pour celui-ci, comme pour la plupart des pugilats, où il nous est donné de jouer un rôle effacé et modeste, les mobiles nous échappaient. Nous ne savions pas même faire grande différence entre les singes entre eux et ne pouvions dire s'il s'agissait de la rixe de deux bandes de races différentes ou de même race. Deux clans ennemis, à n'en pouvoir douter. Mais pour quelles rivalités profondes ?

« Des mères, malgré la haine et la colère véhiculaient encore leur petit sur leur dos, mais un peu loin, à l'arrière plan vers la droite et la gauche, et non dans le milieu de la route, et cette touchante chose était encore un hommage au mâle, car il s'agissait de sexe vraisem-

blablement. Il est vrai que ces guenons-nounous n'étaient probablement que spectatrices, — animatrices, si l'on peut dire.

« Nous vîmes une pluie de cailloux et de projectiles se croiser devant nous, et notre pare-brise éclata, vola. Nous comprîmes qu'il fallait reculer et ne pas persister dans notre admiration ahurie. Mais, au moment de mettre en marche-arrière, nous nous aperçûmes que nous étions entourés. Le combat s'était développé aussi dans notre dos. Une partie des deux bandes s'était égaillée derrière l'auto, et se trouvait également aux prises avec violence. Un quadrumane astucieux et craintif (pas de nous, mais de ses congénères) bondit même derrière nous sur notre malle, puis sur la capote et ne délogea qu'en recevant un coup de poing de Lucien qu'il voulut agripper, mordre, mais le très rapide coup de poing l'avait fait choir avant qu'il eût pu saisir la main qui l'avait frappé. J'oubliais de noter que tout cela se passait dans un grand tumulte de cris de bêtes exaspérées, folles de férocité et nullement gênées par notre présence, assez malheureuse, du reste.

« Reine, soudain, nous indiqua du doigt, devant nous, quelque chose qui nous saisit et nous dégoûta fortement : un singe moins vigoureux que les autres à qui une femelle venait de dévorer le sexe. Tout cela bondissait, se frappait, s'enlaçait, se mordait, s'accouplait. Et toujours cette poussière indescriptible, dans laquelle nous nous étions fourrés bêtement, et qui nous blanchissait.

« Un singe, la main sur le cœur, vint s'appuyer sur l'aile de l'auto, comme un homme, pour reprendre sa respiration.

« A ce moment, une pierre frappa brutalement le chauffeur à la tempe, et il s'affaissa. Dans l'angoisse, nous perdîmes toute patience. Nous prîmes le pauvre garçon dans nos bras et le couchâmes entre nous à l'arrière, pendant que Lucien sortait son revolver, l'unique revolver de notre petite bande, visait les combattants et tirait. A ce moment, je pris le volant et mis en marche.

« Les six coups de feu avaient fait quatre victimes, dont deux restaient par terre, mais cela n'imposait ni crainte ni respect aux combattants qui revenaient et continuaient leurs gesticulations. Je fonçai droit de-

vant moi, en accélérant brusquement. J'entendis des cris. Nous écrasâmes. Un singe se suspendit à l'une des portes. On le frappa à coups de cannes. Nous passions.

« Un peu plus loin, en nous arrêtant pour nous remettre de l'émotion, et pour laver le visage du blessé, nous devions trouver coincé sous l'aile avant, un pauvre petit singe saignant abondamment, et qui pleurait.

*
* *

« Le chauffeur avait perdu connaissance, et cela ressemblait tellement à la mort, ce front bandé par une écharpe de Reine, ces yeux clos, cette pâleur ; notre halte dans la chaleur, la poussière, avait quelque chose de si pénible, qu'en passant un mouchoir mouillé sur la figure de l'homme évanoui, je me répétais à moi-même machinalement cette locution, dont on ne se sert habituellement que lorsqu'on craint de casser quelque objet fragile : « J'ai peur qu'il me reste dans la main. » Mais je n'osais la prononcer tout haut, à cause de mes amis. Je ne voulais pas qu'ils pussent rire, — à un moment où il n'y avait pas de quoi rire — de ce que le blessé me faisait l'effet d'une porcelaine fêlée et très fragile, — que j'étais effrayé de toucher, pour le bris de laquelle, déjà, je me cherchais une excuse innocente : « Elle m'est restée dans la main. » En effet, l'homme qui meurt nous reste bien « dans la main ». Mais notre blessé, nous l'espérions vivement, n'allait pas mourir. Pourtant, j'étais si obsédé par la chaleur, l'émotion, l'imprévu de l'aventure, que j'articulai malgré moi, mais en la transformant, ma phrase : « Je n'ose pas trop le toucher. J'ai peur qu'il reste entre nos mains.... »

Maurice COURTOIS-SUFFIT.

Sur le Catastrophisme Contemporain (1)

Le désarroi par lequel se manifeste aujourd'hui, une inquiétude d'ailleurs assurément justifiée, me parait résulter d'un dangereux mélange de causes réelles et de mythes, ceux-ci proposant de celles-là, des interprétations d'un symbolisme grossier. C'est ainsi que le problème des dettes, le dumping, l'éventualité d'une guerre, la possibilité d'une faillite universelle, et maints autres faits du domaine politique et économique, ont paru tour à tour concentrer en eux toutes les puissances du mal. Dans les classes les plus éloignées des méthodes intellectuelles, ces symptômes sont souvent découverts dans des faits purement physiques ; les transformations des saisons, les glissements de terrains, et plus généralement, toutes les grandes catastrophes, (dont il n'est pas sûr que le vrai sens d'interprétation ne nous échappe pas) suffisent à expliquer, d'une façon simpliste, une crainte dont les causes sont ailleurs. Entre le catastrophisme distingué d'un lecteur de Spengler et la terreur secrète du paysan devant les manifestations inconnues de l'électricité, il n'y a qu'une différence de niveau. Dans notre compréhension des faits, se marque aussi le désarroi universel.

On pourrait dédaigner des notions dont l'incohérence n'est que trop évidente, s'il n'était pas certain que ces insinuantes psychoses créent, dans une large mesure, les périls qu'elles redoutent. Les esprits anxieux, qui se complaisent dans leur anxiété, animent les fantômes ; un jour vient où ils n'en sont plus maîtres.

---

(1) Les pages qui suivent font partie d'un essai : *Le monde sans âme*, qui va paraitre chez Plon, dans la collection *La Palatine*.

C'est ici que se manifeste tout d'abord, entre l'inquiétude « temporelle » et l'inquiétude individuelle, le rapport que je distingue. Les hommes de notre époque ne trouvent-ils pas dans le trouble dont ils souffrent une redoutable jouissance, et leur mauvais vouloir à remonter des apparences aux causes vraies n'est-il pas la preuve du refus tacite qu'ils opposent à tout ce qui dans leur inquiétude même, leur permettrait d'y échapper? La crise que, depuis 1914, subit le monde, n'a rien de mystérieux ni d'inattendu pour qui juge la civilisation moderne au nom de principes durables: elle est dans la logique des choses. Mais plutôt que de pénétrer le sens du désarroi dans lequel il vit, l'homme a préféré d'abord se griser des plus vaines satisfactions avant de sombrer dans l'angoisse où il se débat aujourd'hui.

Il existe actuellement, dans le monde entier, un état d'esprit d'incertitude fondamentale. Il n'est pas né d'hier. Il y a plus de cinquante ans que Nietzsche écrivait sa célèbre phrase: « Notre civilisation européenne s'agite depuis longtemps sous une pression qui augmente jusqu'à la torture, une angoisse qui grandit de dix ans en dix ans, comme si elle voulait provoquer une catastrophe: inquiète, violente, emportée, semblable à un fleuve qui veut arriver au terme de sa course, qui ne réfléchit plus, qui craint de réfléchir. » Mais les événements, justifiant terriblement la prophétie du philosophe de Sils-Maria, ont donné une apparence évidente à des faits qui jadis n'étaient aperçus que par quelques esprits subtils. Le nombre des prophètes de mort a grandi vite. Ainsi est né ce qu'on peut appeler le catastrophisme contemporain.

Remarquons dès l'abord que les hommes qui envisagent l'avenir comme une justification des thèmes où s'expriment ce goût pour les décadences inéluctables, sont précisément ceux qui ne voient dans le désarroi actuel que la conséquence de phénomènes historiques, économiques, purement humains, alors que ceux aux yeux de qui ce désordre résulte de causes métaphysiques se refusent à désespérer.

Ce catastrophisme qui s'appuie sur la reconnaissance de l'inquiétude contemporaine, mais se satisfait d'elle, ne voit rien au-delà, a trouvé un terrain émi-

nement favorable dans les dégoûts et les désespoirs qui apparaissent au lendemain des grandes guerres. Les uns en ont tiré des éléments d'un fantastique somme toute plus littéraire que métaphysique, malgré leur style; il y a une grandeur apparente mais facile dans l'évocation esthétique des menaces universelles. D'autres ont cherché à justifier ce qui est, avant tout, la conséquence d'un état d'esprit personnel en l'étayant par des constructions théoriques plus ou moins arbitraires. En isolant les « cultures » et en les définissant comme des abstractions aisément limitées, Oswald Spengler, pour prendre un exemple caractéristique, a fait beaucoup moins œuvre de théoricien historique, qu'il a exprimé son refus sentimental à tout ce qui, dépassant l'inquiétude, la contraint à se nier; le succès qu'il a connu dans son pays, quand il a exposé ces thèmes, ne prouvait pas qu'il disait vrai, mais il indiquait une préférence pour cette forme abaissée du renoncement qu'est l'appel à la mort et le refus de tout effort vers une régénération spirituelle. Il y a beaucoup de facilité dans cet *amor fati* que Nietzsche, en ce sens n'eût jamais enseigné.

Ce n'est pas qu'une certaine forme de désespoir ne soit éminemment respectable, qu'elle ne soit pas productrice de courage. Je songe à ce mot de Saint-Just : « Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau. » Une telle attitude ne ressemble en rien à celle du consentement aux lyriques décadences; désespoir si l'on veut, mais désespoir de l'homme qui ne cèdera aux anges qu'après avoir épuisé toutes ses ressources, et qui, s'il admet la destruction comme une fatalité, sait qu'elle peut être synonyme de renaissance.

Il y a, dans notre civilisation comme dans notre être individuel, des éléments qui sont voués à la mort. Ce n'est pas ceux-là qui doivent nous conduire, ce sont ceux qui au contraire nient la mort et promettent l'homme à la durée. Mais est-ce que cette vérité n'a pas été perdue, et la grande trahison de notre époque n'est-elle pas précisément, d'avoir renoncé à tenir pour essentiel ce qui, en elle, n'est pas éphémère et périssable?

Depuis qu'un poète l'a dit: « Nous autres civilisa-

tions, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » Peut-être pouvions-nous le pressentir auparavant. Si les manifestations du génie scientifique avaient conduit l'homme du XIX^e siècle à admettre que la forme de civilisation conçue par lui, réalisée par lui, serait éternelle, quelques évènements historiques, somme toute simples, avaient bientôt ébranlé cette notion. Les conquêtes de l'esprit qui étaient d'ailleurs, la plupart du temps, plus aisément des conquêtes de la raison et de l'activité appliquée, ne semblaient plus solides. Tout au contraire, il apparaissait même que, parvenue à l'extrême pointe de la civilisation, l'humanité devait, par un enchainement fatal, se retourner contre elle-même et utiliser à se détruire les forces qu'elle avait créées pour vivre. Des analogies historiques donnaient à penser que le néant pouvait appeler les nations blanches du XX^e siècle, comme les mondes de l'Orient passé. « Les circonstances qui enverraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les œuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables: elles sont dans les journaux ». (1)

Mais avant d'admettre ces notions, peut-être faudrait-il s'entendre sur le mot de civilisation. Quand nous disons que le Japon par exemple participe maintenant à notre « civilisation occidentale », nous voulons dire essentiellement qu'il a appris à utiliser nos machines, qu'il construit des avions, des dreadnoughts et des locomotives qui valent les nôtres. En ce sens la civilisation que nous avons créée est-elle promise à la destruction? Nullement. Elle a cessé d'être spécifiquement occidentale.

On peut imaginer, dans l'ordre de la catastrophe, ce qu'il y a de pire; une révolution totale, une invasion barbare ; le fait essentiel de notre civilisation actuelle, qui est l'utilisation de plus en plus complète des forces de la nature par l'homme grâce à la machine, ne serait pas ébranlé. On ne peut imaginer une ruée barbare qui vaincrait le monde blanc sans utiliser ses méthodes: les mitrailleuses et les gaz ne le lui permet-

---

(1) On s'excuserait presque de citer des phrases de Paul Valéry, fort connues. Mais elles formulent bien une notion, qui, sous des formes plus ou moins dégradées, circule parmi nos contemporains.

traient pas. Et que m'importe la couleur de la peau, si les mêmes principes dirigent la vie chez le jaune et chez le blanc? De même aucune révolution n'est possible contre cette forme machinique de la civilisation: une révolution ne pourrait se produire qu'à l'intérieur d'elle, mais ne modifierait que quelques aspects insignifiants. Seule, peut-être la méthode que prêchait Gandhi était-elle vraiment révolutionnaire, anti-européenne, parce qu'elle était anti-machinique, mais il est trop évident qu'elle était inopérante, puisqu'elle combattait l'homme dans sa passion de jouissance, dont il n'est pas encore lassé.

Quand on nous montre comme des lions crucifiés, grands cadavres de l'Elam, de l'Egypte et de tant de « civilisations » disparues, je me demande si l'on ne nous trompe pas. Ces civilisations limitées et non «œcumériques » (ce que devient la nôtre) ont disparu parce que des adversaires, mieux armés qu'elles, les ont détruites: Romains en Egypte, Mèdes en Babylonie, Espagnols au Mexique. Ce qui a disparu, c'était leur conception de la vie, le sens qu'elles assignaient à l'homme, leurs fois, leurs mythes et les arts qui les exprimaient. Des guerres universelles pourraient détruire sans doute nos arts et nos lettres, et Keats et Baudelaire, et le nom même de Ménandre, et celui de Saint François d'Assise. Mais notre conception de la vie, nous l'avons donnée au monde en lui donnant le besoin de la satisfaction.

Ceci revient à opposer culture et civilisation. L'Europe a une culture éminente, elle possède les machines les plus fortes, les techniques les plus subtiles; elle est en train de les imposer à la terre entière et la seule supériorité de la race blanche tient encore dans une supériorité essentiellement provisoire, dans l'ordre de la découverte scientifique. Cette culture ne pourrait plus être détruite, sauf peut être par un cataclysme universel, ce qui ne dépend pas des hommes. Quant à ce qui est la civilisation, est-ce que cela existe vraiment encore, j'entends comme l'expression d'une activité qui exprime l'être, qui lui donne le sens de ses problèmes?... Ce ne sont pas les barbares d'Asie ni d'Afrique qui détruiront notre civilisation, nous ne les avons pas attendu pour commencer cette tâche. Et pour en venir à une comparaison historique qui hante

nos contemporains, les invasions barbares du IV[e] et du V[e] siècles ont pu, par la force, détruire la *culture* romaine, l'organisation matérielle du monde latin; la *civilisation* chrétienne n'a pas été atteinte par ces bouleversements, parce qu'elle savait que la puissance militaire, juridique, politique et artistique comptait moins que la perfection intérieure de l'être et que la cité de Dieu, n'étant pas de ce monde, ne pouvait pas subir les dévastations des Goths.

Arrêtons-nous à cette comparaison. On nous dit de divers côtés: la période que nous vivons est semblable à celle de la décadence grèco-latine, les mêmes symptômes se montrent dans l'une et dans l'autre. Ce goût de la jouissance et en même temps ce désir d'universalisme, ce matérialisme et aussi cette confuse aspiration vers l'absolu, l'histoire les a déjà observés. Et, concluant par analogie, on nous annonce que nous allons connaitre, suivant l'ordre fixé par l'Apocalypse, l'abord la lutte « nation contre nation et royaume contre royaume », c'est-à-dire les guerres internationales, puis les guerres civiles où « le frère livrera son frère à la mort et le père son enfant », puis encore l'invasion des barbares, pendant laquelle, « Jérusalem sera refoulée par ceux du dehors... « après quoi viendra le temps de la grande détresse. Il est à craindre que, dans ces analogies, n'entre une bonne part de mythes littéraires faciles. Admettons pourtant que cette vue prophétique soit juste; alors il faut en tirer la seule conclusion évidente. De quoi est morte cette civilisation antique qu'on nous montre en ilote, sinon de l'hédonisme dégradant qui l'a en trois siècles, conduite aux abîmes ? Les Invasions n'ont été qu'un accident, les Barbares n'ont achevé qu'un moribond. Le mal était au plus profond de l'âme romaine, depuis le temps de Caton. Faut-il poursuivre l'analogie?

C'est ce qu'on hésite à faire. Plutôt que de porter sur le mode de vie qui est nôtre un jugement, inéluctablement quand on ne ferme pas les yeux, on prêche l'abandon.

Dans ce que j'ai appelé le catastrophisme contemporain on peut discerner encore une autre notion, moins formulée que sous-entendue, et insinuée, qui est celle-ci : notre civilisation ayant abouti à des faillites, semblant pousser l'homme de plus en plus vite sur une

pente vertigineuse au bout de laquelle il y a un gouffre, la vraie sagesse ne sera-t-elle pas de refuser toute civilisation, de la laisser se détruire jusqu'au bout et de retrouver dans l'homme primitif le sens d'un destin perdu? C'est ce qu'on enseigne sous une forme ou une autre quand on nous parle de « retour aux origines fécondes ».

Cette notion qui a son point de départ dans la constatation d'ailleurs exacte, que nos instincts et nos mythes disparaissent d'autant plus que la civilisation leur impose davantage ses lois, imagine que l'histoire autorise les retours en arrière et que les grandes catastrophes n'ont pas d'autres sens que de permettre à Antée de reprendre contact avec Gea sa mère nourricière. Même en la dégageant des apparences purement littéraires qu'elle revêt trop souvent, cette notion me parait une véritable trahison. Sous prétexte de revenir à la vie dans ce qu'elle a de plus spontané, de plus réellement vivant, elle la nie, la vie étant une perpétuelle acquisition, un perpétuel enrichissement, ou se condamne à ne pas être. Cette façon de pousser le désespoir à ses extrêmes limites, en admettant qu'elle ait une valeur pratique n'aboutirait qu'à détruire plus sûrement l'esprit qu'elle prétendrait sauver. Si nous refusons de demander au seul passé la justification de l'existence ce n'est point pour vomir le présent. *Laudatores temporis nostri:* non. Mais contempteurs non plus. Une attitude de synthèse entre le passé et l'avenir est, sans aucun doute, la seule valable: ces désespoirs absolus ne font guère que manifester des inquiétudes qui prennent, à s'observer elles-mêmes une sorte de joie enivrante; ce n'est pas à des folies que le monde contemporain doit demander sa route. La sagesse est ailleurs.

Cette collusion entre l'inquiétude et l'idée de décadence définit une trahison profonde à l'égard de ce qui n'est pas l'Esprit, mais sans quoi l'Esprit n'est pas concevable, la vie. Et avant de désespérer totalement et de demander à un invisible démiurge de brouiller enfin des cartes mal distribuées, il faudrait peut-être envisager si nulle croyance en une puissance divine ne donne à cet espoir un sens plus achevé — la possibilité des hasards miraculeux. Et celui qui croit en l'intervention divine et, par conséquent, se refuse à désespé-

rer de l'homme, s'il déplore plus que tout autre l'abîme qui s'est creusé entre la culture et le sacré, cependant inscrit, sans nul doute, au bénéfice de cette même culture, la grande force vraiment métaphysique, qui pousse l'homme moderne à utiliser sa propre nature jusqu'à son extrême, à se sentir plus fortement, plus entièrement humain.

Le désarroi dans lequel vit le monde a un sens. Il faut l'entendre. Je crois que ce désarroi a valeur de signe. L'impression d'instabilité que donne l'époque contemporaine, que les hommes la ressentent dans le tourment ou qu'ils se satisfassent de ses désordres, correspond très exactement au trouble que l'individu éprouve touchant son être même. Mais ce désarroi fait courir à la société — comme la psychose d'angoisse à l'être — un immense danger : valable comme une constatation de fait, comme le refus d'accepter la trahison contemporaine, cette inquiétude ne saurait se considérer comme une fin. Il faut haïr le trouble pour le trouble, le désespoir pour le désespoir. Ce n'est pas seulement à titre individuel qu'il importe aujourd'hui de dire adieu à une inquiétude. Et si nous pensons que l'ordre extérieur — celui que, par exemple, pourrait imposer de force une dictature européenne, à la fois politique et économique — ne serait pas suffisant pour faire cesser le désarroi actuel, cela ne signifie point qu'il faille préférer le désordre à l'ordre, le désarroi à la méthode. Cela veut dire, bien plus, que seul un ordre intérieur, capable de mettre fin à la crise de l'homme moderne assurerait la véritable paix, qui n'est pas seulement la paix matérielle, mais la paix en esprit, et restituerait au monde le sens d'un calme perdu. Mais pour instaurer cet ordre, sans doute est-il indispensable d'abord de distinguer ce qui aujourd'hui l'a rompu : la grande inquiétude qui pèse sur le monde demeurera inféconde, épuisante, tant que, par delà des ombres éphémères et maléfiques notre conscience ne saura pas discerner les vrais périls.

J'ai souvent médité cette belle image que nous livre l'histoire. Polybe nous raconte qu'étant aux côtés de Scipion devant Carthage à l'instant où les flammes anéantirent la ville que les Dieux sacrifiaient à sa rivale, il vit le vainqueur porter la main à ses yeux, y

essuyer des larmes et il l'entendit murmurer le vers d'Homère : « Un jour viendra, où elle tombera, Troie, la cité sainte, et Priam, et son peuple invincible... »

La leçon est faite pour émouvoir ceux qui se contentent mal des joies de l'instant présent. Le but était atteint et le principe victorieux — ce « delenda Carthago » qu'avait gravé au cœur de Rome en lettres de feu, la main ridée du vieux Caton. Mais autre chose est de vaincre, et autre chose jouir de sa victoire. Ce subtil n'ignorait point que les principes qui venaient de triompher par lui n'avaient plus de valeur qu'à titre de souvenirs ; il n'en connaissait pas cependant qui pussent les relayer.

Cette haute figure, dressée sur les amas des ruines carthaginoises et pleurant de pressentir que sa patrie, depuis toujours, était promise à un destin semblable, n'est pas seulement l'image d'une tristesse assez romantique étalée devant l'agonie d'une civilisation que l'amour de la vie conduit insensiblement à la mort; il est le symbole des hommes qui, devinant en eux l'éveil d'une force nouvelle, et qui les dépasse, se désespèrent de ne la pouvoir discerner autrement que par le témoignage de leur angoisse.

Ainsi, incapable de s'abandonner à des instincts qu'elle a trop bien détruits et sentant avec force que sa raison mène vers des périls ignorés mais entrevus, une civilisation d'extrême intelligence ne peut aboutir qu'au désespoir si elle n'opte pas résolument pour quelque chose — doctrine ou foi — qui, lui assignant un but, la préserve de la pourriture. Et le drame n'est point, comme on pourrait le croire, de rechercher frénétiquement sur une terre et sous un ciel également vides, cet élément de rédemption, mais bien davantage de le porter en soi, de le sentir, et de ne pas le connaître. Telle est la souffrance dernière d'un homme en qui s'incarne avec noblesse le tourment secret d'un monde. Mais n'y avait-il pas mieux à faire ? Les larmes ici ont peu de vertu.

DANIEL-ROPS.

Chroniques

REFLEXIONS SUR JEAN GIONO

Giono suit son chemin, tranquillement, posément, comme un homme-maître, le pas assuré, les yeux clairs fixés sur son avenir, aux confins des nuages et de la terre, avec, autour de lui et derrière, le grand troupeau des mots dociles qu'il a cueillis dans le filet aux mille mailles de ses sens. Il sait. Il va et il sait, tout en même temps. Il sait comment les hommes et les femmes vivent et meurent, et ce que la nature, les arbres et les vents, les bêtes et les eaux, les appels et les répulsions de la chair et du cœur, valent et disent, et de quoi la vie est peuplée. C'est là ce qui fait sa force. Tous ces messages qu'il capte, tous ces silences qu'il entend, et cette conviction qu'il a, faite au rythme même de son souffle et reçue de la caresse de ses yeux, qu'il y a une vie bonne et riche dans le corps des hommes et dans tous les recoins de la nature, il vous les traduit, les rend évidents même aux sourds, vous l'infuse dans le cœur avec sa parole solide, sa bonne parole nuancée. Giono est essentiellement bon. Ses livres sont comme des baumes qu'on s'applique là où on a mal. C'est un guérisseur, un professeur de bonté et de pitié. Je ne comprends pas pourquoi on discute autour de son style, pourquoi on déclare qu'il est trop visionnaire pour être poète, ou trop précieux pour être visionnaire. Ces querelles de littérateurs n'ont pas de sens pour moi.

Son style ? Mais il est à lui, bien à lui. Il écrit comme il parle (et je le sais bien) comme il a toujours parlé, parce que ce langage est celui qu'on parle autour de lui. C'est celui de son jardinier, des bergers qu'il rencontre au hasard de ses promenades, des batteurs de blé à Saint-Julien qui font piétiner les mules sur la paille. De ce style, rien ne m'étonne. On le dit gauche, incorrect, tourmenté. C'est bien dommage ! On met toujours à Manosque l'article devant un nom propre ; on dit « ça lui est venu d'un coup », et « j'ai de la poussière de foin plein sur moi ». Tant pis pour les gens que ça choque ou agace. C'est nature. Il est

impossible de faire parler les Bas-Alpins autrement, si non, ils ne seraient plus, Bas-Alpins. Ce qui veut dire que Giono ne prend point la matière que lui fournit son pays pour la travestir d'un beau langage aux amples draperies littéraires. Il la prend telle qu'elle est, c'est une couleur de la glaise qu'il ne veut — ni ne pourrait peut être — modifier. Ne parlons pas de couleur locale : car cela implique un désir d'étranger qui veut faire vraisemblable, un effort de faussaire. Giono ne fait pas vraisemblable : il fait vrai. Il prend tout en bloc, il travaille dans la matière même, il n'a pas d'autre justification, et cela lui suffit bien.

Alors, que signifie cette « démission de l'humain » dont M. André Rousseaux l'accuse (1), et à quoi sert de parler de « bon goût » ? « La vie est une femme à conquérir », dit M. Rousseaux, « à l'artiste échoit cet honneur. Il ne s'y dérobe pas sans tomber dans une condition humiliée, où la qualité endurcie de l'homme est adultérée. Car l'humanisme est fait pour une bonne part de virilité». Je veux bien. Mais ce reproche me paraît être en porte à faux ! Veut-on dire que Giono n'est pas un « artiste », parce qu'il se « soumet » aux forces de la nature, parce qu'il traduit dans un langage qui veut le plus possible «coller à la réalité », les messages qu'il en reçoit, parce qu'il veut vider tout le contenu de ses sensations, donner toutes frémissantes encore les réactions de son cœur et de son cerveau ? Il faut bien se servir des mots, je le sais. Et les mots, plus ou moins, trahissent. Ils sont parfois gauches, inadéquats. Giono a de ces maladresses, mais elles sont émouvantes, non pas seulement par leur échec, mais parce qu'elles témoignent d'un effort de sincérité *absolue*. C'est là, je crois, qu'est l'honneur de l'artiste comme de l'homme. Qu'est-ce donc que cette conquête de la vie dont on nous parle ? S'agit-il de l'assujettir aux lois de l'esprit humain ? Et que sont ces lois ? Que veulent dire ces grands mots ? Créer, c'est retrouver des secrets perdus, obnubilés par la grisaille de ce qu'il est convenu d'appeler « le style », et c'est infiniment plus difficile qu'on veut bien nous le faire croire. Les modèles ne servent de rien, non plus que « l'objet », ou « le sujet», quelque soit le terme dont on se serve. Recopier n'est pas une besogne de créateur, c'est le propre d'un artisan. Giono est trop modeste, lorsqu'il avoue qu'il se borne à transposer en un français lisible (quoique non classique, disent ses détracteurs) ses « disques paysans ». Car pour les transposer, il faut les avoir compris. Au reste, il ne les transpose pas, il les a vécus. Que veut-on de plus? Il exprime sa vie propre, il se vide de sa substance, il nous offre son univers. Il crée, en un mot, parce qu'il fait passer au plan

---

Voir *Le Figaro*, 2 janvier 1932.

de l'existence objective, irréfutable comme une théorème, ce monde subjectif, également indéniable dans l'absolu de la vie, qui n'attendait que la plume de Giono et son singulier pouvoir d'assembler les mots pour vivre d'une existence universelle. C'est vers quoi s'efforcent tous les créateurs. Browning ne veut pas autre chose. Et parce qu'il est en réaction contre le style pseudo-romantique (accablant héritage pour tout le 19e anglais), alors qu'un Tennyson, lui, cherche au contraire à dépasser ses modèles (sa virtuosité donnera d'ailleurs trop longtemps l'impression qu'il y a réussi), on le déclare aussi créateur de monstres, bâtisseur de fictions rocailleuses, et incapable de synthèse. Peut-on reprocher à Giono de n'écrire pas comme Barrès ou comme France ? Ont ils atteint, eux, à cette virilité soucieuse qui maîtrise la matière et ordonne en lignes souveraines les confuses richesses les «données immédiates de la conscience»? On serait difficilement d'accord là-dessus. Et Balzac? Et Daudet? Qu'on ne dise pas que je m'égare, et que ma question n'a pas de sens. Car, au fond, ce n'est peut-être pas tellement le visage du monde que Giono nous offre qui, en dépit des apparences, est l'objet de la discussion, que ce monde même, et la substance dont il est fait.

Mais sur ce visage, j'aurais encore quelques mots à dire. Les problèmes techniques du style et de la création sont toujours pris du mauvais biais, ou peut-être du plus facile, le biais littéraire alors qu'il faut les aborder du point de vue critique, c'est-à-dire peut-être, métaphysique. On n'est jamais arrivé à serrer de près une définition de la poésie. Métaphores, approximations, dissertations. Parce que, à mon avis, c'est d'abord le langage poétique qu'il aurait fallu définir. Je ne vois pas plus clair lorsqu'on me dit que Giono est visionnaire et non poète, parce que « la vie est une femme à conquérir », et que le visionnaire est passif, alors que le poète est viril. J'ai peur qu'il n'y ait là simplement qu'un jeu du langage, presque un poncif de rhéthorique. Dans quelle mesure le poète est-il visionnaire, et le visionnaire poète ? Giono voit-il des choses qui existent, ou bien sa vision intérieure amplifie-t-elle les données du monde extérieur, et construit-elle avec ces données amplifiées un monde imaginaire dont l'existence s'impose à nous ? Si oui, il est poète, quel que soit le monde nouveau qu'il nous propose. Un monstre, peut-être. C'est une autre question à examiner. Mais si cette vision est suffisamment *présente*, il faut bien l'accepter comme création poétique, ou comme création tout court, car dire création poétique, c'est faire une tautologie. Or, Giono a sa technique propre de création. Je suis loin d'affirmer que j'en ai découvert le mécanisme. Mais avec les réserves qu'il est bon de faire en pareil sujet, on peut dire qu'il faut le chercher dans la direction d'un anthropomorphisme élé-

mentaire qui le fait accuser de préciosité. Et c'est bien le paradoxe le plus effarant que de voir cet homme qui, d'instinct, va aux formes les plus immédiates et les moins abstraites qui traduisent sa sensation, recevoir le reproche de tourmenter ses images et de raréfier l'expression. Lorsqu'il écrit par exemple : « l'eau court de ses petites pattes blanches sur les galets », c'est de la préciosité pour le littérateur critique, mais c'est pour Giono et pour l'esprit prévenu, une façon de saisir dans un éclair, et de traduire instantanément une certaine manière d'être de l'eau mince et translucide de quelque ruisseau provençal. Peut-être n'y-a-t-il qu'une seconde où une impression d'eau courante peut se traduire par cette image (quoique, au moment même où j'écris, le mot « eau courante » me fasse penser que la métaphore est fort vieille, que Giono la rajeunit, et que les torrents bas-alpins, par les jours clairs, ont toujours couru de leurs pattes blanches) — mais il n'importe, l'image est désormais ineffaçable. Giono a enrichi notre vision du monde. et ce n'est pas là vile complaisance au mystérieux pouvoir d'une métaphore. Je ne veux pas passer en revue les métaphores de Giono, ni chercher à justifier celles qui peuvent paraître discutables, pas plus que je ne prétends que cette inépuisable richesse métaphorique ne soit fatigante à la longue, comme la surface trop scintillante d'un lac dont l'éclat épuise le regard. Mais il faut retenir ceci : alors que la tendance de renouvellement de la métaphore chez beaucoup d'auteurs modernes (et sans doute Giraudoux et P. Morand en sont-ils responsables) va vers une transformation du monde naturel en un monde artificiel, soumis aux lois de la mécanisation industrielle, va, par conséquent, vers l'abstraction et la sécheresse, ce qui constitue une singulière aberration de la puissance poétique, Giono, au contraire, veut retrouver les forces pures de la poésie dans la vie concrète et mystérieuse à la fois des éléments naturels livrés à eux-mêmes. C'est un rajeunissement, un nouveau départ. J'aime mieux voir comparer les entrailles des chevaux éclatés à une fleur de caprier, que des feuilles de géranium à des découpures de zinc. La première image apporte un surcroît de précision et amplifie le choc poétique, tandis que la seconde le dessèche et le restreint.

L'image, chez Giono, n'est donc jamais un vain ornement. C'est une façon qu'il a de percevoir et de s'exprimer. Le monde naturel recèle pour lui des richesses qui nous demeureraient inconnues, et qui, perçues, demeurent inexprimées chez les paysans, parce qu'ils n'ont pas toujours eux-mêmes une conscience assez claire de cette perception pour l'amener à l'existence objective. Le langage des paysans cause parfois des surprises. Je crois bien qu'un jardinier de Giono lui-même ne peut s'exprimer qu'avec

des néologismes cocasses, parfois barbares, aussi loin du français que du provençal, et qui constituent un langage particulier, aussi proche du charabia que de la magie, quelque chose comme un poème d'Henry Michaux. Mais Giono ne connaît point ces outrances. Sa langue est claire, si sa syntaxe est parfois forcée ou incorrecte, du point de vue des normes syntactiques de nos grammairiens patentés. Mais elle a plus que la clarté, elle a la substance et le poids. Je ne songe plus aux fragments lyriques de son œuvre, mais à la qualité de son dialogue. Là, le parler régional, certes triomphe. Celui-ci peut-être savoureux et mérite la dignité littéraire. Ce serait peu de chose, à tout prendre. Mais les personnages de Giono sont bien plus que des modèles du parler régional. Il n'est pas une de leurs phrases où tout leur passé et tout leur avenir ne soit engagé. Je veux dire que les mots sur leurs lèvres ne sont pas un artifice, ou un divertissement littéraire. Ils contiennent l'essence même de leur être, étrangement sonores ou agressifs. Ils vous frappent au visage, et vous disent: «je suis là, moi, le papé», par exemple. Cela dépasse l'anecdote et la description. C'est plus que la forme d'une pipe ou la couleur d'un regard, c'est un acte de vie, quelque chose d'indiscutable et d'unique, un accent inentendu, une puissance réelle.

Les traits de cette présence, je ne veux pas les analyser pour l'instant. Mais plus je remâche cette prétendue « démission de l'humain », plus je renonce à comprendre. Si ce n'est pas là créer, qu'est-ce donc? — Ici, le débat doit s'élargir et passer de la forme au fond. Feu Souday était furieux que Giono nous proposât des vestiges de sorcellerie paysanne, barbarie anachronique dans un siècle de raison. Je respecte la mémoire du critique, mais c'était là raisonner comme M. Homais. Dire aussi que Giono prétend restaurer le culte exclusif du grand Pan, c'est singulièrement forcer la note. L'inspiration mystique de Giono ne voue de culte exclusif qu'aux grandes forces naturelles qui laissent les paysans secrètement inquiets devant leurs manifestations. Il y a tout ce que l'intelligence ne comprend pas et devant quoi l'âme s'émeut. Il y a le vent et les tempêtes, la poussée des mauvaises herbes, l'arrêt des sources, les épizooties, le pouvoir de certains regards, le prestige de certains mots, Saint-Pancrace ou SaintEucher, incarnations chrétiennes peut-être de Pan, et il y a la Sainte-Vierge et les gestes apaisants de l'abbé qui guérit l'enfant malade. Il y a aussi Raspail et son système, à ce que je sais. Il y a les rêves, les prémonitions. Il y a les appels du printemps, la volonté tenace de vie, une mystique du lieu et de la famille, du nom aussi, et toutes les correspondances de la chair à la terre, de l'individu au passé, de l'âme à la souffrance et à la mort. Folk-lore, peut-être, mais à quoi donc Sir James Frazer

a-t-il voué son existence ? Une grande somme d'humanité, que faut-il de plus ?

On a bien dû remarquer que Giono n'est jamais vulgaire. Je disais tout à l'heure qu'il était bon. C'est qu'il n'y a pas de bassesse chez lui, ou chez ses personnages, et que les réactions qu'il tire de nous sont l'amour et la pitié. Jamais le mépris ou la haine. Ses gens et ses bêtes sont nobles, et c'est pour cela qu'on lui en voudrait ? Pourquoi certains critiques ont-ils été gênés par tels passages du *Grand-Troupeau* ? Non pas ceux qui comportent une poétisation morbide de la guerre, comme le monceau des morts dévorés par les rats et les corbeaux — ni même le corps à corps d'Olivier avec la truie qui se repaît du cadavre d'un enfant — mais celui où Jolivet amène son prisonnier au capitaine, et cet autre, où le parallélisme des thèmes de l'évasion par la souffrance (Olivier qui se mutile la main et le renard qui se ronge la patte) est si douloureusement évident. La naïveté des élans du cœur chez Jolivet ou le papé est, non pas suspecte, mais désagréable à certains, parce que d'autres problèmes sont en jeu. Or, c'est justement parce que la vie se révolte contre les puissances de destruction que ces passages sont grands, car la vie se révolte éternellement contre la mort, et c'est le désespoir même de ses efforts qui rend la lutte si pathétique. Là, Giono atteint à la véritable grandeur. Grandeur biblique a-t-on dit par ailleurs. Fombeure le déclare dans la *Nouvelle Revue Française*. Oui, Giono lit la Bible avec la même joie que l'Odyssée. Mais ni l'un ni l'autre de ces livres ne suffisent à expliquer la grandeur de son œuvre, car il communie bien plus avec la vie qu'avec les textes. Provisoirement il faut nous en tenir là. Giono n'est pas bâtisseur de nuées, explorateur des limbes, mais il distille « le sel de la terre », et connait le goût de la sueur des humains. C'est pourquoi je l'appelle un professeur de bonté, comme il appelle lui-même Pierrot Borrély « un fameux professeur d'espérance ».

Henri FLUCHÈRE.

LA POESIE

L'HEURE ENTRE CHIEN ET LOUP, par *Hubert Dubois* (Les Cahiers du Sud).

Journal d'une aventure humaine, comme il nous plait d'en retrouver les échos en toute poésie à une époque où ne saurait plus nous satisfaire un simple effort d'écriture. Voici quelques années déjà « Les épines du sang » republiées ici, furent la révélation d'une mentalité pour qui la poésie n'était pas exercice gratuit mais acte de libération, méthode qui se proposait d'atteindre à la possession de tous les pouvoirs de l'homme. Aux murs de la nuit se dessinait :

Un visage de paradis
Qui n'a d'égal que le sommeil

Les irisations du lyrisme ne faisaient point toutefois perdre tête à Hubert Dubois. Il lui semblait méprisable le pire opium qui soit, celui des images, aussi méprisable que l'abdication sociale, que la perspective d'une vie rangée :

Cette allée impraticable
Où traînent les morts parsemés d'oiseaux.

Il serait vain de se refuser à la comédie littéraire si l'on tendait à lui substituer un médiocre cinéma intérieur où l'esprit se divertirait, au prix de son salut, dans la contemplation de son propre jeu. Ecueil du surréalisme mal compris, dilettantisme de l'Inconscient utilisé pour les plus basses satisfactions. Hubert Dubois n'a pas voulu de ces lâchetés: il s'agissait, l'entreprise fut-elle impossible, de vivre pleinement, de « se confondre avec le vent », ambition dangereuse mais qui connaît ses limites comme l'entendement, infinies d'autre part à la mesure de l'homme:

Vous n'aurez pas la nuit qui surgit de partout.

C'est que l'empreinte est violente de la vie totale une fois effleurée et il ne peut se taire « ce grand appel garni de lames, ces cassures, ces cris d'épines en plein sang ». Tout cependant s'avère illusoire : Prisonnier de lui-même l'homme tourne dans sa cage d'écureuil, moulin à sensations, à images, à systèmes:

Toute proie plane et rêve au-dessus de sa proie
. . . .
J'attendrai... J'attendais qu'un visage étranger
Vint m'ouvrir le silence et m'y laissât parler.

Sentiment d'une impuissance que seuls connaissent les poètes,

vivants par excellence. Quelque chose est à dire, à posséder (car concevoir est créer) mais demeure insaisissable. Les terribles efforts pour fuir ou parler durant le rêve. L'impression qu'un autre être est en nous et pourrait nous délivrer. Le poète est un homme pour qui le monde n'existe pas encore: cela explique et son espoir et son désespoir également insensés. Par rapport à cette lutte intérieure, cette attente de cataclysme, elle semble facile et vaine la guerre entreprise contre la réalité sociale, contre l'homme abatardi par la contrainte de la pratique, contre « la raison d'être mort en vivant». Révolté, le poète l'est d'abord contre lui-même car il ne s'agit plus de la certitude morale depuis longtemps atteinte, des « dés de sang » jetés au prix de la vie et elle consolerait mal cette belle colère qui ne trouve plus de mannequins à dévorer. C'est dans l'homme même qu'est l'ennemi, non pas le serviteur du Mal dépisté par St-Augustin, mais celui qui sait le secret, le dernier mot qui ouvrirait toutes les portes et se refuse à le dire. Prise de conscience qui a toute l'âpreté d'une lutte où l'adversaire se dérobe. «Jours de dérision», notait André Gaillard, et las, épuisé devant les frontières de feu le poète, parce qu'il est de chair et de sang, s'arrête. Pour quel recul ou pour quelle brûlure?

Hubert Dubois en est là. Les grandes voix hurlent et fouaillent, aux trousses du chasseur traqué tous les chiens des étoiles qui s'impatientent:

> Les enfers que je quitte avec moi vont prier.

Hubert Dubois, cèdera-t-il aux douceurs factices du monde extérieur, du monde étranger ou bien malgré les épines, poussé par la violence de l'empreinte, ira-t-il encore de l'avant? De nouvelles déchirures sans doute, mais la poésie n'a que faire des tièdes. Elle est dangereuse ou elle n'est pas. Ou plus bas que tout.

Léon-Gabriel GROS.

LES LIVRES

ORLANDO, par *Virginia Woolf* (Stock).

L'effort de Virginia Woolf l'affabulation même de son livre présente à lui seul un tel intérêt qu'il semble vain d'y chercher d'autres intentions que celles d'une vision qui se déroule prestigieuse et changeante au long de quatre siècles. Sans doute des clefs se proposent-elles et qui font de ce roman une somme de la société anglaise contemporaine. Belle tentation pour l'historien des mœurs et qui plus tard prêtera à gloses. Souci un peu puéril en définitive car sur le plan où se situe une Virginia Woolf

celui d'un associationisme à peine moins marqué que chez Joyce, toute œuvre est à clef, l'auteur ne s'évadant de lui-même que pour mieux retrouver sur un plan idéal le monde de sa vie coutumière. Ainsi la longue rêverie de Proust, journal d'une intégration à chaque page plus poussée du sujet et de l'objet. Mais pour recomposer le dossier de cette aventure, en reconstituer les démarches, en un mot effectuer à rebours le chemin effectué par l'auteur du thème à l'expression il faut posséder des documents, établir des points de repère qui manquent aux contemporains et que seul le recul du temps peut fournir. En ce sens nous n'admettrons et notre vie durant, l'interprétation d'«Orlando» que d'un point de vue exsotérique, celui des réactions d'une mentalité présente envers des modes de penser révolus. Une machine à voyager dans le temps, mais point à seule fin de revivre des sentiments, tâche relativement aisée à tout érudit, mais surtout des sensations subtiles, entreprise de poète et vouée aux miracles de l'intuition.

Il ne faudrait point toutefois par souci de synthèse intellectuelle à la française négliger dans « Orlando» l'élément plaisir, cette « Machinery of satisfaction» dont Miss Marianne Moore s'exerçait récemment à propos de T. S. Eliot à démonter les rouages. C'est qu'aussi bien la jeune littérature anglaise, légitimement inspirée des incertitudes de l'heure et lasse de la suffisance victorienne, a su préserver un sens très large de la beauté plastique, de la forme écrite, de la tradition littéraire que nos propres avant gardes ont souvent ignoré. « Orlando », et cela pourrait déplaire aux « purs », n'est au service d'aucune idéologie, est une critique virulente sans doute mais une critique gratuite dont la seule raison d'être est le mouvement même de l'inspiration. Mouvement naturel et par là même source de plaisir. Un des livres les plus délicieux qui soient parce qu'il naît d'une confiance insensée dans les possibilités de l'écriture.

Divertissement littéraire, bien qu'il faille quelque audace pour l'avouer. Pour le connaisseur la lecture d'«Orlando» n'est pas seulement plaisir d'homme mais aussi plaisir d'humaniste. Sans préjuger du charme que peut offrir, toute élaborée d'un point de vue mental, la vie passionnée et intellectuelle de l'énigmatique Orlando qui, changeant de sexe au XVII^e siècle garde le même âge jusqu'au «jeudi 11 octobre 1928» où elle réinvente l'amour et vient se reposer dans l'œuvre de Mrs Woolf, dont elle n'est que le double d'élection, il faut signaler l'habileté avec laquelle l'auteur manie une langue élizabéthaine qui sait tour à tour devenir caustique, précieuse, limpide à la Sterne, emprunter la crinoline victorienne, pour à l'orée du XX^e siècle scintiller à tous les miroirs de cet imagisme dont « Mrs Daloway » fut la

plus étonnante réussite. Cette virtuosité ne va pas sans faire songer à Giraudoux qui est de nos auteurs le plus proche de l'écriture de Virginia Woolf. Quelle satire remarquable enfin que l'histoire de ce poème du «chêne» commencé au XVI[e] siècle et publié en 1928 non sans que l'auteur (Orlando ou Miss Sackville-West ?) ne l'ait tous les cinquante ans remis au goût du jour.

Rarement œuvre fut aussi riche en interprétations diverses, en faux départs, en feux d'artifice. Un prestigieux « *pageant* » de visions et d'âmes et où il y a plus à glaner sur l'esprit anglais qu'en des tonnes de fiches érudites. Livre qui suppose chez le lecteur un terrain préparé, une culture assez vaste mais qui la vivifie, lui donne sa signification actuelle, sa forme maxima. En rappelant tout cela on ne donnera aucune idée de la qualité poétique de ce livre, de son climat de rêve, de l'émouvante inquiétude qui à peine voilée d'humour, le traverse. De cette œuvre belle comme un arbre de printemps sous un ciel d'orage il n'y a qu'un mot à dire et qui annihile toute critique : Prenez et lisez.

Léon-Gabriel GROS.

CLAIRE, par *Jacques Chardonne* (Grasset).

Dans ses ouvrages précédents, M. Jacques Chardonne s'appliquait à voir clair en lui-même, à faire en quelque sorte un vaste travail de déblaiement. Déjà l'on percevait sa préoccupation essentielle, sa dominante: non pas une explication de la vie, mais une recherche passionnée d'un but de vie, le bonheur. Problème pathétique et éternel; problème de l'humain. Certes, M. Jacques Chardonne avait limité son sujet — afin de ne pas se disperser, de ne pas se perdre dans une métaphysique imprécise — à la recherche du bonheur possible dans et par le mariage. Plaçant l'être humain dans un état nettement déterminé, il s'est demandé si cet état permettait à l'homme de se réaliser pleinement et harmonieusement, de s'exprimer dans la plénitude de ses facultés et de sa spiritualité.

L'Epithalame est une des plus précieuses tentatives dans cet ordre. *Eva ou le journal interrompu*, par l'élimination de l'intrigue resserrait le champ d'expérience et atteignait l'intime vie de l'être pensant. *Claire* apparaît comme l'aboutissement d'une patiente et volontaire méditation. Cette œuvre a la pureté de l'esprit C'est une cime lumineuse, non seulement dans l'œuvre de M. Jacques Chardonne, mais encore dans la littérature contemporaine. Elle prend une haute valeur, tant par elle-même que par sa signification d'un retour vers le style classique ; elle s'apparente à la *Princesse de Clèves* et à *Adolphe*.

Claire, peut-on dire, est un débat intérieur à l'état pur, dont le rythme de pensée et la forme, essentiellement *français*, ne sont pas sans appeler le souvenir d'une racinienne aristocratie.

Claire c'est l'effort désespéré d'un homme pour construire et protéger son bonheur ; ce sont ses anxiétés, ses ruses pour déjouer le destin; c'est, à son paroxysme, une frénésie d'absolu. C'est, renouvelé, l'éternel mythe de Sisyphe. L'homme peut-il à force de lucidité, de soins constants, d'amour, à force de ménagements, par l'organisation incessante et la direction de la réalité, construire son bonheur?... Le peut-il en associant à sa personne spirituelle une seconde personne, avec tout ce qu'une telle association comporte à la fois de renoncements et d'élans communs ?... Hélas ! il semble qu'il n'y ait d'autre issue que par la mort... Ce sujet, qui est le drame de tout être, M. Jacques Chardonne l'a traité avec une sûreté, une maîtrise tout à fait exceptionnelles. Chaque phrase, chaque mot, sont la phrase et le mot irremplaçables. *Claire* nous touche au point le plus précieux de notre esprit et de notre sensibilité ; c'est en outre une œuvre d'art parfaite. Est-il une autre définition du chef d'œuvre?

Roger BRIELLE.

CHINE, par *Marcel Chadourne* (Plon).

M. Marc Chadourne est un de ces jeunes écrivains pour lesquels le voyage est l'enrichissement nécessaire d'une personnalité, le meilleur moyen d'expérimenter les formes diverses de l'univers, et d'approfondir par les reflets qu'elle laisse alors dans ces miroirs contrastés l'individualité essentielle. On a beaucoup parlé d'*évasions* à propos de certains livres de notre génération : le mot est juste parfois, mais pas toujours, et je crois que le désir romantique de se fuir soi-même n'a trouvé que peu d'échos chez nos contemporains. Encore lorsque cette fuite les attire n'est-ce sans doute que parce qu'elle leur propose le meilleur moyen de se retrouver. En réalité, les jeunes écrivains d'aujourd'hui qui ont poussé jusqu'à un degré d'extrême raffinement et de prodigieuse perspicacité l'analyse de leur moi, sont aussi les plus aptes à abandonner l'introspection lorsque le monde extérieur les sollicite, et à objectiver. On apprécie aussi leur vision lucide, dépouillée de l'exotisme facile et conventionnel que le romantisme et le naturalisme avaient mis à la mode. Ils sont sensibles certes aux paysages d'âme, mais ils préfèrent au dilettantisme d'un Barrès ou d'un Loti, la connaissance claire des êtres et des choses, soit que leurs curiosités soient plus vastes et plus complexes, soit que les jeux divers du monde les incitent plus à l'observation qu'à la méditation.

Marc Chadourne, qui nous a donné deux romans de la plus belle qualité psychologique « Vasco » et « Cécile de la Folie » nous a rapporté de Chine un livre qui a toutes les vertus d'un reportage, alerte, vivant, coloré, pittoresque, et en même temps condense dans un volume une analyse de l'âme chinoise qui révèle la clairvoyance la plus attentive et la plus vigoureuse.

On a beaucoup écrit sur la Chine, mais bien rares sont les écrivains qui nous ont communiqué les réalités profondes de l'esprit et de la société. Beaucoup n'y ont trouvé que l'attrait de mœurs étranges et de paysages nouveaux, d'autres l'ont réduite à un exotisme de commande et de bazar, et ceux qui ont esquissé de l'érudition nous ont souvent encombré de notions fausses ou contradictoires, faute par eux d'avoir su atteindre le plan profond des âmes et la signification réelle des coutumes.

Le « reportage » de Marc Chadourne — gardons-lui ce titre puisque c'est ce titre qui lui a valu le Prix Gringoire — est l'œuvre d'un romancier, d'un philosophe, d'un sociologue et d'un poète. Car il fallait être tout cela pour nous donner une « Chine » aussi complète. Avec une entière bonne foi, sans s'alourdir de préjugés et de parti-pris, l'auteur de ce livre a démêlé dans l'inextricable fouillis des affaires chinoises dont les journaux entretiennent les lecteurs européens perplexes et éberlués, les lignes essentielles du conflit. Combien plus intéressante que la Chine de pacotille qu'on nous a trop souvent montrée, la mêlée des appétits et des idéaux que le voyageur découvre à Shanghai, à Pékin, à Hong Kong. C'est un monde nouveau qui nait, sous l'étoile du Kuomintang, bien différent certes de l'immuable empire que l'histoire nous avait montré, un monde où les leçons de l'Europe ont été retenues et seront utilisées contre elle. Tous les grands problèmes de l'heure, si actuels, sont étudiés ici avec une connaissance parfaite des hommes et des évènements. Chadourne n'a-t-il pas créé là-bas une revue d'union franco-chinoise qui l'a mis en rapport avec toutes les personnalités politiques et intellectuelles chinoises ? Mais surtout il a su *voir*, comprendre le présent en tant que présent et aussi dans les domaines où il répète la vieille, l'éternelle Chine.

Marcel BRION.

LE TROTTOIR, par *Robert Poulet* (Denoël et Steele).

L'impression laissée par *Handji* est encore présente chez tous ses lecteurs et voilà que M. Robert Poulet donne un second roman « *Le Trottoir* » presque aussi étrange, mais tout différent du premier. Tandis que dans sa première œuvre l'auteur se laissait aller au plaisir de l'aventure, à son goût poétique de la

vie et nourrissait son imagination par la création d'un personnage de rêve, il révèle dans le *Trottoir* un autre aspect de son don inventif qui n'est pas moins attachant que le premier.

Le Trottoir est un roman qui commence en pleine réalité et se termine dans le somnanbulisme, des personnages dont l'inconscient se révèle d'une richesse exceptionnelle, des êtres pour qui la profondeur de la vie est presque sans limite. Car si Miguet l'opérateur de cinéma a pour maîtresse Andréa, la soubrette de la grande étoile, leurs amours restent purs dans leur cœur. Portellion, le metteur en scène, June Chaney, l'actrice, les collaborateurs allemands tous unis contre Miguet tâcheront de troubler leurs rencontres, de noircir et d'insulter Andréa, elle reste pour Miguet l'affection dont on ne peut se détacher malgré la raison et les conseils. Sa rencontre avec Andréa un soir que le studio est fermé et qu'ils sont obligés de passer la nuit à deux en marque la fatalité. Crémieux, l'ami qui à Paris a déjà enlevé à Miguet sa maîtresse, le relance à Berlin. Il surveille Andréa. Le jour de son départ, dans une scène décrite d'une manière très vivante, la meilleure au point de vue littéraire du livre, il lachera à Miguet, qui court sur le ballast le long du train qui quitte la gare, qu'Andréa fait tous les jours, de quatre à six heures, le trottoir dans un quartier de prostituées.

Miguet ne vivra plus, il interrogera, se renseignera. Cette Andréa au fond qui est-elle? Dans des lieux mystérieux elle lui a donné rendez-vous, Joh le gendarme la garde et l'accompagne, qui est-il ce Joh? Un espèce de fiancé malheureux qui ne peut se résoudre à être évincé. Alors Miguet se décide, accompagné d'un collègue, à aller le soir dans ce quartier infâme. Il est accosté par les filles publiques, il va de l'une à l'autre, la rue est étroite et courte, bientôt il l'a parcourue en entier, Andréa n'est pas là on lui a menti. Son espoir renaît et c'est ici, par cet événement qui a tenu en arrêt l'action dont le dénouement reste inattendu, que ce livre se définit. Ce roman malgré sa brutalité, son ironie, sa froideur faite de méfiance, prétend être un hommage indirect, mais pressant, à la vraie délicatesse, à la sensibilité.

A plusieurs moments du livre nous pensons qu'Andréa va faillir, que son rôle de pierreuse dans le film, ce rôle qu'elle joue avec tant de réalisme, indiquerait sa perversion et trahirait son métier honteux. Quand nous la découvrons dans cette auberge de banlieue, seule dans une chambre, tandis que le gendarme stationne au café nous nous figurons être dans une maison de passe. Les apparences sont chaque fois trompeuses. Si tout l'accable, tout la protège. Et on ne peut parler ni d'accablement ni de protection, car c'est plutôt de l'irréel, une suite d'états qui appartiennent à la vie, mais sortent de la normale. La chance le hasard, la prédestination tout agit ici.

Ce livre est écrit comme une sorte de reportage, Robert Poulet on le sent a voulu que rien ne vienne déranger cette marche de l'inconscient. Nous avons une suite d'événements qui paraissent parfois lointains l'un de l'autre, sans lien, et qui se réunissent pour provoquer le fait, l'inattendu. Il n'en reste pas moins qu'il y a une certaine hâte dans l'écriture. Si le manuscrit avait été récrit avant d'être donné à l'impression, l'écrivain serait mieux apparu. Certes le style n'est ici que secondaire mais il est un beau et agréable décor. L'œuvre de Poulet vit par son intensité intérieure et par un prodige dont nous ne découvrons pas les charmes. Ceux-ci n'appartiennent qu'à celui qui les a créés. Cette seconde œuvre classera Poulet parmi les romanciers les plus intéressants et les plus originaux de la dernière génération.

Gaston PULINGS.

LE GRECO, par *Jean Cassou* (Rieder ed. « Maîtres de l'Art Ancien »).

L'un des principaux caractères de l'esprit de Jean Cassou est une inquiétude qui se manifeste sous les formes les plus diverses et les plus voilées dans son œuvre. Cette inquiétude n'est pas littéraire, à la mode de notre temps, mais authentiquement intérieure, et, par ailleurs, saine, active et courageuse.

Jean Cassou possède un goût anxieux pour le mystère, pour la mort, le génie et la folie, qui semblent le contenir. Il conserve encore un espoir d'expliquer le mystère en le constatant, en le prouvant. Il le cerne; il le poursuit en lui au-delà même du vertige; et hors de lui, réparti à travers le temps, partout où il paraît avoir laissé une trace palpable. Il s'affirme enfin satisfait lorsqu'il a signalé son existence, au milieu des apparences exceptionnelles ou communes; et s'il ne trouve pas la solution qu'il recherche secrètement, il a du moins analysé tous les éléments du problème, hormis celui qui ne peut l'être; il a trouvé aussi pourquoi la solution était introuvable.

Le Greco réunissait, pour Jean Cassou, les privilèges du génie, de l'anomalie physique et de la démence; en outre, il se rattachait étroitement à l'Espagne, où l'angoisse humaine, morbide ou non, trouve un décor, une nourriture de choix. Jean Cassou a été attiré par le mystère du Greco. Comme on ne peut atteindre directement l'inconnu, il a essayé de le circonvenir, de le saisir à la limite des choses connues.

Quel plaisir, du reste, que d'évoquer Tolède pleine de fleurs et de parfums, et les eaux du Tage qui ensorcellent, et les folies et les méditations sur la mort, celles des peintres et des littérateurs. Quel plaisir aussi que de rechercher les origines du

peintre jusqu'aux portraits gréco-égyptiens d'El Fayoum, d'étudier en passant les principes crétois de la « peinture ouverte », et d'opposer déjà aux théories traditionnelles les hypothèses de Patrizzi, selon qui « l'art pourrait fort bien déborder les préceptes, être quelque chose de contingent et dont les préceptes ne suffiraient pas à rendre compte ». Quelle volupté, surtout, que de scruter l'humeur du Greco depuis l'époque où il restait parfois dans son atelier, sans travailler ni dormir, ayant tiré les rideaux des fenêtres devant la lumière du jour de fête; et de situer les délires particuliers du peintre, qui était « un inadapté, un extravagant, un excentrique, un égocentrique, un mégalomane et un revendicateur.»

Mais la filiation du Greco, la structure de ses grands personnages étirés, son astigmatisme et sa folie ne peuvent expliquer le mystère du Greco, ce qui était en lui « autre chose que l'homme. »

Ainsi, le critique a tout analysé pour tout rejeter, mais il s'est approché encore une fois « de cette marge qui entoure l'esprit humain, de ce halo au milieu duquel notre conscience est un astre serré, limité, exploré, pesé, mesuré. » Il n'a pu atteindre « les gages des ténèbres », mais c'est une glorieuse défaite.

Abel VALABRÈGUE

BABER, par *Fernand Grenard*. (Firmin Didot).

La vie de Baber, écrite par M. Fernand Grenard est à la fois un très bel ouvrage d'histoire et un admirable roman d'aventures. La personnalité de Baber, en effet, est de celles qui dominent puissamment leur époque, et il y avait chez le grand conquérant mongol une complexité de caractère, une richesse de psychologie que l'auteur a remarquablement exprimées dans son livre. L'épopée de cet aventurier qui gagne et perd des empires, suivant les hasards des guerres et des combinaisons politiques, le précipitant tout à coup de la puissance suprême à la condition de l'exilé pourchassé, sans gite, sans partisans, illustre mieux que toute autre histoire les vicissitudes des empires mogols en gestation.

Baber est un homme de sa race et de son temps, avec ses patientes intrigues et ses foudroyantes chevauchées, ses destructions et son faste. Après Genghis Khan et Tamerlan, c'est le conquérant asiatique le plus intéressant à étudier, car la descente des Mongols en Perse et aux Indes à la suite de ce cavalier indomptable, rappelle singulièrement l'invasion d'Attila dans l'empire romain.

Nous possédons sur le fondateur de l'Empire des Indes, un document d'un intérêt considérable : son journal. Oui, Baber écrivit son journal, tout comme un homme d'aujourd'hui, et il n'est certainement ni moins sincère, ni moins confidentiel que ceux de nos contemporains. M. Grenard a su utiliser ces précieux souvenirs du conquérant, en les commentant, les recoupant, les contrôlant avec une rigueur scientifique à laquelle nous devons rendre hommage. Rigueur qui ne l'a pas empêché d'écrire un livre passionnant de vie et de couleur.

Marcel BRION.

PAS SI CALME, par *Helen Z. Smith* (Traduction de R. Brua (N. R. F.)

Voici un des livres de guerre les plus émouvants qu'on ait publiés un des plus clairvoyants et des plus courageux aussi. C'est la vie d'une conductrice d'ambulance près du front. Scènes de guerre, scènes du front et de l'arrière, décrites avec un grand accent de sincérité, mais c'est aussi un réquisitoire impitoyable contre le faux patriotisme, le bourrage de crâne, les commandantes autoritaires qui font un abus inhumain de leur autorité, les mères héroïques qui se consolent de la mort ou de la mutilation de leurs enfants en pensant qu'ils ont été décorés et cités à l'ordre du jour. Mais à côté de ces patriotes à tous crins qui restent prudemment en Angleterre, fondant des ligues pour encourager les autres à s'engager, il y a les braves jeunes filles comme Tosch, comme Smithy, qui elles paient de leur personne, passent douze heures par jour au volant de leur auto, subissent les brimades inutiles de la commandante, mangent une nourriture infecte, meurent parfois de privations ou sous le bombardement, mais se libèrent des conventions et des hypocrisies de la génération précédente. Elles acquièrent au prix de ces souffrances, une liberté dont la plupart ne profiteront pas mais dont profitera la génération suivante. Pour beaucoup, comme pour Smithy, l'âme ne survit pas à ces épreuves et malgré l'apparence, elles ne sont pas *si calmes*... « Son corps n'était pas touché. Son cœur battait avec calme, le sang courait comme toujours dans ses veines. Mais à regarder profondément dans ses yeux froids, on se demandait s'ils avaient beaucoup souffert avant que l'âme les quittât. Son visage portait un air de résignation, comme si elle avait cessé d'espérer que la fin pût jamais venir. »

C'est un livre qu'on peut rapprocher des livres de guerre de Ford Madox Ford qui nous donnent eux aussi les diverses nuances de la mentalité des Anglais et des Anglaises en guerre.

On y trouve non seulement une peinture de la guerre mais une matière psychologique extrêmement précieuse dont il faut admirer la profonde acuité, l'ironie, la courageuse vérité.

Georges PILLEMENT.

LE PARADIS DES AMANTS, par *Lucien Fabre* (N. R. F.)

M. Lucien Fabre n'est sans doute pas de ces romanciers à qui leurs personnages s'imposent. Son *Paradis des Amants* est, nous dit-il, un récit véridique. En tout cas on y sent continuellement l'intervention de l'auteur. La construction en est rigoureuse, l'action mécanique et l'on est certain que Dieu l'emportera dans son conflit avec la chair tant M. Lucien Fabre semble venir au secours de la Grâce.

Car si nous en connaissons à l'avance l'issue, cette lutte n'en existe pas moins: Dieu est au centre du livre. La Chair écarte de Lui. Mais comment toujours distinguer les éléments de ce dualisme, chair et esprit, quand la religion elle-même « détourne ce qui ne peut être supprimé » et parfume d'encens les églises. La même impression trouble se dégageait de certaines œuvres de M. Mauriac. Un lien semble s'établir entre ces romans du catholicisme: l'autre aspect du *Paradis des Amants* n'est pas sans évoquer les romans de M. Bernanos. M. Fabre nous montre aussi le conflit entre Dieu et l'orgueil. Même il rend l'ascétisme orgueilleux de l'abbé Crozes plus vivant que les étreintes de Claire. Il est un cérébral. Ses descriptions sentent l'effort, mais il réussit les dialogues. Ses personnages alors se détachent mieux de lui; ils ne semblent jamais plus naturels que lorsqu'ils raisonnent davantage. Le langage que M. Fabre leur prête, inhumain à force de concentration, est au diapason de leurs cerveaux d'exception.

Tel est le schème d'une intrigue que M. Fabre a étoffé consciencieusement et non sans puissance. Mais littérairement et philosophiquement M. Fabre parait bien destiné à se détacher de la terre. Son esprit profond ne trouvera jamais de sujets meilleurs que les plus arides. C'est ce qui lui gagne notre admiration.

Pierre MISSAC.

La Peinture

DORA BIANKA

Dora Bianka, ou la joie de peindre. Joie d'exprimer en toute liberté l'adorable splendeur d'un monde perpétuellement jeune. D'un monde libéré du mal; non pas même libéré du mal, mais ignorant le péché. Des yeux neufs s'ouvrent sur l'universelle harmonie. Tout est vierge, tout est promesse ; chanter dans l'allégresse des éveils ensoleillés. Peinture de Dora Bianka, à l'image des sonorités de son nom. Ici, c'est la santé. Santé physique et morale. Un clair regard sur un univers idéalement rythmé, où la vibrante musicalité des couleurs s'unit au souple agencement des formes. Point de peine, point d'effort ; le plus joli jeu que l'on joue comme on cueille les belles fleurs où s'épanouit la lumière. *Et tout naturellement.* C'est là le miracle !... Dora Bianka ignore les hypocrites coquetteries de tant et tant de femmes-peintres; elle ne joue pas avec ses nerfs ; elle méprise les masques, et sa parole ne cache aucun sous-entendu. Dora Bianka n'aguiche pas, elle tend franchement la main, et vous conduit d'un pas assuré vers le monde merveilleux de la jeunesse superbement équilibrée. Mais point en cela moindre trace de brutalité ; la véritable force est calme, elle répugne aux exhibitions de mauvais goût. Le goût, voilà le mot lâché ! Le mot redoutable qu'on jette avec ironie. Le goût sauve toujours. Et puis on dit cela comme on dit « c'est joli de couleur ». J'entends bien. Mais qu'on prenne garde ; il y a le « bon goût », qui est fadaise, mièvrerie, ouvrage de dames, mignardises distinguées et mines de sapajou. Par contre il y a le goût pour tout de bon, celui qui exprime la qualité d'une sensibilité précieuse, celui qui exprime la distinction naturelle de l'esprit. Dora Bianka a du goût. Son œuvre rayonne de santé, de

bonne humeur, d'entrain. Quel misanthrope, quel grise-mine prétendrait lui en tenir grief ?... On s'est plu, durant un temps, à affecter le plus souverain mépris envers tout ce qui était sain, simple, joyeux. A part l'abstraction absolue ou des œuvres plus médicales que picturales, on n'admettait que les balbutiements appliqués de quelques primaires, confondant la pauvreté et la vulgarité, confondant en un mot la bêtise avec le génie d'un Douanier Rousseau. Une telle attitude confine à la stupidité. L'œuvre d'art est un aveu ; il va de soi qu'il existe autant d'aveux que d'êtres différents ; par dessus tout importent le sentiment et la libre exécution. Conditions essentielles, et caractéristiques de la peinture de Dora Bianka. Elle y ajoute une spontanéité délicieuse et, ainsi qu'il sied, une témérité extrêmement sympahique ; ce qui lui vaut, bien entendu, certaines erreurs, que d'aucuns considéreraient comme blâmables, mais que je tiens quant à moi pour la marque d'un fervent tempérament d'artiste et d'un cœur pur.

J'aime l'écriture si révélatrice de Dora Bianka, cette écriture qui se déploie sur la surface du tableau sans contrainte et sans « chiqué » ; qui fuit comme la peste les « constructivismes » prétentieux et les agaçantes préciosités.

J'aime cette jolie insouciance, qui sauve même les compositions les plus périlleuses. J'aime par dessus tout cette lumière, cette musique de couleurs, qui donnent aux œuvres de Dora Bianka une exquise note de fête.

Voilà une peinture qui ne prétend rien découvrir, rien bouleverser, mais qui nous découvre cependant quelque chose d'infiniment précieux: une intelligence lucide, un œil fervent une sensibilité délicate et subtile. C'est-à-dire un peintre authentique.

Roger BRIELLE.

Conférence.

L'ART ET LA VIE POPULAIRE EN YOUGOSLAVIE

Notre collaborateur et ami Raymond Warnier a fait à la Société de Géographie, le 28 février une conférence sur les manifestations diverses — surtout populaires — du sentiment artistique en Yougoslavie. Professeur à Zagreb où il représente avec honneur la culture et le ton français il est aussi un esprit passionné d'art et de folklore. Sa belle causerie, illustrée de projections originales réalisa la gageure de présenter une synthèse des tendances artistiques actuelles en même temps que des traditions conservées dans certains arts mineurs, surtout le costume.

Les divers éléments ethniques composant le peuple yougoslave ayant été vassaux de toutes les civilisations d'Europe, oscillent encore enjourd'hui entre deux grands courants : l'imitation à tour de rôle des peuples qui ont fait école dans le monde, ou bien la tendance autochtone avec la recherche des traditions locales. L'histoire du mouvement artistique en Yougoslavie est celle du flux et reflux de ces influences.

Toute la partie de cette conférence consacrée au symbolisme du costume et à l'œuvre du sculpteur Mechtrovitch fut singulièrement attachante.

TABLEAUX MODERNES

PEINTURES — DESSINS
AQUARELLES

PAR

Alix, Aberdam, Blanc, Bouche, Bianka, Chagall, Detthow, Dufy, Friesz, Iris, Laprade, Laglenne, Mandel, Mané-Katz, Oguiss, Popéa, Perpreuil, Pougny, Rockline, Utrillo, Vlaminck.

KATIA GRANOFF
10, QUAI DE CONTI
PARIS-VI^{e} DANTON 90-76

bonne humeur, d'entrain. Quel misanthrope, quel grise-mine prétendrait lui en tenir grief ?... On s'est plu, durant un temps, à affecter le plus souverain mépris envers tout ce qui était sain, simple, joyeux. A part l'abstraction absolue ou des œuvres plus médicales que picturales, on n'admettait que les balbutiements appliqués de quelques primaires, confondant la pauvreté et la vulgarité, confondant en un mot la bêtise avec le génie d'un Douanier Rousseau. Une telle attitude confine à la stupidité. L'œuvre d'art est un aveu ; il va de soi qu'il existe autant d'aveux que d'êtres différents ; par dessus tout importent le sentiment et la libre exécution. Conditions essentielles, et caractéristiques de la peinture de Dora Bianka. Elle y ajoute une spontanéité délicieuse et, ainsi qu'il sied, une témérité extrêmement sympahique ; ce qui lui vaut, bien entendu, certaines erreurs, que d'aucuns considéreraient comme blâmables, mais que je tiens quant à moi pour la marque d'un fervent tempérament d'artiste et d'un cœur pur.

J'aime l'écriture si révélatrice de Dora Bianka, cette écriture qui se déploie sur la surface du tableau sans contrainte et sans « chiqué» ; qui fuit comme la peste les « constructivismes » prétentieux et les agaçantes préciosités.

J'aime cette jolie insouciance, qui sauve même les compositions les plus périlleuses. J'aime par dessus tout cette lumière, cette musique de couleurs, qui donnent aux œuvres de Dora Bianka une exquise note de fête.

Voilà une peinture qui ne prétend rien découvrir, rien bouleverser, mais qui nous découvre cependant quelque chose d'infiniment précieux: une intelligence lucide, un œil fervent une sensibilité délicate et subtile. C'est-à-dire un peintre authentique.

Roger BRIELLE.

Conférence.

L'ART ET LA VIE POPULAIRE EN YOUGOSLAVIE

Notre collaborateur et ami Raymond Warnier a fait à la Société de Géographie, le 28 février une conférence sur les manifestations diverses — surtout populaires — du sentiment artistique en Yougoslavie. Professeur à Zagreb où il représente avec honneur la culture et le ton français il est aussi un esprit passionné d'art et de folklore. Sa belle causerie, illustrée de projections originales réalisa la gageure de présenter une synthèse des tendances artistiques actuelles en même temps que des traditions conservées dans certains arts mineurs, surtout le costume.

Les divers éléments ethniques composant le peuple yougoslave ayant été vassaux de toutes les civilisations d'Europe, oscillent encore aujourd'hui entre deux grands courants : l'imitation à tour de rôle des peuples qui ont fait école dans le monde, ou bien la tendance autochtone avec la recherche des traditions locales. L'histoire du mouvement artistique en Yougoslavie est celle du flux et reflux de ces influences.

Toute la partie de cette conférence consacrée au symbolisme du costume et à l'œuvre du sculpteur Mechtrovitch fut singulièrement attachante.

TABLEAUX MODERNES

PEINTURES – DESSINS
AQUARELLES

PAR

Alix, Aberdam, Blanc, Bouche,
Bianka, Chagall, Detthow, Dufy,
Friesz, Iris, Laprade, Laglenne,
Mandel, Mané-Katz, Oguiss,
Popéa, Perpreuil, Pougny,
Rockline, Utrillo, Vlaminck.

KATIA GRANOFF
10, QUAI DE CONTI
PARIS-VIe DANTON 90-76

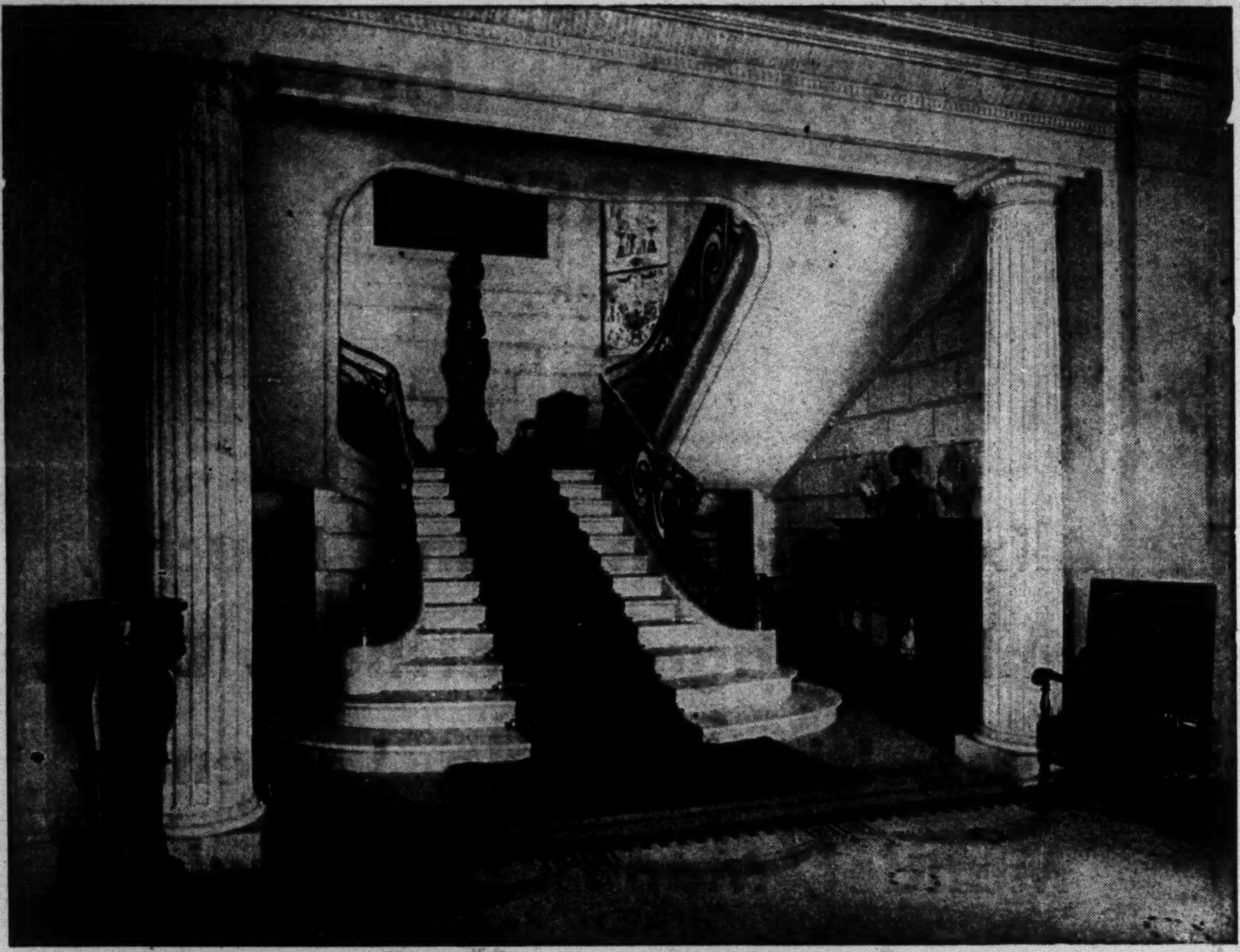
COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

C^IE FRAISSINET

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser :

à MARSEILLE : au Siège Social, 5, rue Beauveau. — à PARIS : Agence Générale de Passages, 2, ru Edouard VII ; Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, rue de la Victoire.

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DECORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**

La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE — Tél. Colbert 85-09

Le Cinéma.

A PROPOS DE X. 27

Il y a une certaine ingénuité, de la part d'une critique à d'autre titre très clairvoyante, à proclamer, comme elle le fait, sur le mode dithyrambique, le génie de Josef Von Sternberg. Cet homme aux attitudes théâtrales, qui prend si volontiers devant l'objectif des façons d'aigle épuisé, ne devrait pourtant plus faire illusion depuis qu'il a donné *Cœurs Brûlés* et X. 27. Je veux bien admettre que le mérite d'avoir découvert Marlène Diétrich lui revienne, mais l'on ne distingue pas suffisamment qu'il se trouve aujourd'hui bien empêché par une personnalité si riche et si complexe qui incontestablement le dépasse. Elle n'était rien sans lui, soit. Mais n'est ce pas malgré lui qu'elle nous apparaît si profondément humaine ? Pareil à un barbon jaloux, Sternberg tente de l'enfermer dans un poncif dont heureusement elle s'échappe toujours en montrant, comme dirait Mérimée, une paire de jambes ! En dernier lieu, il n'a trouvé rien mieux à son usage que le rôle d'une espionne : une défroque en vérité qui est le privilège des feuilletonnistes. On connaît l'antienne : La femme qu'un passé douloureux a rendue amère et désabusée. Elle méprise les hommes qu'elle accable de sarcasmes, et se montre sans pitié jusqu'au jour où elle rencontre celui qu'elle aimera — l'ennemi qu'elle a pour mission de démasquer, et qu'elle finira par sauver en se sacrifiant. Un thème si conventionnel impliquait des personnages adéquats. Aussi exigea-t-on de Marlène Diétrich les effets prescrits par le codex mélodramatique qui consistaient en un dosage rigoureusement prévu de tendresse nostalgique et de cynisme ; clins d'yeux maléfiques de l'être impénétrable qu'on devine pourtant soumis à sa fatalité et attaché malgré lui à une chose très lointaine demeurée bonne et pure ; sourires tristes et tristesse narquoise, attitudes prostrées, mouvements serpentins, jambes émoustillantes, calineries perverses de celle qui trahit par profession, déguisement en paysanne russe, bâton de rouge et signe de la croix au moment de l'exécution. On a fait appel jusqu'aux talents de Société de l'artiste, car il sied qu'une espionne ait reçu une bonne éducation et possède des dons de musicienne grace auxquels elle pourra déchiffrer des messages secrets. Et puis quelle tristesse sentimentale dans ces vieilles valses de Waldteufel ! Si Marlène Diétrich est restée très belle et très humaine en dépit de cette épreuve, je ne pense qu'il convienne d'en attribuer le mérite au metteur en scène qui la lui a imposée. Il est aisé de rétorquer que ce dernier a racheté l'indigence d'un tel sujet par une technique admirable, mais qu'est-ce qu'une technique, si on ne la réduit pas à de simples questions de métier, d'où il faudrait exclure en premier lieu des personnages essentiellement conventionnels. Certes, si l'on consent à passer sur les nombreuses invraisemblances qu'il contient X. 27 reste un film dont l'action est habilement conduite et dont l'intérêt ne faiblit pas. Margot y trouve de quoi pleurer et c'est tout de même mieux fait que *Les deux Orphelines* ou que *l'Aiglon*. Mais de là à une œuvre de génie ?... Surtout qu'on ne vienne pas prétendre que Sternberg est un incomparable créateur d'atmosphères. On ne s'insurgera jamais assez contre cette légende. Ses productions se ressentent toujours d'une recherche

assez grossière de l'effet. Quel dommage qu'il ne soit né en Italie. Avez-vous remarqué de quelle façon simpliste et brutale il prétend atteindre la densité dans l'image en employant avec prédilection des tons cuivreux ou en faisant ruisseler de toutes parts des serpentins auxquels il mêle quelques objets brillants lorsqu'il s'agit d'une fête ? Pour imiter la pluie, la plus grande cireuse de bottines qu'il soit, combien de manches d'arrosage en action lui sont elles nécessaires? L'appartement d'une femme galante se résume pour lui à quelques lithographies de la *Vie Parisienne* hativement épinglées à la tapisserie, au-dessus d'un piano félé recouvert de bibelots disparates, non loin de fétiches qui se balancent suspendus à une élastique. Vous voyez combien cela sent le désordre, l'aventure, le passage et met en valeur une femme dont l'existence est ténébreuse. Il importe aussi de signaler cette trop lugubre cour de prison où l'on fusille l'espionne, tout à fait digne du Chevalier Mario Cavaradocci... Je ne pense pas que ces critiques bénignes infirment en rien la science d'un métier que Sternberg possède à un degré éminent, je m'empresse de le reconnaître. Il serait aussi injuste de le nier que de considérer l'auteur de X. 27 comme un créateur véritable. Il appartient, quoi qu'on en dise, à la nombreuse et brillante phalange des asservis. Sous aucun prétexte ses œuvres ne peuvent être rapprochées de celles d'un Pabst ou d'un King Vidor.

Gabriel BERTIN.

Société d'Alimentation de Provence - Avignon

Saucisson

“ MIREILLE ”

- - La grande - -

Marque Française

Fondé en 1863 **CREDIT LYONNAIS** Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.400 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

Agence de MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Digne, Manosque, Martigues, Salon. — Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de Compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Chauffage Central

Salles de Bains
Distribution d'Eau Chaude
Chauffage et Cuisine au MAZOUT

Etablissements
J. MOUROUX
201, rue de Rome, MARSEILLE
Tél. : Colbert 55-44

DYENS - FLEURISTE

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles, Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse

MARSEILLE **Téléphone : D 56-30**

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE
PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe
» Étoile de Mer
» Astérie
» Ferrolégine
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART

crée l'atmosphère
de la femme.

Marseille Alger

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière. 66

Même Maison : GRAND CAFÉ GLACIER, Charles BORY, Propriétaire

La Vie Maritime.

LE « GEORGES PHILIPPAR »

Ainsi appelé, sur un vœu du personnel métropolitain des Messageries Maritimes, désireux d'honorer son Président, le *Georges Philippar* a été construit par la Société des Ateliers et Chantiers de la Loire pour remplacer sur la ligne de Chine et du Japon, le *Paul Lecat* détruit, on s'en souvient, le 30 Décembre 1928, par un incendie.

Etablie, sur les indications directes de M. Georges Philippar, et avec un souci d'unité tout spécial, la décoration du nouveau nautonaphte s'inspire du style de la Renaissance Française tel qu'on peut l'admirer dans le Chateau de Lourmarin, en Provence, dans l'hôtel Lallemand, à Bourges, et, plus spécialement, dans nombre de châteaux français de la vallée de la Loire.

M. Georges Philippar, particulièrement sensible à ce trait caractéristique de la race française qu'est l'attachement à la maison familiale voulut, en le décorant, et cela dans toute la mesure des possibilités qu'offre l'architecture maritime d'aujourd'hui, évoquer une ancienne demeure de chez nous.

De même que, dans une demeure où chaque génération a laissé la marque de son temps, il existe des pièces où sont conservés des meubles des époques révolues, on trouvera, sur le *Georges Philippar*, la chambre Louis XV, la chambre Louis XVI, la chambre Directoire, la chambre Empire, la chambre Restauration, voire la chambre Moderne, celle-ci pour bien marquer que nous sommes au XX[e] siècle et que le culte du souvenir n'exclut pas la connaissance du présent. Ce sont les cabines de luxe, seules exceptions à l'unité de style du navire.

Cette idée de la maison française, on en retrouvera l'application, poussée jusqu'au point où il était possible de l'étendre, à l'extérieur même du navire. Non que l'on soit revenu, pour le *Georges Philippar* à la formule des navires décorés à la poupe et à la proue, tels que l'on en vit au grand siècle. Mais pour la première fois certainement à bord d'un paquebot français, et probablement à bord d'un paquebot étranger, toutes les « façades du pont E du *Georges Philippar* réservé aux passagers de première, présentent l'aspect de la façade d'une demeure Renaissance.

Au fumoir, comme il se doit, trône Nicot, flanqué de Rabelais, dont la verve inspira l'artiste qui décora, d'autre part, la salle de jeux des enfants.

Dans la salle à manger les effigies de ces poètes délicats et charmants qui, à l'époque où notre langue, telle que nous la parlons toujours, se fixait, charmèrent nos aïeux comme ils continuent de le faire pour nous: Ronsard, du Bellay, Jodelle, Remi Belleau.

Tout ce qui, photographies, gravures anciennes ou modernes, a servi à l'ornement des cabines de première classe et de certains lieux de réunion, est emprunté aux plus belles régions de notre pays : Paris, l'Ile de France, la Vallée de la Loire, la Bretagne, l'Alsace, Cet ensemble est complété par des cartes

de toutes les régions de la France (France continentale et France d'outre mer) réparties entre les cabines et certains carrefours de coursives.

Enfin, et cela est à noter, la recherche principale des architectes et des artistes qui ont collaboré à la décoration du navire s'est exercée, sur les instructions formelle du Président Philippar, dans le sens de la simplicité, ce qui est à la fois en accord avec l'unité à laquelle il a été fait allusion précédemment et avec la clarté qui est le propre du génie français.

Tout a été prévu, sur le *Georges Philippar*, pour la commodité des passagers et pour leur confort. Les cabines vastes, bien aérées, ont toutes l'eau courante et, parmi les cabines de première classe, douze possèdent un balcon donnant sur la mer. Ces douze cabines, comme également seize autres, comportent un cabinet de toilette avec douche. Enfin, des jeux nombreux, au premier rang desquels un tennis, un golf et un ping-pong sont mis à la disposition des passagers.

Pour résumer on pourrait dire qu'il n'y a pas un appartement, pas un coin du nouveau nautonaphte où ne se respire l'essence même de l'esprit français — et c'est là semble-t-il, le meilleur éloge qu'il soit possible de faire d'un navire qui, à l'exemple de ses prédécesseurs et comme tous ceux qui le suivront, n'ambitionne rien tant que d'être un utile ambassadeur de notre pays à travers le monde.

Le 16 Février une réception tout intime groupait sur le grand paquebot les membres de la Presse Marseillaise que M. Georges Philippar, malgré les considérations qui lui ont fait entourer la mise en service de cette unité de l'appareil le plus sobre, avait voulu revoir pour leur redire la grande sympathie qu'il éprouve pour tout ce qui touche Marseille.

Guidés par les officiers du bord, sous la haute conduite du Président Philippar, du commandant du navire M. Vicq, de M. Viou, inspecteur général des Messageries Maritimes, et de M. Giraudo, commissaire, les membres de la presse ont parcouru le magnifique palais flottant, ont admiré longuement les aménagements du bord, ravis par la piscine, les salles de jeux, les appartements somptueux, les cuisines. Dans le salon du commandant ils purent voir une reproduction fidèle de la pétition du personnel exprimant le vœu que le nom du Président fût donné au navire. Enfin un champagne d'honneur permit à tous d'exprimer des souhaits sincères pour la carrière du paquebot et les sentiments de sympathie qui unissent la presse marseillaise aux Messageries Maritimes.

Fers Forgés
Objets d'Art
AU SINGE VERT
Lustrerie
et Cristaux
Louis TRICHARD
FERRONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE — Tél. D 2278

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE
LINOLÉUM - TOILES CIRÉES

Chabert et Cie

Maison fondée en 1827
30, Rue de Rome — MARSEILLE
Chèques Postaux 77-71
TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux
Paillassons, Stores
CONFECTION ET POSE
PRIX FIXE

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulev. Paul Peytral

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ
Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - ChauffageCentral

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges - MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉL. D 72-70

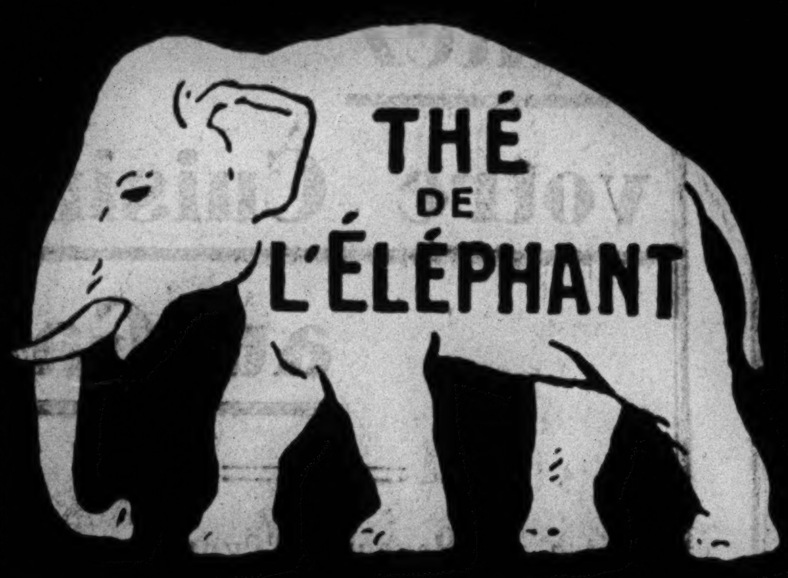
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON

148, Rue Sainte
MARSEILLE

Remorquage de Haute Mer ⁓ Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires



P. L. DIGONNET & C^ie^ Importateurs
MARSEILLE - LE HAVRE

MAGASINS

L. DEWACHTER J^ne^
2, Boulevard Dugommier - MARSEILLE

VÊTEMENTS

TÉLÉPHONE : 2.01 — MARSEILLE — R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle de la Côte Provençale
Restaurant de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son Golfe merveilleux - LA RÉSERVE de Marseill est considérée comme un péle rinage obligatoire par tous le touristes de la Côte-d'Azur.

Appartements Confort Moderne — Terrasses et Jardins magnifiques

COIFFEUR
POUR HOMMES

DUPONT

16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)

GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

Lettre de Fes

Comment interrompre les grandes rêveries qui sont l'ordinaire de la vie à Fes se soustraire aux insidieuses incantations d'un ciel ou fuient sans fin sur un champ d'outremer ou de cobalt des nues légères et paresseuses qui nous murmurent éternellement avec le poète :

En dehors de la vie tout n'est que vanité et inanité sur la terre
Et ce monde doit être comme le logis du cavalier voyageur
O amis, soyez comme nous les cavaliers voyageurs de la terre.

Ce n'est point toutefois être arraché à ses songes qu'accueillir ses amis. Aussi grande a été notre joie à quelques-uns à Fes nesrani ou musulmans de recevoir Jean Ballard et en lui et avec lui ces « Cahiers du Sud » de plus en plus ouverts de par sa libéralité à tous les souffles du vaste et profond Orient. Il a dû le sentir aux cordiales bienvenues que lui souhaitèrent à côté de François Bonjean les Si Ahmed Bahnini, Si Abd El Latif Tazi, Si Yahna Abalou, Si Omar Mokri et maints autres jeunes fassis lettrés à qui Gide, Valéry, Proust, Montherlant et Mauriac ne sont pas moins familiers que Hariri, Imroulcaïs In Sahl ou Zaïdan. Qu'ils désireraient le contact avec ce qu'il y a de jeune et de vivant dans nos lettres ces étudiants qui se lamentent de ne suivre que de loin les maîtres actuels de notre pensée et de notre art! Peu d'ambassadeurs à cet égard pourraient être plus avertis que Ballard mais ce qu'ils ont surtout goûté en lui c'est le fervent des choses de l'Orient, au fait des courants d'idées qui le passionnent, épris de ses penseurs et de ses poêtes. Aussi a-t-il été pour eux le vivant témoignage de l'intérêt qu'on porte en France et en particulier à Marseille, sa porte la plus anciennement et la plus profondément ouverte sur le Sud, au réveil intellectuel qui s'ébauche dans l'Islam. La sympathie désintéressée d'esprits comme Ballard est peut être la meilleure reponse qui puisse être faite à leurs yeux à la détestable propagande de feuilles orientales francophobes qui tentent de leur faire croire contre toute apparence que la France est prête à renier sa séculaire tradition d'amitié pour l'Islam.

Si les fassis et les marrakchis près de qui le guida Métérié gardent le meilleur souvenir du passage de Ballard, s'ils ont été charmés de découvrir en cet occidental et en ce latin, un connaisseur des antiques disciplines morales et philosophiques de l'Orient, lui-même n'a pas été peu surpris de les apercevoir, si épris de notre culture française la plus moderne. L'amitié de quelques jeunes musulmans pour nos lettres contemporaines est quelque chose certes d'infiniment sympathique, il est toutefois excellent que leur contact avec de bons esprits leur montre que l'honnête homme de 1932 le plus «à la page» pour employer ce terme affreux, mais commode est pénêtré de ferveur et de respect pour les plus nobles et les plus anciennes traditions spirituelles de l'Orient que dans une aveugle fureur modernisante quelques jeunes turbans agités sont pourtant tentés de sacrifier sur les autels d'on ne sait quel vide et desséchant progrès. Quelques très beaux livres le leur avaient dit mais rien ne vaut des entretiens familiers pour en faire pénétrer l'esprit plus avant, aussi leurs conversations avec Ballard ont été singulièrement fécondes et c'est pourquoi nous regretterions fort qu'il

n'aie pu s'attarder plus longtemps sous les oliviers de Fes, y écouter la chanson des fontaines ou le murmure des sources de son oued si nous ne savions que comme tant d'autres il nous reviendra car trop d'amitié est née de lui non seulement à notre ciel platonicien mais encore aux cœurs de bien des lettrés fassis.

*
* *

Toujours inlassable et multiple Marcel Vicaire a pris en main la cause de la rénovation de la musique andalouse. L'association d'amateurs indigènes de musique qui s'était créée il y a deux ans était en effet morte aussitôt que née. Il était temps qu'une activité intelligente et occidentale se penchât sur elle car c'était vraiment la onzième heure. Le groupe d'«Amis de la Musique» dont la constitution à Fes a été le fruit des efforts de François Bonjean pourra d'ailleurs aider utilement Vicaire en recrutant aux aliyins indigènes un public européen averti. Que ce groupe soit loué tout d'abord de nous avoir assuré six excellents concerts de musique classique et moderne pour l'hiver. Nous ne médirons point des cuivres de la vieille légion mais on ne peut éternellement se contenter de leurs héroïques harmonies et c'est pourquoi on doit savoir un gré infini à Bonjean d'une initiative dont l'avenir seul révèlera la fécondité.

*
* *

1931 aura été à Fes l'année de la peinture. A côté d'artistes très officiels dont d'ailleurs à l'un au moins Ortez Echague on ne niera ni la vigueur ni l'éclat, nous avons eu des jeunes comme Lepage, Jacquemin et le Suisse Hartman à qui un séjour de six mois a permis d'entasser dans leurs cartons une fructueuse moisson de dessins, d'aquarelles ou de toiles.

Peintre des grands espaces, des amples solitudes, de vastes cieux éclatants et désolés ou dessinateur dont la plume en quelques traits sobres et incisifs dresse leurs visages dont l'expression saisit plus que maintes esquisses fouillées et léchées, Hartman, dont certains morceaux font songer aux paysages provençaux de Derain, a conquis d'emblée l'attention. Lepage a donné en particulier du Mellah une série inoubliable d'aquarelles, nul jusqu'à lui n'avait aussi fortement traduit ce qu'il y a de frénésie juive dans ces ruelles aux tentes heurtées où le soleil découpe sur les murs bleus dans une ombre sale et indiciblement triste des flaques lumineuses d'un azur chatoyant ou d'un vert Veronèse criard et agressif. Lui et Jacquemin ont rendu en poètes délicats et subtils bien des coins charmants de la Véga de Fes ils ont dû, de Sidi Harazen et de ses palmiers, de Moulay ou de Moulay Yacoub dire la grace contrastée de rudesse le pittoresque ou l'infernale désolation. Jacquemin s'est de son côté révélé aux fassis comme le graveur plein de maîtrise dont la réputation s'affirme déjà à Paris et le merveilleux interprête des sites ou s'opposent l'humain à l'inhumain.

Le séjour non moins long de Wladimir de Terlikowski à Fès appellent sur l'œuvre maugrabine du grand peintre polonais d'amples commentaires. Cet espèce de « maçon » de la peinture qui use du couteau avec une vigueur et une fougue prodigieuses est demeuré un artiste étrangement jeune, personnel et

audacieux. Au sommet d'une carrière paradoxalement aventureuse ce peintre de Venise et de Tolède aura été aussi un des grands peintres de Fès. Ses «filles de la douceur», très stylisées avec en elles un je ne sais quoi de langoureusement slave qui par un miracle de son art paraît spontanément émaner de leurs yeux immenses, vagues et noirs de leurs attitudes lassées, de leurs beaux corps dolents et lourds, semblent porter tout l'orgueil que l'Orient tire de sa résignation à la plus atroce des misères qui soient. Affinées et spiritualisées dans les sobres dessins d'un Hartmann, nostalgiques à force de bestialité chez un Terlikowski, triomphales et allègres sous leurs oripeaux dorés chez un Echague les courtisanes de ce quartier amoureux de Moulay Abdallah que menacent gravement de récents projets d'urbanisme ont ainsi permis à ces peintres très différents de déceler en elles la diversité de leurs tempéraments, c'est toutefois sur le mystère de celles qu'à élues Terlikowski que l'on aimerait de plus longuement se pencher

Le mot si cru mais si vrai de Gautier à propos des Vénitiennes du Titien viendrait volontiers aux lèvres devant les nus délicats qu'achève d'exposer Vicaire. Vieux fassi et sans doute le roumi le mieux versé dans les dédales de la souète maure, Marcel Vicaire, peint peu, effrayé sans doute du bas industrialisme de tant de ceux qu'on appelle au Maroc les artistes locaux : bizarre assemblage d'affairistes faciles, de vétérinaires mués en disciples de Bouguereau de compositeur de chromos, de sous-imitateurs de Meissonnier et — pour ne point être confondus avec ces féconds barioleurs — il expose trop rarement. Comme nous avons aimé ses tableaux gris des terrasses de Fès qui firent hurler nos critiques des journaux marocains nous avons goûté la fraîcheur et la grâce de ses nus. Il ne se peut rien de plus aisé et de plus juste. Il faut lui savoir un gré extrême de nous avoir révélé cette nouvelle, inattendue et combien heureuse face de son talent.

A la même exposition, Mme Drouet-Revillaud dont les progrès s'affirment a donné, outre une série de panneaux décoratifs, de légers et rapides tableautins dont la vivacité spirituelle indique en elle un beau talent d'illustratrice.

*
* *

« Adorables les heures passées en de telles compagnies » comme le dit un poème andalou que l'on chante encore à Fès, que ce soit celles écoulées en compagnie de tels peintres ou auprès de Ballard, « Puissons-nous les voir revenir, ô mes amis» comme continue le poète encore que ce ne soit point comme lui « pour cueillir des fruits hors de notre jardin et déjouer malgré le ciel sans nuages la vigilance des jaloux » mais uniquement pour connaître la meilleure ivresse que dispense l'amitié et par laquelle on est « ivre sans avoir rien bu» wa wayala ta chrabu!

Charles-Tristan PEHAU.

GILL GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)
Fournisseur de l'Élite Élégante
- MARSEILLE -

ÉTABLISSEMENTS
Marius SÉRIÈS
1, Rue du Théâtre Français
(Tél. C.2304) MARSEILLE

PEINTURE
DÉCORATION
VITRERIE
MIROITERIE
PAPIERS PEINTS

Spécialité de travaux pour la Marine
MARSEILLE, LA SEYNE, NICE, MONACO, MENTON

ALBERT NUGUE
Ancienne Maison Mce NUGUE
MIROITERIE
Tél. Colbert 8868 (2 lig.) 76, rue d'Italie MARSEILLE

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS SOUS GLACES ET VERRES.
TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE dans toutes leurs applications.

Le Restaurant
"BASSO"
5, Quai des Belges, 5
VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT
Spécialités :
Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral
CAVE RENOMMÉE
Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
Inter 28

Restaurant
FIRENZE
Jules FARA

Rendez-vous d'Artistes
SPÉCIALITÉ DE CUISINE ITALIENNE
Vins du cru :
Chianti, Barbera, Nebiolo, Asti, Barolo
11, Rue Poids de la Farine
MARSEILLE

BIBLIOTHÈQUE PSYCHANALYTIQUE

Sigmund FREUD

L'AVENIR D'UNE ILLUSION

(Freud et la question religieuse)

Un vol....... 12 fr.

DANS LA MÊME COLLECTION :

Dr René ALLENDY : **La Psychanalyse,** doctrines et applications.................... Un vol. 18 fr.

— **La Justice intérieure.** Quelques idées nouvelles sur les fondements de la justice........ Un vol. 18 fr.

Marie BONAPARTE : **Edgar Poë**........ *Sous presse*

— **La Prophilaxie infantile des névroses**.................. Un vol. 4 fr.

— **Deuil, nécrophilie et sadisme**.... Un vol. 3 fr.

Sigmund FREUD : **Malaise dans la civilisation**........................ *Sous presse*

Dr René LAFORGUE : **L'échec de Beaudelaire.** Etude sur la névrose du poète...... Un vol. 18 fr.

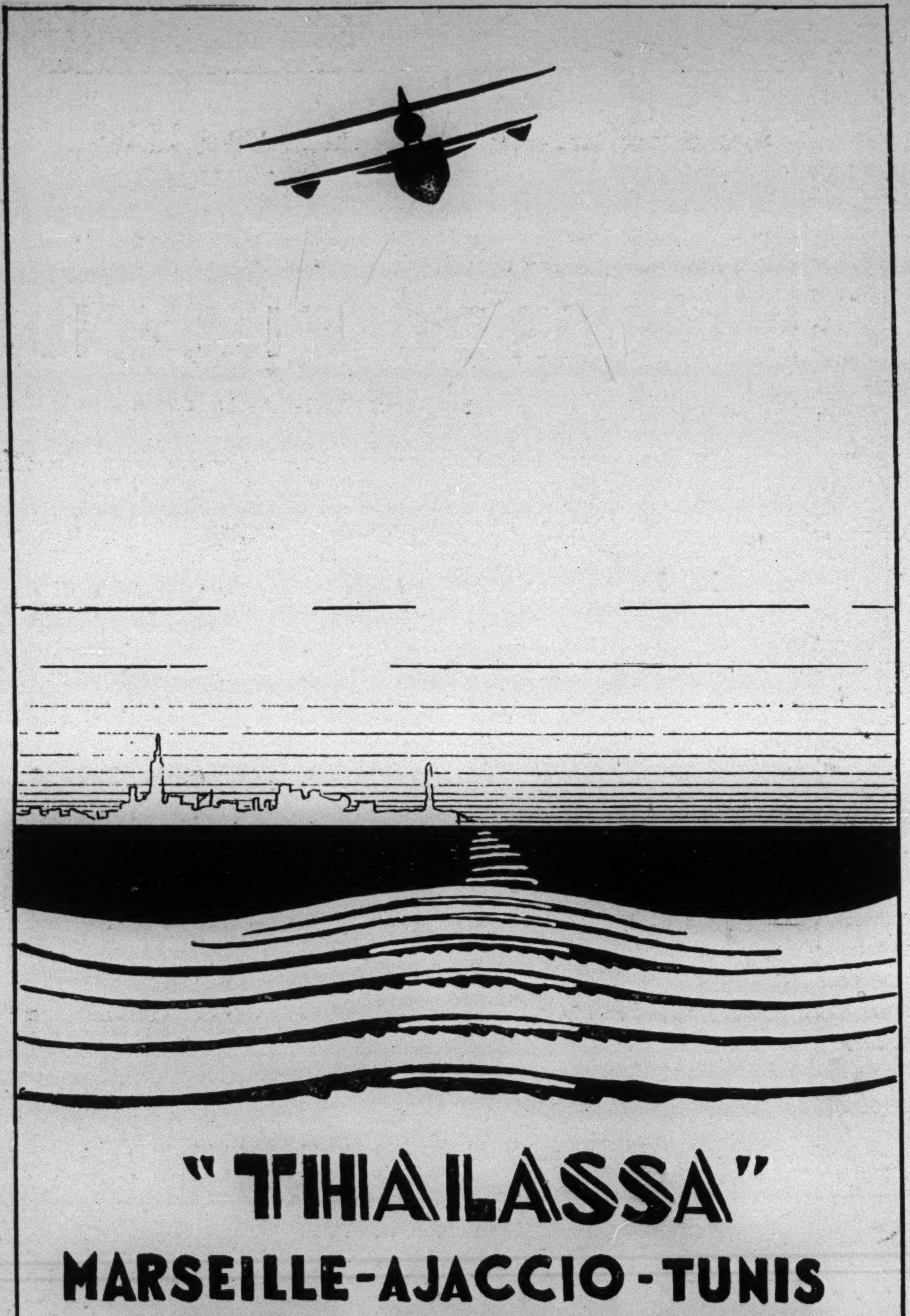
Edition populaire.................. .... Un vol. 5 fr.

LAFORGUE et HESNARD : **Les Processus d'autopunition**................ Un vol. 7 fr.

Dr Otto RANK : **Don Juan et le Double.** *Sous presse*

19, rue Amélie, Paris, 7e **DENOËL ET STEELE**

UN LIVRE ÉDITÉ CHEZ DENOËL & STEELE EST TOUJOURS INTÉRESSANT


"THALASSA"
MARSEILLE-AJACCIO-TUNIS
AIR-UNION

Les Parcs de Marseille

Ce qui nous a frappé le plus dans la conférence si nourrie de notre collègue et ami Gréber, à propos de l'embellissement de Marseille, ce sont les exemples éclatants des villes américaines qu'il a projetés sous nos yeux et qui illustraient ses commentaires de manière si saisissante. Si par certains côtés la conception américaine de la vie, offre matière à discussion, il est certain qu'elle a porté la science des villes à un degré tel que les urbanistes y trouvent en ce monde leur paradis. Telle vue de Philadelphie où l'on n'a pas hésité à ouvrir une énorme avenue plantée dont les Champs Elysées ne seraient qu'une allée, telle autre représentant les rives sauvages du Potomak à quelques minutes de Washington ou bien une nature intacte au cœur d'une grande cité, donnent la plus haute idée de l'esprit qui anime là-bas les créateurs de villes.

Le rapport des espaces libres aux espaces construits fait nettement ressortir l'infériorité de nos agglomérations, non seulement aux villes américaines, mais encore à Londres ou à Berlin et autres capitales. Paris, par exemple leur cède le pas sans discussion. Cependant Londres n'est pas une ville récente, un produit de la géométrie, c'est même la capitale la plus composite qui soit. Seulement on a toujours pris soin d'y aménager de grands parcs.

Les cités du sud où règne encore l'esprit du moyen-âge ont à peu près toutes leurs kasbahs, leurs dédales et leurs coupe-gorges. On s'y souvient dirait-on des incursions barbaresques et la plupart desserrent à peine l'étreinte de leurs vieilles murailles que domine la Tour du Maure.

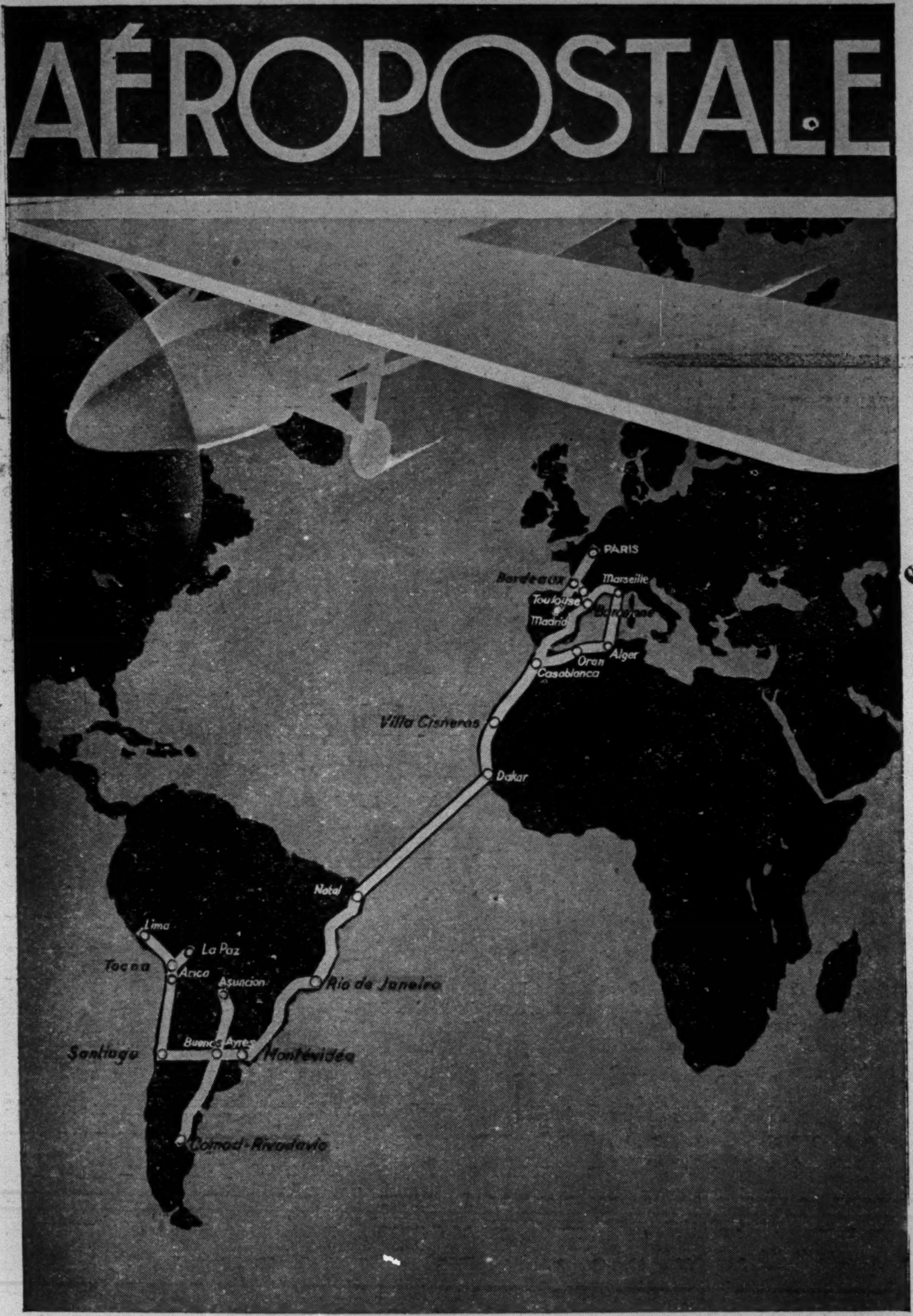
Ce devra donc être le premier souci de l'urbaniste que de conserver les espaces libres, parcs et jardins, là où il les trouve et de leur garder leur caractère, l'aspect et le charme de la nature, mais ce sera son devoir aussi d'en créer, d'ouvrir des percées et des étendues où il pourra reconstituer le décor naturel. Surtout dans son programme d'extension il lui faudra réserver les emplacements boisés, les parcs déjà existants et les frapper d'interdiction de lotir et de construire. Voit-on par exemple la magnifique corniche qui doit un jour relier les Goudes à Cassis bordée de bicoques et de guinguettes ?

Pâques et ses loisirs approchent. Profitons en pour faire le tour de nos richesses, pour dénombrer nos jardins. Il convient que l'urbaniste quitte ses cartons et ses planches et que tel Faust à l'appel du printemps, il sorte interroger la vie. Quittons la Bourse, ce centre étriqué de Marseille. Toujours bien inspiré, le tramway l'avait autrefois choisi comme terminus alors qu'il faudrait en purger les abords des dernières lignes. Epargnons au Square l'humiliation d'un parallèle avec d'autres centres qui peuvent briguer le titre de jardins: les Tuileries par exemple, et prenons la Canebière. Jetons en passant un regard de stupeur sur le cours Belsunce où l'incommensurable bêtise de certains nous oblige à substituer à de beaux arbres séculaires de pauvres allumettes décharnées (seule une peur intense de la pendaison a pu faire abattre d'aussi musculeuses ramures). Donnons un souvenir aux Allées défuntes mutilées par une perspective jacobine alors

que, prévoyant un élargissement futur de la Canebière on aurait pu y créer l'embryon d'une avenue magnifique avec deux allées à sens unique et gagnons un peu d'air libre : Le Longchamp. Il y a là évidemment un bien agréable mélange d'architecture et de jardins. Ces feuillages mouvants sur le ciel captif entre les colonnes est une vision qui libère de bien des laideurs. Pourquoi faut-il que les accès de cette butte si plaisante soient sacrifiés, que les abords en soient incommodes et si peu apparents aux touristes. Que de fois ne doit-on pas leur en indiquer les entrées ! Ce monument fait à l'échelle d'aujourd'hui est trop ample pour les boulevards d'alors. Il appartiendra à nos successeurs de le mettre en valeur en dégageant ses aspects. Egarons-nous vers la Belle de Mai. Là plus rien, de hautes murailles noircies, des rues dénivelées et boueuses, ou bien, des installations rappelant la zone. Les quartiers industriels ont fait fuir l'arbre jusqu'aux extrêmes banlieues. Il faut aller aux Aygalades et Accates pour le retrouver. Cette région nord était autrefois très boisée. Des vestiges importants de la grande pinède qui couvrait la chaîne de l'Etoile jusqu'à la mer apparaissent dès que l'usine disparaît. Soyons prévoyants: retenons dès aujourd'hui ces parcelles pour les parcs de la ville future sinon nos enfants assisteraient à cette gangrène des banlieues qui fait disparaître toute beauté sous une désolation de tôle ondulée, de bidons et d'enclos. Préservons l'arbre : laissons lui son domaine, la forêt qui le défend et le développe. Toutes les précautions des lotisseurs n'empêchent pas qu'on le mutile et qu'on l'anémie. Il y a sur la route de Saint-Antoine, un bois splendide qui appartient à la famille de Foresta. Qu'on ne laisse pas dans la suite des années aliéner ce domaine en des mains barbares, il doit devenir l'équivalent du Talabot au nord de Marseille. Sa situation pittoresque, son versant abrupt sur St-Henri en font un joyau de notre ceinture.

Maintenant nous descendons sur la côte que cette magnifique pinède domine et nous voici dans un paysage bouleversé par l'homme qui pendant des siècles a fouillé l'argile, pour fabriquer la tuile, coiffure des maisons provençales. Qu'on nous permette d'entrevoir le jour où, cette exploitation abandonnant les parcelles improductives, il sera possible d'utiliser ces fondrières, ces trous béants pour les aménager en curiosités de jardins. Pourquoi ne pas y installer des bassins avec canards et cygnes et toute une végétation sur leurs bords montueux, ou bien les transformer en pistes de jeux ou encore en jardin d'acclimatation avec fosses et tranchées où les animaux donneraient l'illusion de la liberté ?

Nous atteignons enfin la mer. La promenade change d'aspect. Si l'arbre a cessé et la pinède avec lui, voici que s'avance au long de l'interminable jetée une autre forêt: le port. Par bosquets, en gerbes d'aiguilles et fins entrelacs de ramures, se dresse la futaie des mâtures avec son lacis de cordages et le tremblement des fumées. A perte de vue dans le vent salé que soulève « l'esprit vagabond de la mer » la grande allée nue longe cette forêt fumante, tandis qu'à droite fleurissent intarissablement sur les rocs, d'intenses bouquets d'écume. Nous allons vers une acropole : le Fort St-Nicolas, en attente du Bourdelle qui sculpterait, à même ses murailles, une frise de licornes et d'hippocampes. Des jardins merveilleux de l'anémone et du corail nous passons sur la pelouse du Pharo toute prête semble-t-il pour les danses de l'Odyssée et où s'épanouiront un jour les girandoles des fêtes nocturnes. Ce jour-là, j'espère, le claquement des Lebels ne troublera plus la paix de ce paysage voué par les dieux du golfe à la sérénité



Les avions de l'AÉROPOSTALE desservent l'Espagne, l'Algérie, le Maroc, l'Afrique Occidentale, l'Amérique du Sud.

Renseignements : Postes, Messageries, Passagers : **AÉROPOSTALE,** 93, La Canebière, MARSEILLE

Téléphone : Colbert 40-17, 40-22

NAVIGATION
MIXTE
Cie TOUACHE
DE PORT-VENDRES
SUR
L'ALGÉRIE
DE MARSEILLE
SUR
L'ALGÉRIE
LA TUNISIE
et Croisières-
Touristiques
AUX
ILES BALÉARES
MARSEILLE _ PORT-VENDRES
PARIS, 5 rue Edouard VII et Fg Poissonnière, 51.

qu'une voile ionienne apporta des Cyclades. Nous aurions rêvé pour ce coin de Marseille le destin des sites heureux : de blancs espaces, des piscines, des jeux et la silhouette de vêtements clairs sur des corps agiles. Une Babel pour termites standardisés obstrue maintenant de sa masse poreuse toute l'étendue et il faut renoncer à ces thermes grandioses. Il aurait fallu prévoir.

Allons apaiser notre amertume sur la colline Puget noble comme une esquisse de Poussin. Elle n'est pas vaste mais elle possède un caractère de grandeur que nous devons à tout prix lui conserver car elle est à la fois une citadelle du silence et un haut lieu pour la vue et la pensée sur la voie la plus magistrale qui conduise à Notre-Dame de la Garde. Quand nous aurons reboisé les flancs de ce sanctuaire qui nous a donné l'an dernier dans une fête mémorable, le seul spectacle qui de nos jours ait fait songer aux foules enflammées de jadis, aux processions des Propylées ou du Carmel, alors nous aurons restitué à la partie sud de Marseille cette couronne de crêtes boisées qui dut en faire aux temps anciens une ville bénie, peuplée d'ombrages et d'aromes. Conservons pieusement ce legs amoindri du passé, ces pinèdes qui de la colline Périer, par le Talabot vont jusqu'à franger les sinuosités du rivage. Là nous rejoindrons le seul grand parc de Marseille qui ait gardé du siècle dernier son ordonnance et son allure : le Parc Borély grand oasis de calme et de feuillage dans cette ville appauvrie d'arbres. Il y a pas mal de lustres quelqu'un vit ici juste et grand, il osa une allée centrale qu'on ne retrouve nulle part ici, des massifs et des eaux vives qui font penser à Versailles.

Pour compléter cette ceinture d'arbres avec le Prado et ses quelques jardins, il faudrait d'abord réserver les espaces libres que traverse le boulevard Michelet et couvrir l'Huveaune puis le Jarret. Notre ami Gréber voit là un boulevard de soixante mètres; fort bien! Il faudra le boiser sur tout son parcours et de place en place y ménager des rotondes, des pelouses, des jardins disséminés sur le trajet comme les gros grains d'un rosaire.

Cela fait, on aura bouclé le tour des jardins de Marseille, mais il faut sans tarder, protéger ce qui doit l'être de toute tentative de dégradation, de toute utilisation médiocre. Pensons à la ville future, à ses poumons, qui seront d'autant plus nécessaires que son corps s'étendra de tous côtés — et puisque l'air et la vie affluent où sont les arbres — aimons les, multiplions les, sachons mieux les défendre contre les vandales.

Gaston CASTEL.

Le*s* Cahier*s* du

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnies de Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transports Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maroc).
Compagnie de Navigation Mixte.
C^ie^ *Fraissinet* (Corse et Algérie Occidentale).
C^ie^ *Cyprien Fabre* (Amérique, Afrique Occidentale).
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc.., etc...

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Méditerranéenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salons de lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bibliothèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des *Cahiers du*
de tous les pays.

ELLE PRÉSENTE LES PLUS S
TOUTES LES MAISONS DÉSIR
LA RÉPUTATION DE LEUR FI
GOUT FRANÇAIS.

u Sud

Sont en vente dans les grandes villes de France, en de nombreux points du bassin méditerranéen.

On les trouve en dépôt chez les principaux libraires de Paris, Lille, Reims, Rouen, Le Havre, Lyon, La Rochelle, Clermont, Nancy, Strasbourg, Tours, Orléans, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Nice, Aix, Arles, Toulon, Cannes, Marseille.

Ils sont à Tunis, Alger, Oran, Philippeville, Casablanca, Marrakech, Rome, Milan, Madrid, Beyrouth, Alexandrie.

Leurs services aux revues et personnalités étrangères touchent les grands centres du monde entier : New-York, Chicago, Boston, Londres, Oxford, Manchester, Berlin, Francfort, Leipzig, Dresde, Moscou, Leningrad, Barcelone, Prague, Varsovie, Vienne, Constantinople, Athènes, Sydney, Bangkok, Saïgon, etc...

ers du Sud touche les lecteurs

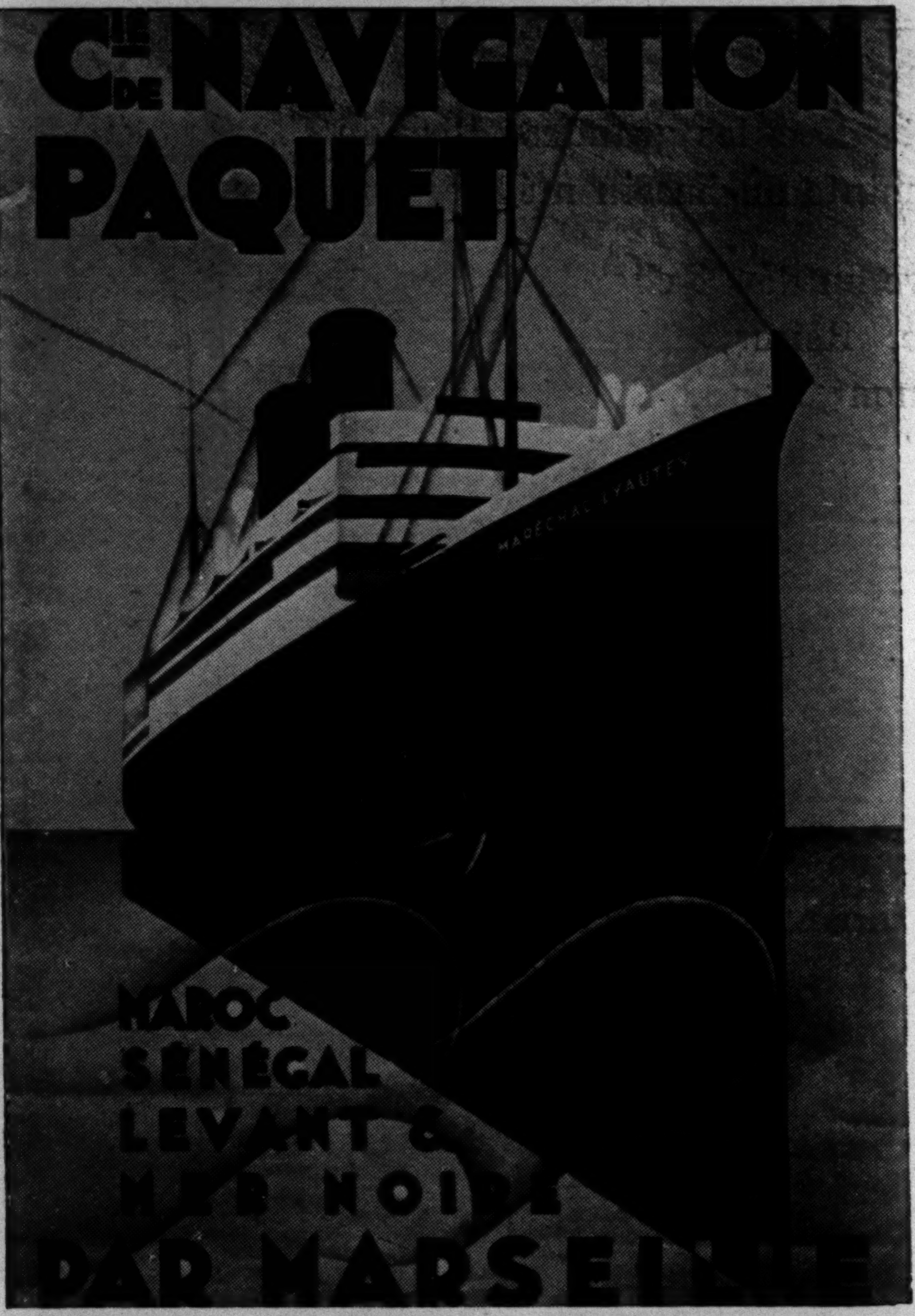
LUS SÉRIEUX AVANTAGES POUR IRISES DE RÉPANDRE AU LOIN R FIRME ET L'EXCELLENCE DU

La Société Générale de Presse et d'Edition

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE



VOUS SOUMETTRA
SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT
TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

AGENCE DE MARSEILLE
10, Cours du Vieux-Port.
Tél.: D 5362.

Machines Parlantes

Musiques de joie.

La joie est une chose légère, et cependant, c'est une chose profonde qu'une grande joie. Elle veut l'élan du cœur, l'adhésion totale de l'esprit. Quand elle le possède, l'homme abolit la durée et domine le monde. Nietzche ne voulait croire qu'à un Dieu qui aurait su danser; c'est pourquoi il s'écarta violemment de la route de Wagner, le musicien du pessimisme et du renoncement, et il chanta éperdument le chant de la joie éternelle:

« La joie plus profonde que la peine.
La douleur dit : passe et finis !
Mais toute joie veut l'éternité,
— Veut la profonde éternité! »

C'est vers des œuvres qui chantent la joie que je vous convie aujourd'hui. Elles ne sont ni moins belles, ni moins profondes que les autres, filles de la douleur ou de la mélancolie. Elles sont aussi loin de toute médiocrité, de toute vulgarité; vous ne les trouverez pas sur la place publique, dans la lourde satisfaction animale de la populace ; ces fleurs de lumière veulent, elles aussi, les plus hautes cimes de l'esprit.

Et d'abord, allons vers le grand Jean Sebastien Bach. Car l'admirable Cantor en qui il faut bien que nous voyions le plus haut sommet de la musique, connut lui aussi ces minutes heureuses où l'âme, comme lasse de trop de grandeur, s'abandonne à l'amour des choses légères et qui passent. La délicieuse *Suite en Si mineur* pour flûtes et cordes est née de l'une de ces minutes. Tout, dans ces pages aimables, lumineuses, dit le bonheur de chanter pour chanter, exprime l'allégresse d'un écolier faisant l'école buissonnière ; le quatuor exulte, semble courir après les rythmes bondissants comme après des papillons, et des flûtes participent à cette ivresse légère, mais, semble-t-il, avec quelque réserve, comme si elles voulaient mêler à cette divine insouciance le mélancolique sentiment de la fuite des heures. Sous l'apparente frivolité, on discerne le profond et grave caractère de cette joie, car la joie d'un Bach, comme celle de Nietzche, veut la profonde éternité (*Columbia* — Orch. du Concertgebow d'Amsterdam, direction W. Mengelberg).

Si la mode en était encore de baptiser les symphonies, il me plairait assez que la 3e *Symphonie en Sol mineur* d'Albert Roussel portât ce beau titre: la joie de vivre. On ne peut imaginer un plus prodigieux jaillissement de rythmes vifs, légers, bondissants. On dirait une danse étincellante de jeunes dieux. Même lorsque, comme las de cette exultation, le musicien semble se recueillir, sa rêverie est faite des échos de ce bonheur; elle nous parle de tendresse, jamais de mélancolie. Le Vivace atteint les plus hauts sommets de ce lyrisme du bonheur, à la joie cosmique; des mondes, libérés des lois universelles, dansent dans l'espace, n'obéissant plus qu'à la toute puissante allégresse du rythme. On a accusé Roussel de se mettre à la remorque de Strawinsky; si cette absurde accusation ne tombait d'elle même, il suffirait, je pense, d'opposer la 3me Symphonie, d'une si claire et si spontanée spiritualité, au délire massif du génial barbare. Certes

Roussel est plus près ici de la *Suite en Fa*, naguère éditée par *Gramophone*, que du *Festin de l'Araignée;* mais, malgré l'évolution de sa technique, c'est le même tempérament qu'on y découvre, la même lucidité, le même amour de la lumière et des belles lignes, l'élégance native d'un musicien français qui continue, en les prolongeant dans son domaine particulier qui est à lui et à lui seul, les vertus spécifiquement françaises de Lalo, de Fauré et de Debussy (*Polydor* Orchestre des Concerts Lamoureux, direction Albert Wolff).

Avec moins d'unité dans la joie, c'est encore une œuvre de lumière que la *deuxième Symphonie en Si Mineur* de Borodine, œuvre de couleur et de fantaisie, pleine de trouvailles orchestrales, et si spécifiquement russe! Si le premier temps évoque plutôt la grandeur, la puissance, si l'Andante, délicieuse rêverie, chante une tendresse baignée d'une très douce mélancolie, le Scherzo et le Finale abondent en thèmes allègres, en rythmes rapides et légers, semblables à des oiseaux dans un ciel de printemps. Il est difficile de résister à la séduction de cette œuvre, à la fois vivante, gracieuse, puissante, toute tissée de moments paisibles et profonds (*Gramophone;* London Symphony orchestra, direction Albert Coates).

Nous terminerons cette courte promenade dans ces Champs Elysées de la musique par une œuvre mineure, mais combien séduisante dans sa grâce un peu fanée! Je veux parler du *Concerto en sol majeur* pour Clavecin, deux violons et violoncelle de l'habile et galant Jean-Chrétien Bach, le cadet des fils de Jean Sébastien. Aves Philippe-Emmanuel Bach, on peut considérer Jean-Chrétien comme l'un des plus caractéristiques ouvriers de la transition qui, partie de l'art sévère de Jean Sébastien, prodigieuse somme du Moyen-Age musical, vint aboutir à la symphonie de Haydn et de Mozart. Œuvre superficielle peut-être, mais combien séduisante et ingénieuse! Triomphe de l'élégance et de la galanterie, frivolité d'une élite privilégiée dans une époque heureuse... On prend un plaisir des plus délicats à cette évocation. D'autant que le clavecin, il faut le reconnaître, loin de se montrer rétif comme le piano devant le micro, s'affirme éminemment phonogénique, et son timbre métallique cliquette le plus heureusement du monde parmi les lignes aimables des instruments à cordes. Et l'art de Mme

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. : D. 47.16

Appareils et Disques :

Columbia, Gramophone, Odéon, Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements Catalogues - - - Facilités chez : Phono Montgrand

MARSEILLE 24, rue Montgrand

COLUMBIA

Écoutez les disques suivants :

Joseph Haydn : *Symphonie en SOL majeur.*

Orchestre des Concerts du Conservatoire de Bruxelles
Direction : Désiré DEFAUW

Maurice Ravel : *Tzigane.*

par ZINO FRANCESCATTI, violoniste.

Couperin-Kreisler : *Chanson Louis XIII et Pavane.*

et

A. Bazzini : *Ronde des lutins.*

par René BENEDETTI, violoniste.

Ch. Gounod : ***Ave Maria.*** / ***Benedictus.***

chantés par Mlle Jane LAVAL et M. André d'ARKOR.

EN VENTE CHEZ :

PHONO MONTGRAND 24, Rue Montgrand, 24
MARSEILLE

Téléphone : D. 47-16.

APEX

8 A modèle 1932

8 LAMPES

CHANGEUR DE FRÉQUENCE

Supersélectif, Anti-fadisg, Équilibre

4.300 fr.

Livré prêt à fonctionner alimentation totale sur le secteur petites et grandes ondes.

H. THOMAS-CADILHAT

AGENT GENERAL

38, Rue St-Ferréol, MARSEILLE - Tél. D 72-84

ULTRAPHONE U DONNE LE TON

ULTRAPHONE

Écoutez les disques suivants :

Orchestre Philharmonique de Berlin

Direction : *F. Zweig.*

OUVERTURE DE COSI FAN TUTTE (Mozart)
EP 269

Direction : *Wilhelm Grosz.*

PETITE SUITE NOCTURNE (Mozart)

Direction : *Carl Schuricht.*

LE VAISSEAU FANTOME, ouverture (R. Wagner)

Sté ULTRAPHONE FRANÇAISE, 36bis, Bd Haussmann, PARIS

Roesgen Champion sait donner à ces pages leur belle tenue et toute leur séduction. (*Gramophone*).

*
* *

A propos de Vincent d'Indy.

J'ai appelé à maintes reprises l'attention de l'Edition phonographique sur l'œuvre majestueuse du grand musicien français, l'une des plus hautes figures contemporaines. La parcimonie avec laquelle on l'a jusqu'ici accueilli pourrait faire penser qu'on ne lui a pas encore pardonné une hostilité qui, en son temps, se pouvait justifier et où l'on ne devait voir, somme toute, qu'un scrupuleux respect de la vérité musicale. J'aurais souhaité qu'à l'occasion de sa mort, on réparât cette injustice. Il est inconcevable que, dans une œuvre si vaste et si belle, on n'ait cru devoir retenir que le *Camp de Wallenstein* (*Pathé*), le *Prélude de Fervaal* (*Columbia* et *Polydor*) et le *Finale de la Symphonie sur un thème montagnard*. Tant de grandes pages, qui comptent parmi les plus belles de la musique française, dont la publication honorerait l'Edition Musicale ! Faut-il en citer quelques unes, sommets éclatants dans une œuvre qui, plus qu'une autre, se complut sur les cimes ? D'abord, pourquoi ne pas compléter, d'une part, la *Trilogie de Wallenstein*, par les Piccolomoni et la Mort de Wallenstein; d'autre part, l'admirable *Symphonie sur un thème montagnard*. dont on s'explique mal qu'on n'ait édité que le seul finale ? Et puis, on n'aurait que l'embarras du choix : *Le Chant de la Cloche*, *Sauge Fleurie*, *Istar*, *la Deuxième Symphonie*, *Jour d'été à la Montagne*, et maintes pages de *Fervaal*, de *l'Etranger*, de la *Légende de Saint-Christophe*, et le *Trio pour Clarinette, violoncelle et piano*, *les Quatuors*, *la Suite en Ré pour violoncelle*, et tant de pièces pour piano si pittoresques et expressives, malgré la perfection de leur technique... Un grand geste de réparation s'impose, dont profitera la véritable musique. Allons, qui veut avoir l'honneur de commencer ?

*
* *

Voici encore quelques disques qui méritent de retenir l'attention des amateurs :

Dans *Ultraphone*, une exécution admirablement précise et équilibrée de

PHONOS et DISQUES

Les Meilleures Marques

L. GEBELIN

77, Rue St-Ferréol (au 1er)

l'Ouverture de Cosi fan tutte, par l'orchestre Philharmonique de Berlin, direction F. Zweig; un disque d'orgue d'une puissance étonnante, consacré au *Prélude en mi mineur* de J.S. Bach et à la *Toccata en Ré mineur* de Max Reger par M. I. Cogniat, sur les orgues de la Cathédrale de Saint Nicolas de Fribourg; et un bon disque de musique de genre, dû à l'orchestre de Giorgio Amato: *Feramors* (Rubinstein) et *Romance en fa mineur* (Tchaïkowsky) Dans tous ces disques, la gravure est remarquable, sans aucune vibration, malgré une puissance parfois très poussée.

Dans *Odéon*, les Concerts Colonne qu'on s'afflige de rencontrer si rarement sur les suppléments, nous donnent une exécution très soignée de *l'Ouvertude des Maîtres-Chanteurs*. Deux beaux disques et une réussite de plus à leur actif.

Quelques disques de chant: j'ai préféré celui de Mme Croiza: *Après un rêve* et *Soir*, de G. Fauré, chantées avec art exquis et cette profonde sensibilité qui font de Mme Croiza une interprète unique (*Columbia*). Remarquable aussi la beau disque de Mme Hélène Sadoven: *Sadko* et*Sniegoroutchka* (Rimski-Korsakow) chantés en russe (*Polydor*).

Enfin les amateurs de violon et piano accueilleront le *Tzigane* de M. Ravel interprété par Francescatti (*Columbia*) et la *Sicilienne* de Paradis, par J. Thibaud (*Gramophone*).

Gaston MOUREN.

LOUIS ARMSTRONG

Harlem, ses night-clubs...

Le « New Sebastian Cotton Club » est l'endroit le plus chic de New-York, c'est-à-dire un endroit où il est décent, sinon de rigueur, de se faire voler un collier de cinq millions. Rien d'étonnant donc à ce que dans une boîte de nuit aussi coûteuse, l'orchestre soit de Louis Armstrong.

* * *

Le public habituel.

Des banquiers de Wall-street à tête de gangsters, des gangsters à tête de banquiers. Les uns comme les autres arborent au poignet de leurs compagnes des bracelets de trois cents carats.

Il est trois heures du matin.

L'AGENCE GÉNÉRALE DES MACHINES PARLANTES

2 bis, rue Latil, MARSEILLE - Tél. National 32-54

VOUS OFFRE

LA PERFECTION MUSICALE

avec

C.F.C. RADIO — **MELODIUM**

Postes-Secteur Fournier — **Amplis toutes puissances**

DE FABRICATION FRANÇAISE

Dépositaire de : Accus ETERN - Haut-Parleurs MAGNAVOX - Transfos A.C.E.M.

Lampes VALVO - Phonos TRIUMPHON.

LE MEILLEUR
DISQUE

Les Fourrures

Marcel VIDAL

12, Rue Pisançon

MARSEILLE

Extérieur. Les lettres gigantesques du « Cotton Club » s'inscrivent en rouge sur le ducco des rodsters.

Intérieur. Feux verts : debout contre une planche de nickel, calme, méthodique hallucinant, Luois Armstrong malaxe une « rumba ».

* * *

Quand Louis Armstrong tourne vers nous son visage aux méplats primitifs, on se demande ce qu'un tel homme a bien pu faire du *Saint-Louis Blues*.

Entre ses mains de brute, le thème de Handy, bientôt réduit aux seuls éléments rythmiques, ne pouvait que s'effriter. Pendant dix-huit mesures, les mêmes notes seront répétées avec une obstination morbide. Musique de dément ? On n'a pas compris que Louis Armstrong voulait procéder par suggestions et non par allusions.

— I hate to see.

The evening sun go down !

* * *

Les interventions vocales ne dépendent d'aucune technique. Lorsque las de s'exprimer, Louis Armstrong se prend à dialoguer avec le saxophone alto, c'est sans calcul. Je ne sais rien de plus émouvant que cette conversation entre l'homme et l'instrument, ces confidences échangées sur un rythme extrêmement lent. Le tempo du *West end Blues* marque des points de repère si espacés que toute la ligne mélodique indiquée au piano par Lily Armstrong semblera se perdre en ramifications multiples.

* * *

Le talent de Louis Armstrong est fait de force et de chaleur — avec juste assez de haine pour pouvoir affirmer, entre deux solis de trompette dont il a le secret :

— I'll be glad when you're dead you rascal you ! (Je serai content quand vous serez mort, vous, canaille !).

Ou bien gémir, d'une voix enrouée par le régime sec :

— I'm so black and blue ! (Je suis si noir et si triste !)

Moins civilisé qu'Ellington, il a su conserver, malgré les Rolls blindées et les krachs financiers, sa robuste musculature de riverain du Mississipi. Du sang coule dans ses veines de ceux que les eaux montantes du « river » venaient parfois assiéger la nuit dans leurs cases.

Néo-Orléanais de race, Louis Armstrong est mieux qu'un roi du jazz, c'est l'incarnation même du jazz.

Sous sa forme la plus vigoureuse.

Henry THOMAS-CADILHAT.

Quelques disque de Louis Armstrong :

The Peanut Vendor, rumba (Parlophone ou Odéon).
Saint-Louis Blues (Odéon).
West-end Blues (Parlophone anglais).
I'll be Glad when you're dead you rascal you (Parlophone).
Saint-James Infirmary (Parlophone anglais).

P & O

Cie Péninsulaire et Orientale

Départs hebdomadaires de Marseille par paquebots-poste anglais :

MALTE - EGYPTE
INDES - CHINE & JAPON - AUSTRALIE
GIBRALTAR - LONDRES

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Adresse Télég. : ESTRINE-MARSEILLE

Téléphones : C. 09.22 - 15.73 - 49.83 - 67.17 - 67.14

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON

R. C. Lyon B 1569

DËPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C, 28-91 et 71-30 *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt
- à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine
- à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

Concerts Classiques.

La saison orchestrale s'achève, examinons en la courbe d'intérêt.

Quelques tentatives, certaines heureuses, d'autres moins, un effort pour rajeunir les programmes, de timides incursions dans le moderne, une application peut-être plus grande que de coutume due à la présence de chefs divers dont les techniques différentes nécessitent une attention chaque fois ranimée, tel est le bilan de la saison des Concerts Classiques. Certains articles en sont défendables; mais il est de mon devoir, si j'ai souligné les bonnes choses dans mes précédentes chroniques, d'écrire aujourd'hui ma pensée telle qu'elle est, sur l'ensemble, c'est à dire dans un état bien voisin de l'écœurement.

Je pensais jusqu'au dernier moment que le concert de clôture nous réserverait une surprise. Notez bien que je ne critique ni les instrumentistes, ni l'admirable Quatuor *Pro Arte*, mais seulement l'esprit qui préside aux destinées de l'Association Artistique.

Croyez-vous nécessaire une réédition du *Prélude de Tristan?* Peut-être, en effet, pour en faire oublier la triste exécution, lorsque Madame Balguerie vint nous chanter la *Mort d'Yseult*. Fourestier faisait peine à voir; à tous moments son oreille percevait des « collaborations » ou des départs intempestifs. Le jeune maître Georges Sébastian a été plus heureux, il est vrai, mais son beau talent se serait affirmé tout aussi bien, j'aime à le croire, sur une matière moins connue, et il eut été intéressant de savoir comment il comprend et exprime la musique moderne.

Etait-il vraiment bien utile de nous donner encore une fois l'*Ouverture des Maîtres-Chanteurs?* D'autant que ces violons malingres n'accèdent qu'avec difficulté au sommet du fameux trait sur l'accord de Septième-Dominante; et ces arabesques ascendantes, au lieu de rappeler quelque glorieux panache, évoquent les bras tourbillonnants des excursionnistes pris de vertige.

Et, pendant ce temps, le Maître, le Grand Disparu, attend, comme le faisait remarquer mon distingué confrère Claude Laforêt, un récital de ses œuvres, et l'Association Artistique de Marseille n'a pas cru devoir réserver une ligne de son dernier programme à celui qui, durant un bon tiers de siècle, a été le chef aimé, vénéré et incontesté de toute une génération musicale, Vincent d'Indy.

A quoi attribuer une pareille carence? Coût des partitions? Difficulté d'exécution? Souci des divers chefs de se tailler des succès faciles dans des œuvres à recette ? Je n'en sais rien et n'en veux rien savoir, car j'estime que, toutes affaires cessantes, le nom de ce génial poète des sons devait avoir la place d'honneur dans nos programmes, en cette année 31-32 qui l'a enlevé à notre admiration. Chœurs ? Mais nos diverses phalanges marseillaises connaissent déjà le *Chant de la Cloche* et l'ont chanté sous sa direction. Orchestre ? Mais la *Trilogie de Wallenstein* est un vieille relation de nos instrumentistes. Chefs ? Mais les somptueuses Variations renversées *d'Istar* sont pour eux des motifs de succès personnel, tant au point de vue interprétation que baguette, et leur permettent les contorsions les plus subtiles comme le geste le plus majestueux.

L'avant dernier concert fournissait pourtant un prétexte lumineux. En effet, la Cantate de Bach inscrite au programme, dite *Cantate des Elections*, fut exécutée, pour la première fois en France je crois, lors de l'inauguration du Grand

Orgue de la Salle des Concerts à la *Schola Cantorum*, rue Saint-Jacques. N'était ce pas le moment de rappeler ce fait, et le rôle joué par ce groupement, et surtout par ses fondateurs : Bordes, Guilmant et d'Indy ? N'était-ce pas l'occasion de mettre en lumière l'austérité technique et la fraîcheur d'inspiration du chef disparu, par l'inscription au programme de l'exquis *Chant de la Cloche*, qui date moins que la *Neuvième*?

J'avoue ne pas comprendre. Un tel hommage s'imposait. Vincent d'Indy, au cours de sa vie longue, laborieuse et sereine, ne s'est jamais penché vers les mesquineries humaines ; il ne connaissait pas l'ingratitude et n'a jamais eu d'autre faiblesse que celle d'une trop grande rigidité. Mais, pour affirmer la rectitude de ses principes, de ses dogmes, il usait de cette foi ardente qui soumet par persuasion. M. Emile Vuillermoz oppose, il est vrai, son intransigeance à la mansuétude de César Franck. Intransigeance toute spirituelle, qui ne s'adressait qu'à l'esprit des œuvres ou des hommes, et qui lui a fait peut-être porter des jugements parfois draconiens sur les unes ou sur les autres. Il n'en demeure pas moins que sa personnalité déchire l'enveloppe d'un musicien, d'un chef d'école ou d'un biographe, tout comme Mistral dépasse le Félibrige; elle symbolise un tournant de l'histoire musicale d'une civilisation, mieux encore : elle est humaine, au sens le plus strict et le plus large du mot. Et c'est à l'homme, plus qu'au musicien ou au maître, qu'aurait dû aller l'hommage dont on n'a pas compris la nécessité et l'actualité émouvantes.

Et pourtant, Vincent d'Indy fut bien souvent notre hôte; nombreux sont les musiciens ou les mélomanes marseillais qui l'ont connu et maintes fois approché, et qui appartiennent aux Comités d'honneur, de direction ou de « sympathie » des groupements musicaux. Qu'ils dictent eux-mêmes à leur conscience la conclusion qui s'impose à cette attitude. Pour ma part, je n'en veux point tirer. Je me contente simplement de constater avec amertume qu'il y a des silences plus blessants que des paroles ou des actes.

Ernest MARION.

CHAUFFE-BAINS au Bois "LE VOLCAN"

CHAUFFAGE CENTRAL par Chaudières à Gaz "LE VOLCAN"

F. REBON Fils

11, Rue de la Darse, MARSEILLE — Tél. D 11.28

Cuisinières à Gaz JUNKER et RUH

S. G. T. M. **Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur**

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS.— Adr. Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi-Carnot.

Compagnie
d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS
INCENDIE
VIE - VOL

AGENCE
Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE

42, Rue Paradis
Tél. 76-72

RENDEZ-VOUS DU MONDE ÉLÉGANT ET DES AFFAIRES

Brasserie de Strasbourg

Restaurant de 1er ordre ouvert après le Spectacle

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES — BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

ÉDITIONS DES " CAHIERS DU SUD "

10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

VIENT DE PARAITRE

MARCEL JOUHANDEAU

ÉLOGE
DE
L'IMPRUDENCE

Ce petit livre contient peut-être la clef de Jouhandeau, à tout le moins projette sur son œuvre de singulières lueurs.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires sur Japon, marqués de A à T...... l'un : 40 fr.
50 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 50.............................. l'un : 20 fr.
400 exemplaires sur alfa Navarre, numér. de 51 à 450, l'un : 10 fr.

Adresser les Souscriptions à la

Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS